JUL 14 1947

ANNÉE JUILLET 1947 N° 7

ODICAL ROOM
ERAL LIBRARY
V. OF MICH.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

Paul CLAUDEL : Le Rassemblement de la Terre

Jules ROMAINS : L'An Mil. — (III)

Christian de MANNLICH : Aminte

Léonardo SIMONI : La Campagne de Russie vue de Berlin

Ed. GISCARD d'ESTAING : Crise politique et crise économique.

I.-Victor MORRIS : Ordre de Mission

J. de RICAUMONT : Lettres de Robert de Montesquiou au Prince Sevastos

Jean-Louis VAUDOYER : Le Musée de l'Impressionnisme

Pierre GAXOTTE et Pierre AUDIAT : Les Livres d'Histoire

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA LIVRAISON : 60 FRS - NOUVEAU PRIX : 57 FRS

SOMMAIRE

		Pages
PAUL CLAUDEL	Le Rassemblement de la Terre.	3
JULES ROMAINS	L'An Mil — (III)	18
CHRISTIAN DE MANNLICH	Aminte	51
LÉONARDO SIMONI	La Campagne de Russie vue de Berlin	78
ED. GISCARD D'ESTAING	Crise politique et crise économique	99
I.-VICTOR MORRIS	Ordre de Mission	106
JACQUES DE RICAUMONT	Lettres de Robert de Montesquiou au Prince Sevastos	128
JEAN-LOUIS VAUDOYER	Le Musée de l'Impressionnisme	143
PIERRE GAXOTTE ET PIERRE AUDIAT	Les Livres d'Histoire	154
	Notes — Chronique bibliographique..	165

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

HISTOIRE DU JUGE

par **Charles MORGAN**

SENANCOUR
ou
LA CHASSE MALHEUREUSE AU BONHEUR
par J. et J. Tharaud
de l'Académie Française

TURQUIE 1947
par René Houille

PÉTRARQUE ET SA MUSE
par Étienne Gilson
de l'Académie Française

LE DRAME DU QUARTIER DU MARAIS
par Georges Pillement

TARIFS DES ABONNEMENTS

Un an, 570 francs
Six mois, 285 francs

Étranger : Un an, 720 francs; six mois, 360 francs

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux 360-50 Paris.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels. — Tirage : 19.000 exemplaires.

Copyright by Revue de Paris 1947

LE RASSEMBLEMENT DE LA TERRE

d'après

LES CHAPITRES XXXIV A XXXVII D'EZÉCHIEL

A mon grand regret, ces chapitres sont trop longs et trop importants et je ne puis pas les reporter d'un bout à l'autre sur mon cahier. Je suis donc obligé, à la manière d'un organiste qui ne peut pas introduire l'énorme instrument sur lequel il se déchaîne des mains et des pieds dans son étroit entresol, de demander à mes lecteurs de se déplacer et de m'accompagner à l'intérieur de l'édifice sacré, pour l'usage duquel on m'a prêté une clé de fortune. En d'autres termes, je les prie de se procurer une Bible latine, de lire attentivement les chapitres en question, et de garder le livre ouvert, pour s'y reporter, à côté de la présente Glose. Rien que cela!

Pour comprendre les allures de la Vision prophétique sur laquelle nous attachons notre regard, il ne faut pas songer à un paysage immobile dont on conquiert peu à peu le plan et les détails, chaque progrès étant acquis une fois pour toutes. Il faut se représenter une mer à l'horizon ensemble limité et indéfini travaillée par le vent et animée d'un mouvement régulier et incessant. Cette mer n'est pas faite d'eau mais d'esprit, je veux dire de grandes nappes d'images et d'idées qui montent et descendent, qui tantôt se déploient sur une étendue plus ou moins grande à notre regard et tantôt s'y dérobent, remplacées par d'autres visions ou

thèmes, qui à leur tour s'effondrent et cèdent la place à de nouvelles émersions, les mêmes, mais différentes. Il n'y a pas suite, mais agitation entremêlée d'idees, l'explication étant remplacée par une répétition, confiée comme qui dirait à différentes séries de couleurs et d'instruments, et sans cesse variée. Les ondes s'entrecoupent souvent et produisent cette obscurité que les physiciens désignent sous le nom d'*interférence*.

Sous le thème que développe Ezéchiel, celui d'Israël dispersé, persécuté, englouti, et finalement ramené et réconcilié, il est permis d'entrevoir trois événements historiques superposés : le premier, directement envisagé par le prophète, est la ruine du royaume de Jérusalem, la captivité de Babylone et le retour sous Cyrus. Le second est la deuxième destruction de Jérusalem par les Romains, et la dispersion actuelle des Juifs en attendant leur conversion finale. Le troisième, qui est de ma part une simple suggestion, est l'état présent de l'Église catholique, actuellement dispersée et comme engloutie dans le monde entier au sein d'une masse hérétique ou païenne, presque partout réduite à l'etat de minorité. C'est cette dernière supposition qui a le plus d'intérêt pour nous. Quel est, en effet, le chrétien qui, en visitant une de nos églises de campagne abandonnées ou en assistant aux vêpres presque seul, n'a pas répété les paroles de Jérémie : *Les voies de Sion pleurent parce que personne ne vient plus à la solennité*, et tout le reste de cette lamentation dechirante que la voix de l'enfant de chœur, pareille à l'une de ces *vierges squalides* dont parle le prophète, élevait jadis sous les voûtes de Notre-Dame ? Et qui de nous quand, ému de pitié, il a essayé de prendre par la main une de ces âmes en peine, pareilles à la brebis sans maître, qui vaguent autour de l'Eglise n'a eu à lutter non seulement contre la sottise et la mauvaise volonté de l'animal, mais contre tous ces murs écroulés à franchir, toutes ces ronces et toutes ces orties auxquelles il faut s'arracher, contre l'effroi du désert et de l'insolite ? Pour trouver finalement non point cette fraîche salade spirituelle que nous avions promise, non point cette eau du puits de Jacob, mais, comme dit le prophète, *une eau boueuse et une herbe foulée aux pieds*. Qu'est-ce que l'herbe foulée aux pieds, sinon l'habitude qui fait traiter les choses saintes comme si nous ne les voyions pas ? c'est le prêtre qui abat sa messe à toute vitesse sans révérence et sans attention, qui absout ses pénitents sans les écouter, qui prêche en répétant mécaniquement le texte d'un manuel, ce sont les ignobles rengaines d'un X... et d'un Y... ou de quelque organiste de chevaux de bois, substituées aux hymnes de Sion, ce sont les avertissements du pape méprisés, ce sont les théologiens d'Action française et ces abbés qui ne vivent que pour le journal et la politique, ce sont les dégâts d'une légèreté accompagnée par le poids, c'est la paresse, le dégoût des livres et le souci du confort, et toute la matière de cet acte d'accusation d'un pasteur d'âmes, que, si par hasard il venait à l'oublier, son troupeau se chargerait de dresser pour son compte sans oublier aucun paragraphe ou ligne. Évidemment, même l'herbe écrasée et l'eau fangeuse n'ont pas entièrement perdu leur qualité. Même

avec la musique de X..., il est encore possible aux âmes de dire *Ave Maria*. Mais il faudrait mieux que la nourriture ne fût pas une litière et que l'eau soit propre, c'est-à-dire pure de motifs humains. Car qu'est-ce que le prophète entend par les pieds, sinon les *motifs* humains? Quoi de plus triste que de voir notre sœur, l'eau, avec qui nous avons fait connaissance au baptême, ainsi défigurée? Cette eau, Notre Seigneur s'en est servi pour nous laver les pieds : et nous nous servons de nos pieds pour salir l'eau.

Pour dépeindre l'état de dispersion, d'exploration, d'évangélisation et de colonisation de la terre, qui sera celui de l'Église entre l'Ascension et le Jugement, ces infiltrations, ce travail souterrain, ces disparitions suivies de résurgences, les chapitres que nous étudions emploient différentes images. Au chapitre XXXIV, ce sont des troupeaux errants conduits par des pasteurs de fortune, par des houlettes incapables et mercenaires, auxquels se substitue, suivant la promesse de Notre-Seigneur, le *pasteur unique : Et suscitabo supereas pastorem unum* (Ez. XXXIV, 23). *Et servus meus David rex super eos, et pastor unus erit omnium eorum* (XXXVII, 24). Au chapitre XXXVI, le troupeau s'est transformé : n'est-il pas écrit que *les montagnes danseront comme des béliers et les collines comme des agneaux?* C'est un parc de ce genre, une espèce de *ranch* géologique, sur lequel médite le propriétaire au jour de sa tournée. Mais, dans l'intervalle des deux chapitres, comme une apparition menaçante au-dessus de la houle loyale des cimes et des toisons s'est dressée la montagne de contradiction, *Mons Seir*, la ligne rouge d'Edom, que Dieu maudit au fond de la distance. Et enfin, le chapitre XXXVII, ce sont les ossements desséchés sur lesquels souffle l'esprit de Dieu, qui regagnent chacun leur jointure et fournissent à la chair nouvelle prête à s'y attacher le support de leur armature reconstruite.

On dirait que le prophète a pris position à l'intérieur même de la pensée du Tout-Puissant, que les Livres saints nous dépeignent mystérieusement sous la figure d'un vieillard à demi aveugle, en sorte qu'il ne distingue plus clairement l'émigration de ses ouailles à l'odeur de la provende ou ce grand mouvement des montagnes à la recherche de la place qui leur a été appointée. S'agit-il de moutons encore, ou de ces grands événements de l'écorce terrestre que nous décrivent Termier et Süss, quand l'Himalaya, les Alpes et les Cordillères surgissaient comme des bourrelets de pâte, quand le Pacifique s'élargissait comme une tarte, que de longs frissons de substance, des phrases ramifiées de collines et de buttes, venaient s'agréger aux systèmes centraux? Est-ce l'effusion bêlante d'Abraham et de Laban, ou le glissement du traîneau Dinarique et le rugissement de la terre dans un torrent de poussière et de fumée qu'aplatit le rabot des Cyclopes? Est-ce le taureau qui se dresse sur ses pattes de derrière pour couvrir la sombre femelle,ou est-ce le coup d'épaule du volcan qui, brassant et pétrissant les couches superposées, se fraie un passage sous l'épais bouclier des roches métamorphiques et sédi-

mentaires, de manière à confectionner un de ces poudingues bigarrés qui font le plus bel ornement de nos cartes géologiques?

Mais, s'il est vrai que Dieu a fabriqué la terre pour être l'*escabeau de ses pieds* (et quoi de plus propre qu'un escabeau à recevoir son vestige?), s'il en a médité et réalisé la carte physique, tout le plan, les contours, l'ossature, les organes et les membres, comment penser que son œuvre se soit arrêtée là et qu'à la carte physique ne vienne pas se superposer une carte spirituelle, une espèce de connaissance et de conscience morale et intellectuelle appropriée à l'orientation des divers sites, à la production et à la spécialité des divers climats, et que toutes ces saveurs diverses, ou, comme dit Isaïe, *tous ces seins multiformes*, soient sans rapport avec l'éternelle Sagesse? Ce n'est pas sans dessein que le pasteur des âmes, *qui conduit comme une ouaille Joseph*, c'est-à-dire le fils de l'accroissement, l'a alléché avec une poignée puisée au sein de mille nourritures diverses jusqu'aux plus extrêmes recoins des continents et des îles. C'est là que les diverses tribus devaient être amenées pour goûter cette chose qu'Il avait préparée pour elles et ce suc spécial pour les alimenter et les réjouir de son œuvre comestible. Il fallait, en un mot, que fût réalisé ce grand devoir de communion de l'homme avec toute la terre, qui change alors son nom sauvage contre celui d'*Habitée*, οἰκούμενη, autrement dit *Civilisée*. Pendant longtemps, cette dispersion, cet ensemencement de brebis sur le flanc des Alpes et sur cette immense plaine toute rayée de sillons, s'est faite au hasard, sous la conduite de pasteurs spontanés et arbitraires qui exploitaient leurs troupeaux et leur mangeaient le lait et la chair avec le même appétit que ceux-ci dévorent l'herbe et la feuille. Je ne parle pas seulement des chefs temporels, mais des philosophes, princes, législateurs et faux prophètes, depuis Manou et Bouddha, jusqu'à Calvin, Rousseau, Brigham Young et Darwin, dont la mission a été non seulement de coloniser toutes les régions de la terre, mais celles de l'intelligence, et d'y épuiser tout ce qui était l'erreur et l'absence de Dieu. *Ce qui était infirme*, dit le prophète (XXXIV, 4), *vous ne l'avez pas consolidé ; malade, vous ne l'avez pas guéri ; cassé, vous ne l'avez pas réparé ; rejeté, vous ne l'avez pas ramené ; et ce qui avait péri, vous ne l'avez pas recherché : mais vous n'aviez que l'autorité à la bouche et la force était votre moyen.* Dieu n'a pas fait l'agneau seulement, il a fait l'herbe : et l'agneau sait qu'il y a Quelqu'un dont il est le représentant qui a un cœur d'agneau à l'égard de l'herbe et qui a besoin de sa langue et de ses dents pour en connaître le goût. Celui-là est le vrai pasteur, celui qui fournit la nourriture, celui en qui les brebis reconnaissent le goût même de la nourriture, et le moment vient qu'elles ne voudront plus la recevoir que de ses mains.

C'est pourquoi toi, faux prophète, *Mont de Séir*, dont l'ombre sinistre s'étend sur la moraine vivante de mes brebis répandues, je te maudis de l'autre côté de Bahar Lut, de l'autre côté de la Mer Morte, ligne rouge d'Edom, montagne derrière laquelle chaque matin se lève le soleil temporel! Ces longs faisceaux de rayons que l'astre, avant d'apparaître, lance

de tous côtés dans l'azur, un partisan attardé du vieux Max Muller n'y verrait-il pas une justification du nom du sauvage patriarche, *Hirsutus?* Mais pourquoi ce convoi de malédictions, verset sur verset, que le prophète décharge contre tes falaises calcinées? N'est-il pas écrit au Livre du Deutéronome que *Dieu nous est venu du Sinaï et de Séir* (XXXIII, 2) et, dans les Juges (V, 4), que *quand il est sorti de Séir, la terre s'est ébranlée* et, dans Habacuc, que Dieu *viendra du Sud* (III, 3), de ce Sud dont Job, en un verset étrange, nous dit *qu'il fait les intérieurs?* (Job IX, 9). Et Isaïe ne s'écrie-t-il pas avec étonnement : *Quel est celui qui nous vient d'Edom?* (LXIII, I). Mais ne lisons-nous pas partout dans la Bible que Dieu est entré dans la Terre promise par la porte du Désert et de la malédiction? S'il en est sorti, c'est qu'il n'y réside plus; Edom, c'est pour sortir et non point pour rentrer. C'est le schisme de Satan, c'est le prototype d'Esaü-le-Rouge, qui a obligé Dieu à son incarnation. Et, maintenant, son *intérieur* est vide et ne sert plus qu'à l'incubation des sauterelles. Ses Hauteurs qui ont la même orientation que le Nebo ne servent plus qu'à donner de la Terre sainte à ses habitants une vision désespérée. Ce sont ses plateaux, illustrés jadis par les cavalcades de Choderlahomer et des autres souverains de la Pentapole, qui tiennent pour nous en réserve *ces Rois du Soleil Levant* que nous annonce l'Apocalypse, ou, comme j'ai essayé d'interpréter, ces rois du jour, ces délégués de la mode et de l'actualité, ces candidats à l'admiration au milieu d'une fausse aurore dont ils usurpent les fanfares.

Une montagne, c'est à la fois un point de vue et un horizon. Quand nous lisons que Dieu maudit une montagne, c'est donc comme s'il maudissait un certain point de vue et un certain horizon en tant que différents du site par Lui approuvé. Le point de vue et l'horizon, qu'est-ce autre chose que les principes d'une civilisation et les axes mêmes sur lesquels elle est organisée? Quand l'homme, au lieu de regarder son créateur, se prend lui-même pour principe et pour fin, quand du haut de l'élévation artificielle qu'il s'est construite, il envisage et s'adjuge le monde, que fait-il? sinon d'ériger une montagne, une *base* vis-à-vis de cette Montagne sainte de la *Vision* sur laquelle est bâti le Temple, là-bas de l'autre côté de la Mer Morte : entre les deux, la Montagne de la Tentation, au-dessus de Jéricho, fait comme une étape. C'est, autour de l'Humanité, cette barrière de Satan au travers de laquelle le rédempteur s'est frayé un passage *au jour de son indignation* (Is.). Car c'est bien l'antique ennemi avec qui il a à faire, *inimicus sempiternus* (XXXV, 5), celui qui a été *homicide dès le commencement* (Joann. VIII, 44), c'est toujours Esaü le chasseur, avide de cette rouge nourriture qui lui a fait sacrifier son droit d'aînesse. Eh bien! s'écrie le Seigneur, *Je vis!* écoute ce que je ferai de toi. Écoute, rouge Esaü! (XXXV, 6) *Je te livrerai au sang*, ou, comme dit l'hébreu, *Je ferai de toi sang*, je te frapperai d'une espèce de congestion et d'apoplexie, *je ferai sortir du milieu de toi un feu qui te dévorera* (Ez.). *Tu as haï le sang*, poursuit le prophète, et en effet le sang, c'est l'élément

intermédiaire entre l'âme et le corps, c'est ce qui construit et nourrit la chair et lui porte dans toute son étendue le bienfait de l'inspiration, le sang, c'est ce qui permet l'incarnation, et une vieille tradition nous apprend que c'est la vision de ce prodigieux mystère qui a été la cause de la révolte, du haut-le-cœur de Lucifer et de ses anges. *Et le sang te poursuivra.* Est-ce que le sang de la Rédemption n'a pas poursuivi Satan jusqu'au fond du cœur humain, jusqu'au fond de cet Enfer où il avait cherché un refuge? *Si je descends au fond de l'Enfer*, dit le Psalmiste, *tu es là.* Et saint Paul : *Celui qui est monté au ciel, c'est celui-là qui est descendu dans les parties inférieures de la terre.*

Poursuivons l'étude de la malédiction. Elle contient des choses qu'il n'est pas possible de mettre ensemble sans une certaine industrie. *Montagne de Séir !* dit le prophète, *c'est donc toi qui poussais mon peuple comme à la pointe de l'épée, qui l'empêchais de toutes parts de sortir, qui l'enveloppais de toutes parts du lacs de tes conclusions ! Eh bien ! je démolirai tes villes ! je te rendrai désolée et déserte. Je remplirai les montagnes de tes tués : tes collines, tes vallées, tes torrents, ce sera un massacre ! Je te livrerai à des solitudes sempiternelles* (XXXV, passim). Qu'est-ce qu'une *ville*, sinon des systèmes philosophiques et sociaux, sinon ces sociétés réunies par des principes communs, à qui un ensemble de murailles et de rues donne forme et communication? Et qu'est-ce que *démolir une ville*, sinon quand l'ennemi entre par la brèche et que les rues deviennent impraticables? Toute l'histoire est remplie de ces coques abandonnées : la féodalité, le *numen Romae*, le droit divin, la souveraineté du peuple. Ce n'est pas tout cela qui empêchera Israël à son heure de sortir. Que les morts ensevelissent leurs morts! Je ne parle pas seulement des cimetières, mais de ces corps sans âmes, de ces foules larvaires qui remplissent les grandes cités modernes où *la vraie vie est absente* (Arthur Rimbaud). Une créature sans Dieu, est-ce un vivant ou un mort? Disons plutôt que c'est un mort vivant, quelqu'un à qui la vie n'a été donnée que pour être la preuve et l'instrument de la mort. Quand le prophète donc dit à Séir qu'il *la rendra déserte et désolée*, ne pense-t-il pas à l'Enfer qui engloutit des multitudes sans jamais arriver à reconstituer cette étoile perdue dont il est affamé? Le sable de Scété, où Paul et Antoine, l'un l'index levé et l'autre les mains à plat sur les genoux, devisent, cependant que le corbeau au-dessus d'eux, leur fidèle pourvoyeur et interprétation humoristique du Saint-Esprit, les interrompt d'une rauque interjection, le palmier sous lequel la Sainte Famille fait la pause de midi au milieu des mirages des Lacs Amers, ce n'est pas le désert, ce sont des petits nids d'amour et de joie aussi pleins que des ruches. Mais un *pub* de Londres, un *speakeasy* de Harlem, le bal des Petits Lits blancs je ne sais où, quel délaissement atroce! Quelle congélation des âmes au milieu d'impossibilités astronomiques! La petite prostituée de douze ans qui crève de la syphilis sur un lit d'hôpital ; l'enfant désespéré, victime de professeurs abrutis, qui approche un revolver de sa tempe ; le vieillard sans pain qui remue au fond de sa poche

une lettre humiliante ; voilà la solitude vraie et il a fallu beaucoup de civilisations pour y arriver. On n'est plus seulement seul, mais cinq millions de fois seul. C'est pourquoi notre texte ne dit pas seulement *solitude*, mais *solitudes* au pluriel, et il y ajoute avec *sempiternelles* l'impossibilité de cesser la communication avec la solitude éternelle et radicale. L'anathème s'adresse non seulement à la montagne en général, mais à tout le relief, *aux collines, aux vallées et aux torrents*, à tout ce qui fait bosse et trait, à tout ce qui constitue la figure. *Les vallées et les torrents*, est-ce que cela ne fait pas penser à ces étroits canyons des grandes villes modernes où une humanité écumante, mêlée de marchandise, de roues et de grands morceaux de papier, est emportée à pleins bords comme l'eau dans le canal d'un moulin ? N'est-ce pas l'image de ces passions artificielles, le nationalisme ou la révolution, qui canalisent la foule et lui donnent une impulsion irrésistible ?

Et ceci nous amène à la parabole des montagnes au chapitre XXXVI, dont Dieu se sert pour nous faire comprendre la restauration d'Israël, comme il s'est servi de celle des brebis pour nous faire comprendre sa dispersion.

L'Écriture compare souvent la matière humaine à l'eau, quelque chose de fluide, de continu, d'indifférent, de répandu, obéissant au vent et à la pente. Mais quand cette matière s'agglomère, quand elle s'élève au-dessus de la platitude, quand elle prend avec volume et poids un caractère permanent, une figure particulière et propre, quand elle réunit la quantité sous le signe de la qualité, quand elle constitue un système cohérent et fixe, quand elle barre un horizon et en ouvre un autre, alors c'est l'image de montagne qui lui convient, bien que le psaume nous avertisse que *les montagnes s'écoulent comme de la cire* (Ps. XCVI, 5). Grâce aux montagnes, grâce à ces reliefs, à cet effort coopératif vers l'altitude, la terre a pris une forme, un centre, une direction, un sens, une figure. Le vieillard aveugle peut la reconnaître en la caressant, quand il promène dessus, pareille à la douceur d'une pluie bienfaisante, sa main créatrice et modelante comme Isaac sur la face de son Fils bien-aimé. C'est toi, Israël ! montagnes d'Israël, os, muscles, élévations de ce fils que je me suis donné, et la tête au-dessus de tout, je vous reconnais ! Je sens l'avenir et la vie, là où l'explorateur désespéré n'apercevait à perte de vue que les tertres d'un cimetière !

Voilà donc toute la terre colonisée d'un bout à l'autre de ses horizons, utilisée et répartie, par le moyen de ces troupeaux qui sont en même temps des pasteurs, et qui, nourris des souffles de l'étendue, l'alimentent à leur tour des eaux que dirige leur architecture. Et, au-dessus du troupeau, il y a le pasteur qui ne cesse de le contempler, tel que nous le décrivent les psaumes XLIX et LII : *Le Dieu des dieux a parlé et Il a appelé la terre, vocavit* (il lui a fait entendre ses ordres en tant que par un chemin déterminé ils l'amenèrent vers Lui) *du levant jusques au couchant : de Sion procède tout l'éclat de sa gloire* (nulle montagne qui ait de valeur

autre que dans la ressemblance de celle-là qui sert de lien entre le ciel et la terre). *L'insensé a dit : Il n'y a pas de Dieu. Tous se sont corrompus et rendus abominables : il n'y en a pas un qui fasse le bien. Dieu du ciel a regardé sur les hommes, pour voir s'il y en a un d'intelligent et qui cherche Dieu. Tous ont mal tourné, ils ne servent à rien, il n'y en a pas un qui fasse le bien, on n'en trouverait pas un seul. Dieu viendra manifestement, notre Dieu et Il ne demeurera pas dans le silence. Le feu flamboiera devant Sa face et dans Son circuit une tempête véhémente. Il attestera le ciel en haut et la terre pour discerner Son peuple. Réunissez-Lui Ses saints qui ordonnent l'attestation de Lui au-dessus des sacrifices. Écoute, ô mon peuple, Dieu, ton Dieu, c'est Moi, Je suis.*

Il semble que pour toute l'Humanité la démarche du salut soit celle dont l'histoire d'Israël nous fournit le résumé et le type : une dispersion, une longue incubation pareille au travail d'un ferment au sein d'une masse hétérogène et enfin le dégagement avec la réunion en un seul corps d'éléments sélectionnés. Depuis le jour où Adam a été chassé du Paradis terrestre, il semble que la mission de l'Humanité ait été d'explorer l'absence de Dieu, de Le demander sur toute la face de la terre avec toute la tension des sens et de la volonté, avec toutes les ressources de l'intelligence et de l'industrie, à ce qui est autre chose que Lui, de constater l'exil et d'en dessiner autour de soi le contour, d'épuiser l'illusion, le déficit et l'erreur, d'établir la place où Dieu existe par la circumnavigation de cette place où il n'est pas. Il faut donner aux aveugles le temps de résorber leur cécité. *Va*, dit Dieu à son prophète, *et écoute ce que tu diras à ce peuple : entendant, entendez et ne comprenez pas ; voyez la vision et ne connaissez pas.* Aucun de nos sens n'est de trop au service de notre ignorance. *Aveugle le cœur de ce peuple, épaissis-lui les oreilles, ferme ses yeux : de peur qu'il ne voie avec ses yeux, et qu'il n'entende avec ses oreilles*, qu'il ne s'éveille tout à coup à ce spectacle d'évidence autour de lui, *et qu'il ne comprenne avec son cœur, et qu'il ne se convertisse, et que je ne le guérisse. — Et je dis*, répond le prophète : *Jusques à quand, Seigneur ? Et Il dit : jusque soient écroulées les cités par défaut d'habitants, et la maison sans hommes, et que la terre soit laissée déserte, et Dieu fera les hommes loin, et sera multipliée celle qui avait été délaissée dans le milieu de la terre. Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes.* (Apoc. XXI, 3). *Et* [*il y aura*] *encore en elle une décimation* (c'est-à-dire la réalisation d'un nombre parfait par l'expulsion des éléments impurs) *et elle sera en ostension comme le térébinthe et le chêne qui étend de tous côtés ses rameaux.* Semence sainte sera cela qui se sera tenu en elle (Is. VI, 8-13). C'est la sentence qu'entendit sur lui Israël au jour de sa désobéissance dans le désert. Tout un peuple, au nombre de huit fois cent mille, est sorti d'Égypte, mais pas un n'entrera dans la Terre promise, à l'exception de Caleb et de Josué. Ce n'est pas en vain que les explorateurs qui en ont fait la reconnaissance l'ont appelée *une terre dévoratrice.* Et les nations qui l'étudient de loin avec un mélange de dé-

fiance et de désir répètent avec notre prophète : *Tu es dévoratrice d'hommes et étouffant ton peuple.* (Ez. XXXVI, 13). Tu n'es pas une terre dont on se rend maître, c'est toi qui te rends maîtresse de tes habitants, qui les absorbes, qui les divises, les répartis et les emploies au bénéfice d'une forme supérieure, qui leur enlèves le souffle au contact de ton atmosphère. Nul n'entre dans ta couche sans que le vieil Adam ne soit exposé au sort de l'enfant dans la parabole des deux Femmes (3 Reg., 3) et que, *cessant de vivre, ce soit le Christ qui vive en lui* (Gal. II, 20). Nul ne s'intéresse à la majesté sans qu'il ne coure le risque d'être par la gloire opprimé et englouti (Pron., XXV, 27).

Mais sans nous élever jusqu'aux régions raréfiées de l'aventure mystique, si simplement nous croyons que la Vérité existe sur la terre et que l'Église catholique, continuant la vocation d'Israël, en conserve le pur dépôt, quelle affliction pour nous, quand, portant nos yeux sur le monde, tel que la suite s'en présente à nous dans le temps, nous voyons toutes ces multitudes, toutes ces générations l'une sur l'autre périr dans l'ignorance et dans l'ordure, dans l'aveuglement et l'habitude, dans la maladie et le coup, dans le sable et dans le sang, sans que jamais, plus désirable que le soleil, apparaisse à l'horizon la porte de nacre translucide! *Jusques à quand, Seigneur? jusques à quand?* gémit l'immense population invisible. Quand aurons-nous fini de boire le Styx? de nous remplir de cette eau plus impalpable qu'un rêve et plus épaisse que le bitume? quand aurons-nous épuisé cette horreur jusqu'à la dernière goutte et combien de cadavres nous reste-t-il encore à mâcher? Quand aurons-nous fini de méditer pour seul réconfort votre parole sur le temps, les temps et la moitié du temps? Quand aurons-nous achevé de compter le nombre et l'heure et de prendre intégralement possession de ce néant qui est le moule évacué de Votre présence? Quand Votre Église dont nous balbutions le titre de *Catholique* aura-t-elle justifié son nom et réussi son appel à tout l'Univers? Combien de temps encore va durer l'élaboration de Votre peuple et par quelle suite infinie de douloureux dispositifs réussirez-Vous à nous faire comprendre que, pour obtenir l'intégralité de Votre Église, il vous fallait l'intégralité de l'Univers?

Quand nous étudions comme un document écrit la Volonté de Dieu et qu'évaluant du regard le programme accompli de l'Humanité, nous promenons sur le double clavier des circonstances et des prophéties la touche incertaine de nos conjectures, il semble que nous soyons ramenés au premier verset de la fameuse parabole : *Un homme avait deux fils* (Luc XV, 11). En différents lieux de la Bible nous retrouvons cette image des deux frères, l'un errant et dispersé, l'autre qui fructifie sur place dans la bénédiction. C'est Caïn à qui son crime ne permet pas de subsister, *fugitif et vagabond sur la face de la terre* (Gen. IV, 12-14). C'est Ismaël, l'anarchiste irréductible, nomade, écarté, hostile à tout le reste de l'humanité (Gen. XVI, 12). Et cependant Dieu lui accorde une espèce de bénédiction temporelle (laquelle fait songer à cette étrange immunité qu'il confère

à Caïn), une promesse de plénitude. Et c'est aussi le chasseur Esaü qui prend son arc et ses flèches *et qui sort dehors* (Gen. XXVII, 3). Lui aussi a reçu sa bénédiction (*Ib.*, 39-40) : *Dans la fécondité de la terre et dans la rosée du ciel au-dessus sera ta bénédiction. Tu vivras dans le glaive et tu serviras ton frère, et le temps viendra que tu secoues et dissolves son joug de tes nuques.* Ainsi, Caïn, c'est l'exil ; Ismaël, c'est l'aventure, et Esaü, c'est l'exploitation. Si quelqu'un, en lisant ces expressions : *In pinguedine terrae et in rore coeli desuper*, songe à l'Asie et plus spécialement à la Chine, à ces terres grasses industrieusement humectées, ce n'est pas moi qui lui en ferai un reproche. Toutes ces nations de l'Orient n'ont-elles pas toujours vécu *dans le glaive*, c'est-à-dire sous l'autorité de la force physique ? Et, bien qu'elles soient les aînées, ne les avons-nous pas vues longtemps servir leur frère cadet jusqu'à ce que la bénédiction se soit effacée de son front ?

Tel est ce mouvement de dilatation, pareil à une poitrine qui se gonfle, par où l'Esprit vital pénètre jusqu'aux extrémités de la création, et le mouvement inverse est celui par quoi le sang, affluant de toutes les parties de cette vaste forme qu'il anime, vient détruire la mort, les éléments combustibles dont il s'est imprégné, sur *la montagne d'Israël*, sur cet autel où brûle le feu de l'alliance.

Et moi de même, ô mon Dieu, puissé-je respirer à fond Votre Écriture, puissé-je me remplir le cœur et les poumons de l'esprit toujours présent de Votre prophétie, puissé-je m'enfoncer et m'ouvrir dedans jusqu'à l'âme, puissé-je sentir chacune de mes artères frémir, s'éclairer, bouillonner comme de l'eau de source au mélange de ce soleil intelligible, afin que des cinq extrémités de mon extension humaine reviennent, comme les Juifs de Babylone, tout chargés des profits de leur négoce, d'interminables provisions de matériaux pour la reprise, le réemplissement et le réexhaussement de Vos sanctuaires oubliés.

Cette montagne d'Israël, dit Dieu à Séir (XXXV, 12-13), que tu contemples depuis si longtemps, que tu dévores des yeux depuis si longtemps dans une haine impuissante et pétrifiée, je sais ce que tu dis : *Elle est déserte, on nous l'a donnée à dévorer. Je sais l'insurrection qu'il y a contre moi dans ta bouche et jusqu'où s'emporte contre moi l'insolence de tes discours. J'ai entendu. Hourra ! t'es-tu écrié ! Les voilà donc, ces altitudes sempiternelles ! Elles nous ont été données en héritage.*

Mais voici ce que dit Dieu aux montagnes d'Israël : *Parce que vous avez été désolées et foulées aux pieds en long et en large, et que les autres nations ont fait de vous leur butin et se sont décerné votre droit, et parce que, dès que l'on commence à vous critiquer et à se moquer de vous les gens en ont tout de suite plein la bouche : à cause de cela, montagnes d'Israël, écoutez la parole du Seigneur Dieu : voici ce qu'il dit aux montagnes et collines, torrents, et vallées, et déserts, murailles et villes en ruines qui ont été dépeuplées, en butte à la dérision en long et en large et à l'éclat de rire des autres peuples. Par ce*

que je me suis exprimé dans le feu de ma colère et de ma jalousie sur les autres peuples, et toute cette Idumée, qui se sont adjugé ma terre en héritage, dans la joie de leur âme et à plein cœur : et qui l'ont fait sortir [*de Moi*] *afin de dévaster : parle, prophète, sur la terre labourée d'Israël et dis aux montagnes, côtes, vallons et collines : Voici que j'ai parlé dans le transport de ma fureur parce que vous avez été en butte à la confusion des peuples : j'ai levé la main sur les peuples qui vous entourent, pour que chacun porte sa propre confusion. Et vous, montagnes d'Israël, je me retourne vers vous, vous serez labourées et semées. Je multiplierai en vous les hommes, je rebâtirai les ruines, je réemplirai les villes. Ce sera comme autrefois, mais il y aura plus de biens qu'au commencement. Je ramènerai sur vous les hommes, mon peuple d'Israël, pour qu'ils vous possèdent en héritage et qu'ils sachent que c'est moi le Seigneur. On n'entendra plus en toi la confusion des peuples* (cette espèce d'affolement, de pagaye, de désordre général quand tout le monde parle à la fois), *tu ne porteras plus l'opprobre des peuples* (par exemple, cette espèce d'idolâtrie nationaliste) *et tu ne laisseras plus se perdre ta propre race* (*Ib.* pass.).

La terre d'Israël, nous l'avons vu, c'est le pays de Dieu avec l'homme : ce n'est pas un terrain plat, où tout est sur le même pied, repoussant indéfiniment devant lui le même horizon : au contraire, c'est une région roulante et accidentée. Il y a les grandes positions centrales, la citadelle dogmatique comme un entassement de remparts l'un sur l'autre maçonnés et de donjons, que l'ennemi en bas se figure toujours démantelée et abandonnée, mais qui reparaît toujours à la même place sous les nuées errantes et que les anges enveloppent d'un manteau de lumière et de neige : le cristal rationnel et pur. Il y a ces replis homicides tout couverts d'une jungle sauvage où Dante avoue qu'un jour il s'est perdu et où tant d'âmes se perdent encore parce que l'arbre les empêchait de voir la forêt. Il y a de longs coteaux silencieux, bien exposés au soleil et prudents économes de la pluie, où mûrit jour à jour le grain eucharistique et le vin qui germe les vierges. Il y a brusquement dans les bois un oiseau qui chante, un essaim à mi-voix de mellifères dans le tronc d'un vieil arbre et, là-bas, le grondement profond du torrent à minuit qui se mêle au chœur des moines. Il y a d'effroyables défilés, des coupe-gorges, des trappes, des prairies sous le sourire de Judas cachant des trous de colle, des monstres d'ardoise noire, des sites patibulaires devancés par une odeur de putois, de vieux châteaux, des moulins, des fabriques dont il ne reste plus qu'un torrent de tuiles, de bois pourris, d'engrenages rouillés et de vaisselle cassée dans les orties. Et, tout à coup, d'immenses perspectives, le soleil pour parcourir la carrière qui lui est proposée adoptant le char doré de Louis XIV, les frondaisons de Fontainebleau effleurées par la roue triomphale de Bossuet, et l'aigle de Meaux, lui-même, au seuil de sa cathédrale, remontant dans son carrosse entouré d'un blanc essaim en surplis de prêtres et de séminaristes. Et que dirons-nous de ces églises défoncées, de ces crucifix abattus, de ces jardins conquis par la chicorée, de ces pans de

mur attaqués par un lierre funèbre et de ces autres où pend éloquemment un grand morceau de vigne arraché, tout rougis du sang des saintes Femmes et de Joseph d'Arimathie?

Comment arriverons-nous à reconnaître le sens de tout cela? Si Dieu a écrit avec son doigt quelque chose sur la page mouvante de la planète, comment arriverons-nous, dans le chaos de ces caractères à demi dissous, à reconstituer un texte dont nous soupçonnons cependant qu'il n'est pas seulement un récit, mais un commandement? Dieu, en nous donnant la terre, nous a donné sa volonté non pas seulement à connaître, mais à habiter. Comment reconnaîtrons-nous la nature intime d'un aliment autre qu'en le goûtant? Et ce morceau de musique à nos oreilles, comment ça sonne autre qu'en mettant les dix doigts sur le clavier? Et cette maison que l'on nous donne à bail autrement qu'en en vivant l'intérieur et l'enveloppe? L'anatomiste, pour pleinement réaliser la construction et le dessin d'un humérus ou d'un sternum, a besoin de feuilleter toute la création animée et d'étudier toutes les formes que cette pièce essentielle a prises sous les doigts de cet entrepreneur invisible qui est à la fois un mécanicien et un artiste, une modiste et un musicien. Et nous, pour avoir pleinement, par exemple, l'intelligence d'une vallée, pour comprendre sa pente, ses replis, son profil, son orientation, ses ramifications, son insinuation, la gravité spéciale qu'elle confère aux eaux qui sur son double flanc méditent l'invitation de son thalweg, ce que, de divin, elle permet de descendre vers nous et le chemin spécial qu'elle ouvre vers la perfection, toutes les vallées du monde ne sont pas de trop, il faut les avoir toutes regardées, classées dans notre mémoire, numéroté l'allure spéciale que pendant des heures ou des jours elles ont imposé à notre effort, marché dedans, nous être couchés et réveillés dedans. Pour comprendre le marais, que l'on me donne l'Afrique ou l'Amazone; une montagne, que l'on me donne l'Himalaya par-dessus les Alpes; la mer, que l'on me donne l'Océan, plein une campagne de baleinier: ce n'est pas parce que j'ai fini de relever ma position qu'Alpha du Centaure cesse de me tenir compagnie; pendant tout le reste de mon quart, je ne perdrai pas une seconde le sentiment de sa présence. On n'habite pas de but en blanc la Terre promise; il ne suffit pas de se jeter par terre n'importe où pour coucher avec la volonté de Dieu. Il a fallu bien des déserts, bien des étapes dans le gravier, bien des saisons sous la pluie hideuse, pour nous remplir enfin de l'interjection de Zacharie: *O Orient!* Il a fallu en sortir, il a fallu pendant bien des jours, au risque d'être emporté par l'avalanche, cheminer à pied, la bride de son cheval autour du poignet, sur des lits de laves tranchantes, ou dirai-je ces effondrements prêts à céder sous la moindre insistance de livres pourris, pour que nous comprenions rétrospectivement l'intention meurtrière de ce défilé que le roi David appelle *la Vallée de l'Ombre de la Mort.* Il a fallu échapper aux mains gluantes d'Astarté pour que notre âme nettoyée salue comme d'un coup de trompette l'apparition matinale du Thabor et de l'Hermon! Maintenant, pareils à

ces camelots levantins qu'on voit à la terrasse des cafés disparaissant sous un amas de marchandises disparates, nous nous remettons en marche, les quatre cents ans accomplis [1], des quatre bouts de la terre, guidés par la boussole intérieure, vers le patrimoine d'Abraham. C'est en vain qu'au seuil de ce domaine insulté, abîmé, souillé aux pieds, aplati, envahi par tous les tristes détritus de la vie quotidienne, essaye de nous arrêter, plus repoussant que les dragons de la légende, un saint Joseph d'amidon! c'est en vain que sur les murs de bâtiments hagards nous voyons se déchaîner le sabbat des membres de l'Institut, plus redoutable que celui des sorcières! Si l'on nous demande ce que nous portons sur notre dos, ce sont des brassées de montagnes, ce sont d'énormes coupons de plaines, de forêts et de moissons, c'est du brocart et de la gaze, c'est la mer entière en rouleaux numérotés, et toutes sortes d'instruments inouïs dans notre musette de mécano! Ce n'est pas seulement Adam après la faute qui a été dispersé, c'est le Paradis lui-même dont on a répandu les fragments disjoints de tous les côtés, et maintenant le moment est venu, au moyen de l'intelligence, de la connaissance et de la grâce, de réunir tout cela et de le rapporter à son origine. Nous ne nous laisserons pas effrayer par la dévastation et le déguisement. L'œil du spécialiste a bien vite reconnu que sous les ronces apparentes, sous cette passion de l'Église qui fait provision de mutilations et de plaies pour les offrir à Dieu dans l'exagération de la prière, les vieilles fondations sont toujours en place. Le gisement n'a pas bougé et ces possibilités de confidences successives et de saint progrès dont il aménage pour l'âme en état de bonne volonté le support et le programme. Nous tirerons parti avec piété de ces arches démolies, de ces piliers qui se penchent sur nous, de ces tranches en pleine vision, de ces cadavres désagrégés, de ces membres survivant au coup qui pointent pathétiquement sous le lierre et le poison, de tout cela qui paraîtrait perdu à un autre cœur que celui d'un fils. Ce n'est pas les moyens qui nous manquent! Nous rapportons le monde avec nous! Nous avons de quoi suffire à notre grande entreprise de reprise et de restauration. Aujourd'hui, c'est la philosophie thomiste qui reparaît; tous les éléments étaient là par terre : il a suffi de quelques manœuvres adroites pour redresser l'immense ogive, aussi belle qu'un pont, aussi pure que l'aile des anges. Hier, il n'y avait ici qu'une bourre sauvage, une espèce de savart grossier, et ce matin, voyez cette herbe vigoureuse et délicate, cette forêt de sensitives, ces grandes plaques de coucous, de marguerites et de fraises des bois qui on ne sait comment ont poussé là en une nuit! C'est le rosaire, mesdames, qui a fait tout cela en une nuit, c'est le chapelet on ne sait comment mis entre des millions de doigts, et le jardin à perte de vue étincelle sous les gouttes roses et bleues de la rosée! Tous les vols d'oiseaux migrateurs sont revenus, tout ce que l'hiver avait dispersé, tout ce qui était caché sous les roseaux et la haie, les Dominicains,

1. Ce sont les quarante ans accomplis par les Juifs dans le désert avant d'entrer dans la Terre promise, cette fois multipliés par 10.

les Bénédictins, les frères de la Doctrine chrétienne, ces Dames de Saint-Maur, du Calvaire et du saint Sépulcre. Il y a une occupation terrible dans les arbres et les becs ne suffisent pas à remplir tous ces crinches enragés qui viennent de casser leur œuf! Et, au milieu de tout, plus radieuse que l'or et plus transparente que le verre, il y a la Parole de Dieu qui avait disparu sous la poussière des savants. Il n'y a eu rien à faire, elle était là. Ah! nous avions assez de larmes pour l'essuyer!

C'est toujours Israël, mais le monde entier y a été rejoint et ajouté.

Et maintenant que le miracle est opéré et que la grande œuvre est en marche, il ne nous reste plus qu'à faire rouler comme un *Te Deum* et comme un tocsin sur la levée des peuples mobilisés la grande prophétie d'Ézéchiel. L'os qu'Adam a reçu de Dieu, la pierre de sa fondation, cette pièce mystérieuse à sa base que les rabbins appellent *Luz* et les Latins *sacrum* et qui, d'après la légende, servira de support à sa résurrection, les hommes l'ont porté avec le reste du squelette qui s'y adapte jusques aux extrémités de la terre. Pas un carré de surface sous lequel ne veille une sentinelle dans la sphère de son crâne et le sceptre de son fémur. L'Esprit promène en rond le prophète sur tout cela, sur cette jonchée d'ossements à perte de vue, et ils sont non seulement secs, mais *extrêmement secs, intensément secs, sicca vehementer*, on n'y retrouverait plus une parcelle de moëlle ou de sève, on dirait des fossiles, une espèce de collection minéralogique. La vendange a été bien faite, le marc a été pressuré jusqu'à la dernière goutte. On ramasserait plein beaucoup de paniers de tous ces jeux de pierre élaborés par la vie. *Et Dieu me dit : Fils de l'homme, penses-tu que vivront ces os? Et je dis : Seigneur, Vous le savez. Et il me dit : Vaticine de ces os et tu leur diras : Os arides, écoutez le Verbe du Seigneur!* Et quoi de plus aride, par exemple, que l'homme qui s'est refait à l'imitation d'une machine et qui a exclu de lui-même tout ce qui n'est pas un assemblage de cylindres et de pistons? *Voici ce que dit le Seigneur Dieu à ces os*, à cette espèce de matière compacte et dure, mécanique et géométrique, en quoi s'est réduite et solidifiée la forme humaine. *Voici que J'introduirai en vous esprit et vous vivrez. Et Je donnerai sur vous des nerfs, et de par-dessous je ferai croître sur vous des chairs et j'étendrai par-dessus vous la peau et je vous donnerai esprit et vous vivrez et vous saurez que Je suis le Seigneur. Et je prophétisai comme Il m'avait commandé. Et se fit un son, cependant que je prophétisais, et voici commotion. Et s'approchèrent les os des os, chacun jusques à sa jointure. Et je vis, et voici que sur eux les nerfs et les chairs montèrent : et fut étendue sur eux la peau par-dessus et ils n'avaient pas esprit. Et Il me dit : Vaticine à l'esprit, vaticine, Fils de l'homme! et tu diras à l'esprit : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Des Quatre Vents viens, esprit, et souffle sur ces exterminés et qu'ils revivent. Et je prophétisai comme Il m'avait commandé : et entra en eux l'esprit, et ils vécurent. Et ils se tinrent sur leurs pieds, une armée très immense. Et Il me dit : Fils de l'homme, ces os universels* (ossa haec universa) *sont la maison d'Israël. Ils disent : nos ossements ont séché, et péri a notre espérance, et*

nous avons été retranchés... Dieu dit : Voici que j'ouvrirai vos tombeaux (tumulos vestros, ces reliefs sur la terre qui sont l'équivalent de votre engloutissement) *et je vous ferai sortir de vos sépulcres, peuple mien : et je vous ferai entrer en la terre d'Israël. Et vous saurez que Je suis le Seigneur quand j'ouvrirai vos sépulcres et que je vous aurai fait sortir de vos tombeaux, peuple mien. Et que j'aurai donné mon esprit en vous et que vous aurez vécu et que je vous aurai donné repos sur votre propre terre : et vous saurez que Moi, le Seigneur, J'ai parlé, et J'ai fait, dit le Seigneur Dieu.*

Ainsi est dépeinte la croissance de corps mystique du Christ qui est l'Église. Rappelons-nous le texte des Éphésiens (IV, 16) : *De qui tout le corps soudé, rattaché, emmanché et combiné (compactum, connexum, sunarmô goumenon) en toute jointure de subministration selon l'opération en la mesure de chaque membre, fait le développement du corps en l'édification de soi dans la charité.*

Et enfin le prophète, au lieu de rendez-vous de tous les peuples, dresse le suprême Signal, la verticale traversée par l'horizontale, l'ascension développée par l'envergure, la Croix qui n'est tout entière qu'élévation et jointure. *Fils de l'homme* (Ez. XXVII, 16 et suiv.), *prends (sume tibi) un bois et tu écriras dessus : Judas et les fils d'Israël ses associés. Et prends un autre bois et écris dessus : pour Joseph, le bois d'Ephraïm et pour toute la maison d'Israël et ses associés.* Judas, c'est l'héritier légitime et fidèle, le sceptre vertical, l'affirmation de l'unité, l'implantation de l'axe, du centre et de la tige. Joseph, dont les deux fils sur lesquels s'abaisse l'étrange bénédiction croisée s'appellent Éphraïm et Manassé, c'est-à-dire *multiplication* et *oubli*, ce sont les deux bras, c'est l'aile marchande de l'Humanité, c'est la troupe, divisée en un million d'escouades, chargée de l'immense battue, chargée de rabattre sur Israël cette provision d'âmes de toutes parts qui doit remplir sa forme vide et ruinée. Tout cela s'est réuni et nous voyons au-dessus de nous pour toujours la Foi qui arbore l'Horizon. *Rejoins ces morceaux l'un à l'autre à toi en un seul bois* (le bois de vie, le *lignum vitae* par excellence) *et ils seront en union dans ta main... Et seront ces bois sur lesquels tu auras écrit de ta main dans la vision d'eux. Voici que je prendrai les fils d'Israël du milieu des nations vers lesquelles ils sont allés : je les rassemblerai de toutes parts, je les ramènerai à leur terroir. Et je les ferai en une seule nation dans la terre et dans les monts d'Israël et un seul roi sera, commandant à tous : et il n'y aura plus deux nations et ils ne seront plus divisés en deux règnes. Et ils ne seront plus souillés dans leurs idoles et leurs abominations et toutes leurs iniquités. Et je les les sauverai de tous les lieux en qui ils ont péché. Et ils seront à moi peuple et Je serai à eux Dieu.*

Ainsi soit-il!

PAUL CLAUDEL

de l'Académie Française,

ACTE III

PREMIER TABLEAU

Un coin de la place, la nuit.

SCENE I

CARCAILLE, TROUSSEBARRE.

Entrent Carcaille et Troussebarre, qui semble se faire prier.

TROUSSEBARRE, *s'arrêtant.* — Cette fois, Carcaille, vous n'êtes pas raisonnable.

CARCAILLE, *véhément.* — Mais pensez un peu à quel moment nous sommes ! Au dernier soir de l'an 999 ! (*Il ricane.*) A quelque chose comme

1. Voir les livraisons de Mai et Juin. *Premier acte* : La scène se passe dix-huit mois avant la date fatidique, au moment où le bruit commence à se répandre dans un petit groupe de gens " bien informés " que le monde va être anéanti. Carcaille, un personnage dont on ne sait exactement s'il est un clerc ou non, conçoit aussitôt l'idée de profiter de la panique que cette nouvelle déclenchera, dès qu'elle sera divulguée, pour racheter des propriétés à vil prix. La meilleure partie des gains qu'il espère ainsi s'assurer lui permettra de construire un mona tère à Vars, mais il est clair qu'il compte bien tirer de l'entreprise quelques profits personnels. L'annonce de la fin du monde a une autre conséquence : elle rapproche Clotilde, la comtesse, châtelaine du lieu où l'action se déroule, de son ancien soupirant Guillaume de Valamas. *Second acte :* Le père Joust annonce aux habitants du village du Vivarais, où se situe l'action, la fin du monde. Les propriétaires et artisans consternés cèdent leurs biens à Carcaille.

une heure de l'An Mil ! Et en face de nous, rien que des gens bien convaincus que dans une heure tout sera fini.

TROUSSEBARRE, *gêné.* — Je n'aime pas que vous en parliez sur ce ton.

CARCAILLE. — Compère Troussebarre ! Vous avez pourtant vécu de la bêtise humaine. Vous n'allez pas me demander de me croiser les bras alors que, depuis que le monde est monde, la bêtise humaine n'a jamais tendu à personne une moisson aussi magnifique.

TROUSSEBARRE, *inquiet.* — Chut ! Vous perdez toute mesure... (*Il change de ton.*) En dix-huit mois, vous avez raflé les deux tiers du pays. Que vous faut-il de plus ?

CARCAILLE, *goguenard.* — Le château, vous ai-je dit, et les droits du comte sur le pont.

TROUSSEBARRE. — Mais puisque vous avez maintenant ceux de Pierreuille.

CARCAILLE. — Je ne serai tranquille que si je les ai tous. Pensez à mes pèlerinages.

TROUSSEBARRE. — Vous parlerez au comte de votre accord avec Pierreuille ?

CARCAILLE, *avec regret.* — J'ai juré à Pierreuille de n'en rien dire. Il ne veut pas qu'on sache qu'il a cédé le premier.

TROUSSEBARRE. — Mais que ferez-vous du château ?

CARCAILLE, *allègre.* — C'est surtout pour la gloire. Quel couronnement à l'humble carrière de messire Carcaille ! De quoi river son clou au seigneur Engisel ! (*Haussant les épaules.*) Le moment venu, je rendrai le château à notre butor de comte. Nous verrons en échange de quoi.

TROUSSEBARRE. — Pour le lui rendre, il faudra le lui avoir pris. Notre butor, en son genre, a la tête solide.

CARCAILLE. — Joust, ce soir-même, lui fait visite. (*Il cligne de l'œil.*) Il me l'aura mis dans l'état convenable.

TROUSSEBARRE. — Joust connaît vos intentions sur le château ?

CARCAILLE. — Je les lui ai laissé pressentir.

TROUSSEBARRE. — Il les approuve ?

CARCAILLE. — Il se dit que quoi qu'il arrive, Dieu s'y retrouvera. (*Confidentiel.*) Joust et moi nous expliquons fort peu. Mais en règle ordinaire nous nous entendons fort bien... (*Il veut l'entraîner.*) Allons, vous êtes prêts ? Nous y allons ?

TROUSSEBARRE, *le retenant.* — Carcaille, il faut que je vous parle sérieusement.

CARCAILLE, *avec humeur.* — Quoi ?

TROUSSEBARRE. — En somme, vous jetez le masque.

CARCAILLE. — Je jette le masque ?

TROUSSEBARRE. — Oui, jusqu'ici vous affectiez de ne pas savoir. C'était comme un pari que vous faisiez.

CARCAILLE. — Eh bien ?

TROUSSEBARRE, *insistant.* — Maintenant vous êtes sûr, absolument sûr, que cette histoire de fin du monde ne tient pas debout !

CARCAILLE, *apitoyé.* — Troussebarre, vous me faites de la peine !

CARCAILLE, *riant.* — J'en connais au moins deux autres.

TROUSSEBARRE. — Qui cela ?

CARCAILLE. — D'abord un certain Mahuchais, maître meunier.

TROUSSEBARRE, *dédaigneux.* — Oh ! Mahuchais !... Quel est le second ?

CARCAILLE. — Vous ne devinez pas ?

TROUSSEBARRE. — Pas Joust, tout de même ?

CARCAILLE, *s'esclaffant.* — Non, non ! Pas Joust ! Notre entente ne va pas jusque-là...

TROUSSEBARRE. — Alors qui ?

CARCAILLE. — Vous, Troussebarre !... Ne prenez pas cette mine cafarde. Avec moi, c'est superflu.

TROUSSEBARRE, *piteux.* — Eh bien ! pour vous l'avouer, je ne me sens pas tranquille. Et plus l'heure avance, moins je me sens tranquille.

CARCAILLE. — Bah ! vous serez vite fixé.

TROUSSEBARRE. — Il sera bien temps ! (*Des cloches sonnent.*) Ecoutez ! Ces cloches appellent les fidèles aux prières de la fin.

CARCAILLE, *gaillard.* — Les cloches de mon ami Joust. Pourvu que le comte les entende. Allons, Troussebarre, surmontez cette faiblesse. Et en route pour le plus beau de nos contrats. (*L'autre hésite.*) Quoi ! Ce n'est pas à Dieu que nous faisons tort.

TROUSSEBARRE. — Ce n'est certainement pas ainsi que Dieu souhaite de nous voir employer notre dernière heure.

CARCAILLE, *gaîment.* — Une dernière heure de notaire, c'est une dernière heure de notaire. Vous aurez instrumenté in extremis. Vous serez mort dans l'exercice du devoir. Dieu aime les gens qui font leur métier.

Nouveaux sons de cloches.

TROUSSEBARRE, *très ému.* — Ecoutez...

CARCAILLE, *vivement.* — En voilà assez, Troussebarre ! Croyez-vous que je n'aie pas déjà assez à faire pour rester de sang-froid parmi toutes ces pauvres têtes en ébullition !

Ils sortent.

ACTE III

DEUXIEME TABLEAU

Même lieu qu'au premier acte (l'intérieur d'un château-fort)

SCENE II

CLOTILDE, MONIQUE, GUILLAUME, ENGISEL.

ENGISEL, *légèrement.* — Plus qu'une heure à vivre, paraît-il, mes amis !

GUILLAUME. — Qui nous dira le compte exact ?

ENGISEL. — Peut-être les cloches que nous venons d'entendre donnaient-elles une indication.

GUILLAUME. — Ces dix-huit mois ont bien vite passé. Un peu trop vite, n'est-ce pas, Clotilde ? Et une heure, décidément, ce n'est plus beaucoup.

MONIQUE. — Guillaume ! Avez-vous plaisir à nous torturer ?

CLOTILDE, *avec exaltation.* — Une heure ! Un morceau d'heure ! Comme c'est énorme !

MONIQUE. — Clotilde, tu es folle !

CLOTILDE. — M'empêcheras-tu de dire quelle merveille le temps est devenu ? Autrefois, il était grossier et vil. Il s'échappait entre nos doigts comme une aune, une aune de toile paysanne. Voici dix-huit mois, la matière en a soudain changé. Il s'est fait tout soie. Et la soie, de semaine en semaine, n'a cessé de s'enrichir. Elle s'est couverte de brochures et de broderies, dont le dessin est toujours plus serré, les points de couleur d'une profusion plus incroyable. Tout ce mois de décembre, je l'ai vécu, les yeux collés sur l'étoffe, perdant le souffle à compter les points, à ne pas en manquer un seul. Et maintenant, ces dernières minutes, comment vais-je faire pour n'en rien perdre ? Elles crèvent de plénitude. Chacune se répand en moi et m'inonde. Chacune est d'une durée infinie, comme un sommet de la volupté.

MONIQUE. — Comment oses-tu parler de merveille et de volupté ?

CLOTILDE, *à Monique.* — Toi-même, as-tu réellement à te plaindre ? Ces mois que tu viens de vivre avec Engisel, ton bien-aimé, ne sont-ils pas plus beaux que le cours ordinaire des choses ne l'eût permis ?

MONIQUE. — Ce n'est pas eux que je regarde, mais toutes ces longues années qui vont nous être volées d'un coup. Et puis, qu'était ce bonheur qu'une angoisse rongeait par dedans ?

CLOTILDE. — N'as-tu pas appris, dans les bras d'Engisel, que toute volupté se doublait d'une morsure intérieure ?

MONIQUE. — Qu'était ce bonheur qu'il nous fallait cacher ?

CLOTILDE. — Enfant ingrate et sans expérience ! Tu ne sais donc pas que le secret, et les mille précautions que vous avez dû prendre pour le sauver,

ont maintenu votre mariage dans les aromates, les baumes, les essences précieuses ? Ce mariage de plus d'un an, vous l'auriez vu, qui sait ? déjà s'affadir, s'engourdir. Il y serait tombé des froideurs, peut-être des poussières infectes. Le secret lui a communiqué un peu de la saveur tenace du péché. Vous êtes restés des amants, comme nous.

MONIQUE. — Oh, toi ! Clotilde, tu ne vois qu'une chose dans ces horribles ténèbres qui s'avancent vers nous ; c'est qu'elles t'ont ramené Guillaume.

CLOTILDE, *avec exaltation.* — C'est vrai ! Elles ont poussé Guillaume devant elles. Comme elles sont très puissantes, elles l'ont poussé depuis très loin, depuis Bagdad et Byzance, à travers mille et mille lieues de pays. Bénies soient les ténèbres !

MONIQUE. — Tu essayes de t'enivrer, Clotilde. Tu as peur de ces ténèbres autant que moi. (*Un silence.*) Moi, je me dis tout simplement que si Guillaume n'était pas revenu...

GUILLAUME. — Eh bien ?

MONIQUE. — ...nous aurions continué à vivre comme avant. Nous serions heureux encore à cette minute. Nous aurions encore notre part d'espérance. L'on m'a conté qu'il y a des coins du royaume, des villages reculés dans la montagne, où les gens ne connaissent pas la nouvelle. Comme je les envie !

CLOTILDE. — Et comme tu es injuste ! Tu sais bien qu'à nous la nouvelle serait arrivée tôt ou tard, et de toute façon, les moines de Saint-Jeurre en avaient instruit le Père Joust.

MONIQUE. — Mais personne n'en avait parlé. Personne n'en aurait peut-être jamais parlé.

GUILLAUME, *gaîment.* — Vous vous souvenez, Clotilde, c'est à messire Carcaille, tout le premier, que nous en fîmes l'annonce. Vous pensiez l'abasourdir ; et que du coup ses grands projets allaient joncher le sol. Hein ? S'est-il retourné ! On dit que c'est l'homme qui possède maintenant le plus de biens dans le pays, après le comte. (*A Monique.*) Vous voyez, mon enfant, qu'il y avait moyen de tirer bon parti de la nouvelle.

MONIQUE. — A condition de ne pas y croire. Carcaille n'y a jamais cru.

GUILLAUME, *taquin.* — Qui sait ?

MONIQUE. — S'il y avait cru, se serait-il démené ainsi ? Aurait-il accumulé tous ces biens ?

ENGISEL. — C'est peut-être un joueur.

GUILLAUME. — Oui... Et qui a joué la fin du monde à pile ou face...

ENGISEL. — Ne fût-ce que pour se distraire. Pendant qu'on joue la fin du monde, on pense peut-être moins à la fin du monde.

MONIQUE, *pathétiquement* — Moi, je voudrais tant ne pas y croire... Guillaume ! vous qui nous avez apporté cette affreuse nouvelle, à quel point vous-même y croyez-vous ?

GUILLAUME. — Vous l'avez tous accueillie avec une telle avidité ! J'aurais honte de n'y croire qu'à demi.

MONIQUE. — Ne plaisantez pas, Guillaume. Dites-moi. (*Très insistante.*)

Vous y croyez tout à fait ? Guillaume, Guillaume ! Il n'y a plus aucune espérance ?

ENGISEL. — Comme vous le tourmentez ! Alors qu'il vous suffit d'attendre si peu pour avoir la vraie réponse.

MONIQUE. — Et vous, Engisel... Vous faites semblant d'attendre, comme nous tous. Vous n'avez pas vraiment de l'épouvante.

ENGISEL. — Clotilde en a-t-elle davantage ?

MONIQUE. — Clotilde se monte la tête, tant qu'elle peut.

ENGISEL. — Regardez Guillaume. Il semble fort apaisé, lui aussi.

MONIQUE. — Guillaume est peut-être résigné. Mais il n'a pas cette espèce d'insolence... oh ! que vous cachez bien, mais que l'on sent tout de même.

ENGISEL. — (*Il proteste.*) D'insolence ? Enfin... (*Doucement.*) C'est peut-être que je ne crois pas tout à fait au même Dieu que vous.

CLOTILDE. — Quoi ? Vous n'êtes pas, comme nous, chrétien de la Sainte-Eglise romaine ?

ENGISEL, *plaisamment.* — Si, si, chut !... J'espère que Joust ne rôde pas par là. Vous m'enverriez au bûcher... au cas où par hasard la fin du monde nous ferait faux bond... Et j'aime encore mieux la fin du monde que le bûcher... Eh bien, là-bas, dans notre Midi — ceci tout à fait en confidence — votre Dieu unique, infiniment sage et puissant, nous paraît un gentil rêve de docteurs... de docteurs assez naïfs, qui n'ont jamais bien regardé le monde... des pères Joust...

CLOTILDE. — Alors que croyez-vous ?

ENGISEL. — N'avez-vous jamais pensé qu'il pourrait exister, en face, un Dieu aussi ancien, aussi fort, avec des vues tout opposées ? Un Dieu dont votre diable à vous ne serait que le diminutif ridicule, pour effrayer les enfants ?

GUILLAUME. — Un Dieu du mal en face d'un Dieu du bien ?

ENGISEL, *légèrement.* — Si vous voulez, bien que ce soit un peu trop simple.

GUILLAUME. — Et comment s'arrangent-ils entre eux ?

ENGISEL, *gaîment.* — Voilà ! Ils ne s'arrangent pas. Ils se battent... Ou plutôt..

GUILLAUME. — Ou plutôt ?

ENGISEL. — Ils jouent. Vous avez sans doute vu souvent jouer aux échecs, Guillaume, dans vos pays d'Orient ?

GUILLAUME. — Oui, plus d'une fois.

ENGISEL. — Vous vous rappelez, quand l'un des joueurs estime que pour lui la partie est perdue, et que ce n'est plus la peine de continuer, il renverse, d'un coup de main, toutes les pièces du jeu, qui s'abattent pêle-mêle. (*Il sourit.*) C'est cela, la fin du monde.

GUILLAUME. — Donc, nous en serions à la fin de la partie entre vos deux dieux ?

ENGISEL — A la fin d'une des parties. Il y en a eu beaucoup d'autres. Il y en aura beaucoup d'autres. Je suis même persuadé que, comme ils sont des

joueurs de première force, ils jouent sur plusieurs échiquiers à la fois. Ce qui nous intéresse, n'est-ce pas, c'est l'échiquier où nous sommes.

GUILLAUME. — Mais comment savaient-ils déjà, au temps d'Irénée ou de Saint-Papias, que leur partie finirait cette année ?

ENGISEL. — Oh ! j'ai idée qu'ils ont des lumières sur l'avenir, même s'ils n'y peuvent rien. Et puis, sept ou huit siècles, pour eux, ça ne doit être qu'une fin de partie.

CLOTILDE. — Et quel est le Dieu qui est en train de gagner ?

GUILLAUME. — Oh ! Comment pouvez-vous poser la question ? Même pour des yeux non avertis, cela devenait de toute évidence.

ENGISEL. — Il a raison, Clotilde. Regardez ce qui se passe autour de nous, depuis mémoire d'homme. N'est-il pas clair que toutes les chances du bien ont reculé ? A chaque instant, ici, puis là, une pièce du bon côté tombait. Une pièce du mauvais côté avançait. Moi je sentais les coups, je vous assure, dans ma poitrine. Oh ! parfois le bon côté semblait faire une poussée, sur tout un bout de rang. Duperie. Ruse de l'adversaire. C'était lui, en vérité, qui achevait de gagner en attirant l'autre dans le piège. Et l'autre ne le sait que trop. Et il va balayer toutes les pièces d'un revers de main coléreux.

MONIQUE. — Mais je ne comprends pas... Qu'y a-t-il, dans votre idée, qui vous donne cet air dont je parlais ?

ENGISEL. — Ah ! voilà ! Nous croyons, nous autres, que ce Dieu, qui représente en somme le bon côté, a ses amis... en assez petit nombre... Il les a choisis... et il ne les lâche pas.

GUILLAUME. — Mais que peut-il faire pour eux, si la partie est perdue ?

ENGISEL — Sait-on jamais ? Il est fort capable de passer des compromis de détail avec l'adversaire. Ils se connaissent depuis si longtemps. Il leur arrive de faire échange de bons procédés. Le monde, dans son ensemble, peuh !... c'est un ramas de vile matière et de racaille qu'ils sacrifient à leur jeu, sans plus se tourmenter que votre mari, Clotide, et Pierreuille quand leurs hommes d'armes s'ouvrent mutuellement les tripes. Mais leurs amis, c'est autre chose.

GUILLAUME, *désignant les deux femmes et lui-même, plaisant.* — Tout cela est bel et bon. Mais nous ?

MONIQUE, *sérieuse.* — Oui... vous nous abandonnez au sort commun, moi comprise. Il vous suffit de vous savoir des amis de Dieu, de votre Dieu !

ENGISEL, *sérieux.* — Vous en êtes tous trois. Un des privilèges mystérieux que notre Dieu confère à ses amis, c'est de pouvoir entre eux se reconnaître. Moi, je vous ai reconnus. Vous m'auriez reconnu avec une égale certitude, si votre esprit n'avait pas été offusqué par les grossières croyances de la foule. Vous m'avez reconnu à travers un voile de fumée. La tendresse, ou l'amour, que vous m'avez témoignés, en sont la preuve. (*Il s'arrête, sourit.*) De même, l'hostilité du comte envers nous. Comme une bête à demi-sauvage qu'il est — pardonnez-moi, Clotilde — il a flairé en nous les amis de Dieu.

Entre Zacharie.

SCENE III

LES MÊMES, ZACHARIE.

ZACHARIE, *à Engisel.* — Je viens prendre les ordres de Monseigneur.

ENGISEL, *aux autres, légèrement.* — J'ai oublié de vous dire : ce matin, en passant dans le bourg, j'ai engagé Zacharie à mon service, Zacharie le fossoyeur. Il a lâché le métier depuis quelque temps. Il craignait d'être débordé, n'est-ce pas ? J'en ai fait quelque chose comme un héraut d'armes. Un peu de cérémonial n'est pas de trop, un soir pareil. (*A Zacharie.*) Tiens-toi à proximité. S'il y a du nouveau, préviens-moi. S'il se présente une personne de qualité, rends-lui les honneurs.

ZACHARIE. — Avec ma trompette ?

ENGISEL. — Bien entendu. Tu peux d'ailleurs en jouer de temps en temps ; quelques notes discrètes.

ZACHARIE. — Tout à l'heure, des hommes du comte m'ont rabroué. Ils m'ont dit qu'en soufflant dans ma petite trompette, j'avais l'air de me moquer des grandes trompettes du Jugement Dernier... et que ce n'était pas le moment.

ENGISEL. — Tu leur répondras ceci : que tu sonnes d'une trompette particulière, en vue d'une fin du monde tout à fait privée, et d'un Jugement Dernier sur invitations.

Zacharie se retire, puis reparaît, s'efface en se mettant au garde-à-vous, et donne trois petits coups de trompette, en disant.

ZACHARIE. — Le Père Joust !

Il s'en va. Entre le Père Joust.

SCENE IV

LES MÊMES, *moins* ZACHARIE, *plus* JOUST.

ENGISEL, *aimable et dégagé.* — Mon père, vous arrivez à point... Comment va-t-on nous annoncer l'heure exacte de la fin du monde ?

JOUST, *posément.* — Deux ou trois minutes avant minuit, les moines de Saint-Jeurre dans la montagne, pour qui le calcul des temps n'a plus de secret, doivent allumer un grand feu. Nos sonneurs de cloches, dès qu'ils verront le feu, lanceront le tocsin. Donc nul n'aura d'excuse si les premiers tonnerres de l'Eternel le surprennent dans des pensées ou des actions profanes.

ENGISEL. — Excellente précaution. Donc aussi, quand le tocsin aura sonné un bon bout de temps, et si les tonnerres de l'Eternel s'obstinent à garder

le silence, nous aurons le droit de nous dire que le cas s'améliore ? Notez cela, Monique. Il y aura une petite période bien intéressante à vivre.

JOUST. — Je crains que la question n'ait pas à se poser.

ENGISEL, *léger*. — Nous verrons cela. Nous verrons cela.

JOUST. — Je suis chargé d'une commission de monseigneur auprès de vous quatre.

CLOTILDE. — Laquelle ?

JOUST. — Monseigneur désire que vous vous sépariez immédiatement. Ces dames peuvent choisir la tour Sud comme lieu de retraite. Quant à ces gentilshommes, s'ils décidaient de quitter le château, le comte ne les en empêcherait pas. Mais il tient à observer jusqu'au bout les devoirs de l'hospitalité. Il suggère donc que ces gentilshommes se retirent dans la tour Nord et s'y livrent de leur côté au recueillement.

CLOTILDE. — Et pourquoi cela ?

JOUST. — Monseigneur ne veut pas qu'à l'instant suprême sa maison apparaisse comme l'asile du péché, et fasse scandale au regard de Dieu.

MONIQUE. — Sait-il qu'Engisel et moi avons été mariés saintement, par vous ?

JOUST. — Je doute qu'il le sache. Dois-je le lui dire ?

CLOTILDE, *vivement*. — Non ! Qu'il imagine ce qu'il lui plaît !

JOUST. — Il se peut que monseigneur aperçoive le péché là où il n'est pas exactement. Mais, dans ce qu'il soupçonne, il reste assez de vérité pour que je n'aie pas cru devoir refuser ce message.

CLOTILDE. — Et lui, pense-t-il n'avoir point péché, n'avoir point fait scandale, en répandant le sang chrétien jusqu'à la veille du grand jour ? Ignorez-vous qu'il n'y a pas une semaine, ils se sont encore battus autour du pont ? et encore hier matin ? et qu'il est tombé plusieurs hommes de chaque côté ? Lui-même en est revenu boîteux.

JOUST. — J'ai tâché, je tâcherai encore, de lui ouvrir les yeux là-dessus. N'oubliez pas qu'il ne s'agit point principalement de faire assaut de mérites, ou de démérites, avec le comte. Que ce n'est pas lui qu'il faut éviter de braver. (*Avec bienveillance.*) Peut-être avez-vous à vous consulter, à vous dire adieu ? Je m'écarte un instant.

Il s'éloigne.

SCENE V

LES MÊMES, *moins* JOUST.

GUILLAUME, *grave*. — Clotilde, je ne suis pas revenu de si loin pour que nous nous séparions maintenant.

CLOTILDE. — Soyez tranquille, je ne me laisserai pas voler mon dernier morceau d'heure, le plus irremplaçable de tous.

MONIQUE. — Réfléchis bien, Clotilde. Cet avertissement du père Joust m'a troublée. Peut-être allons-nous mourir dans le péché. Peut-être serait-il plus que temps de faire pénitence ?

CLOTILDE. — Ame toujours apeurée ! Tu me déçois. Que Guillaume et moi eussions de l'inquiétude, ce serait excusable. Mais votre amour à vous deux, quel blâme Dieu même peut-il lui réserver ? A moins que ses sacrements ne signifient rien.

MONIQUE. — Ce qui serait innocent ou véniel en d'autres temps ne l'est peut-être plus. L'approche d'un événement si terrible commandait peut-être une pureté entière, le renoncement à tout.

CLOTILDE. — Nonne manquée ! Il te fallait aller mourir dans un couvent et te faire même exorciser d'abord. Le souvenir d'Engisel risquait de glisser quelques impuretés dans tes songes.

ENGISEL, *souriant.* — Je ne vous ai pas tout dit, quand je vous ai parlé des amis de Dieu. Ils ont encore selon nous un autre privilège, le plus précieux dans la conjoncture où nous sommes : ils ne peuvent pas pécher.

CLOTILDE. — Comment cela ?

ENGISEL, *plaisant.* — Ce point vous intéresse, Clotilde. Oui, les amis de Dieu sont purs, d'une pureté essentielle et incorruptible. Leurs actes coulent sur eux sans les imbiber. Pour eux il ne saurait y avoir ni concupiscence, ni luxure. Ces mots circulent autour d'eux sans les effleurer, comme il y a des gens que les guêpes ne piquent pas.

MONIQUE, *se raccrochant.* — Vous croyez que cela peut être vrai, Engisel ? Vous y croyez ? Et sûrement vous m'avez reconnue pour une amie de Dieu ?

ENGISEL. — Vous eussé-je aimée sans cela ?

CLOTILDE. — Moi, je m'empresse d'y croire, Monique. N'est-ce pas que c'est beau, Guillaume ? L'erreur n'est pas aussi belle. Ou alors, tant pis !

GUILLAUME. — Joust revient.

CLOTILDE. — Laissez-moi le recevoir seule. Je connais cet homme depuis longtemps. Allez m'attendre sur le chemin de ronde.

Monique, Guillaume et Engisel se retirent.
Entre le Père Joust.

SCENE VI

CLOTILDE, JOUST.

JOUST. — Quelle est votre réponse ?

CLOTILDE. — Que nous voulons en effet épargner au comte mon mari tout ce qui risquerait de compromettre sa sanctification — d'autant plus chère à nos yeux qu'elle est plus improbale — donc que nous éviterons soigneusement tout contact avec lui. Nous nous retirerons dans la tour Sud. Elle est plus plaisante que l'autre. Et nous entendons n'y être pas importunés. Tant que les feux du ciel n'auront pas réduit ce château en poudre, j'y serai souveraine à l'endroit que j'aurai choisi.

JOUST. — Vous resterez ensemble... tous quatre ?

CLOTILDE. — Oui, mon père. Les premiers chrétiens, en attendant la persécution qui les livrerait aux bêtes, ne craignaient pas de vivre ensemble, hommes et femmes, dans les catacombes. (*Avec intention.*) C'est qu'à vrai dire ils étaient les amis de Dieu.

JOUST, *intrigué.* — Les amis de Dieu ?... (*Reprenant.*) Il m'en coûte de voir qu'au lieu de vous soustraire aux suggestions du mal, vous semblez encore les favoriser.

CLOTILDE. — Qui vous dit que nous songions au mal ? ou que le mal songe à nous ?... Nous emploierons nos dernières minutes à tâcher d'éclaircir, selon nos faibles moyens, cette aventure déconcertante où Dieu nous a jetés, et qu'il lui plaît, semble-t-il, de terminer avec peu d'égards pour nos convenances. Mais nous sommes ses amis, n'est-ce pas ? A nous d'essayer de le comprendre. Engisel, qui a de grandes lectures, présidera à nos méditations.

JOUST. — Prenez garde qu'elles ne vous entraînent dans des régions dangereuses. Le péché de l'esprit est encore moins pardonnable que celui de la chair. (*Il soupire, réfléchit.*) Me permettrez-vous de penser à vous, tout à l'heure, et de prier pour vous ?

CLOTILDE. — Je vous le demande, mon père.

JOUST, *prêtant l'oreille.* — J'entends venir le comte. Le boîtement achève de rendre son pas reconnaissable... Ne croyez-vous pas qu'il serait mieux de lui parler vous-même ?

CLOTILDE. — Il vous avait chargé de sa commission ? Eh bien ! faites-lui la nôtre.

Elle sort.

SCENE VII

JOUST, LE COMTE. *Pendant un instant* UN MOINE *et à la fin* UN SERVITEUR.

LE COMTE, *qui arrive avec une précaution sournoise, et en boîtant.* — Ils sont partis ? Tous les quatre ?

JOUST. — Oui, monseigneur.

LE COMTE, *qui s'assied en faisant une grimace de douleur.* — Où cela ?

JOUST. — Ils parlent de se retirer dans la tour Sud.

LE COMTE. — Au lieu de se séparer comme je l'ordonnais ?

JOUST. — Oui, monseigneur.

LE COMTE. — Autrement dit, le scandale continue de plus belle ?

JOUST. — Du moins il s'éloigne de vous. Eux de plus prétendent que leur intention est bien de se recueillir et de méditer de compagnie.

LE COMTE. — Méditer de compagnie ! Ils se moquent de vous, nos quatre fornicateurs. (*Mouvement de Joust.*) Oh ! ma femme, je ne m'en tourmente plus. D'abord c'est une sorcière. Et que peut-on attendre d'une sorcière ? Encore beau qu'elle ne m'ait pas empoisonné avec des herbes magiques. Pour m'être infidèle (*il hausse les épaules*) il y a longtemps que c'est fait ! Et que maintenant ce soit avec Guillaume ou avec un autre ! C'est l'ignominie où ma nièce est tombée qui m'indigne le plus. Cette petite, j'avais arrangé tout son avenir. Et penser que depuis plus d'un an elle for-

nique, comme une fille de village, avec ce godelureau du Midi ! Car vous ne me raconterez pas qu'ils ne couchent pas ensemble !

JOUST, *hésitant.* — Votre conscience serait apaisée si leur union était bénie ?

LE COMTE. — Je vous vois venir ! Vous allez me proposer de les marier séance tenante ? Ah non ! Ce serait trop commode ! Au moins, maintenant, leur affaire est claire. Hein ! Ils vont être damnés tous les quatre. Cela ne fait plus de doute ?

JOUST. — Il est impossible d'affirmer à l'avance une chose pareille ! Impossible surtout de s'en réjouir. Je prierai pour qu'il n'en soit rien.

LE COMTE, *sincère.* — S'ils ne sont pas damnés, à quoi servirait qu'il y ait une religion ? Aïe ! (*Il se tâte le pied.*) Dire que j'ai attrapé ça bêtement, hier matin, en sautant de cheval pour achever un homme de Pierreuille. J'ai cru d'abord que c'était une simple foulure. Il doit y avoir quelque chose de cassé.

JOUST. — A propos d'hier matin, il est temps, monseigneur, de penser sérieusement à vos propres fautes.

LE COMTE. — A mes propres fautes ?

JOUST. — Tout à l'heure, quand je traversais la foule agenouillée sur la place, des gens, interrompant leurs prières, se sont accrochés à moi pour me dire : « Nous allons tous être damnés à cause des crimes de monseigneur. A quoi bon, nous, faire pénitence ? »

LE COMTE. — Des crimes ? parce que j'ai tué de-ci de-là un homme de Pierreuille, ou deux ! Et puis, rien que ce mois-ci, je me suis confessé quatre fois. Mieux que cela : comme je pensais que ce soir vous seriez peut-être un peu bousculé, j'ai fourré un moine en permanence dans la pièce voisine. Ah ! Un coup de canne sur le sol, et il accourt. (*Il donne le coup de canne. Le moine paraît dans l'embrasure d'une des portes.*) Tenez ! (*Sur un signe du comte, le moine se retire.*) Depuis le début du mois, j'ai fait brûler des centaines de cierges à la chapelle du château, et autant à l'église du bourg. Qu'est-ce qu'on demande de plus ?

JOUST. — Que vous proclamiez devant Dieu la fin de votre querelle avec le baron de Pierreuille. Que vous déclariez du fond du cœur : « Pierreuille est mon frère. Je lui pardonne et lui demande pardon ».

LE COMTE, *éclatant.* — « Pierreuille est mon ... » Ah ! j'aimerais mieux me couper la langue. Je me battrai jusqu'au bout.

JOUST, *raisonnable.* — Jusqu'au bout. Cela n'a plus de sens.

LE COMTE. — Plus de sens ? Vous allez voir. (*Il fait un effort pour se lever.*) Je vais faire sonner le rassemblement de mes hommes. Dans un quart d'heure, nous sommes au pont. J'occupe le pont. S'il y a des hommes de Pierreuille, je les massacre.

JOUST. — Et la fin du monde vous surprend dans cette besogne ?

LE COMTE. — Et puis après ? J'emmène mon frocard avec moi. Je lui dis d'ouvrir l'œil et de me donner l'absolution à temps. C'est son métier. (*Il s'est mis debout et se tâte le bas de la jambe.*) Pas moyen de me battre dans cet état-là. Quelle guigne du diable ! Pourvu que Pierreuille n'ait pas

eu la même idée et ne soit pas en train de faire une descente sur le pont. C'est lui qui serait vainqueur sans conteste. Et plus de revanche.

JOUST. — Monseigneur, j'aurai fait mon possible pour détourner de vous la colère de Dieu. Il vous plaît de la défier. Si dans l'heure qui vient elle s'abat sur vous, vous ne m'accuserez pas.

LE COMTE, *un peu ébranlé.* — Ne me demandez pas des choses impossibles.

Entre un serviteur.

LE SERVITEUR. — Messire Carcaille.

LE COMTE. — Qu'est-ce qu'il vient faire, celui-là ?

JOUST. — Vous demander, qui sait ? des choses qui vous sembleront peut-être moins impossibles. Je souhaite qu'il soit plus heureux que moi.

LE COMTE, *au serviteur.* — Oui. Qu'il entre.

SCENE VIII

JOUST, CARCAILLE, LE COMTE.

LE COMTE, *à Carcaille.* — Ne soyez pas long. (*A lui-même.*) Je m'étais dit que je resterais debout pour la fin du monde. Mais c'est tout de même dans mon lit que je serai le mieux. (*A Carcaille.*) Alors ?

CARCAILLE. — Vous savez, monseigneur, quelle offrande magnifique je travaille depuis de longs mois à composer au nom de ce pays ?

LE COMTE. — J'ai entendu parler de cette histoire. On m'a dit que vous aviez acheté les maisons et les champs à tour de bras (*il s'esclaffe*) en vue de la fin du monde ! Drôle d'opération !

CARCAILLE. — Je les ai achetés pour en faire un bouquet, le plus fourni possible, que tout à l'heure je présenterai à Dieu.

LE COMTE. — Bizarre ! Mais enfin, cela ne peut pas faire de mal.

CARCAILLE. — Ceux qui n'ont pas eu la sagesse de participer à cette offrande s'en mordent les doigts et s'affolent. Comment ne penseraient-ils pas qu'ils se sont désignés au mécontentement du Souverain Juge ? Ils me poursuivent. Ils me supplient... Je n'ai plus le temps, hélas ! de m'occuper d'eux. Mais il était de mon devoir de venir vous trouver, monseigneur.

LE COMTE. — Moi ?... Et pourquoi ?

CARCAILLE. — Il vous appartient de placer au cœur de mon bouquet la fleur la plus volumineuse et la plus éclatante. Le regard de Dieu ne manquera pas de s'y arrêter.

LE COMTE. — Qu'est-ce que cela signifie ?

CARCAILLE. — Eh bien, que je suis disposé à vous acheter le château... avec ses dépendances... (*Faisant un geste vers la porte.*) Maître Troussebarre, qui m'accompagne, a préparé l'acte.

LE COMTE. — Vous êtes fou !

CARCAILLE. — D'acheter un château qui dans moins d'une heure ne sera

plus qu'un tas de cendres ? C'est vrai. Mais l'essentiel est de faire plaisir à Dieu.

LE COMTE, *à Joust.* — Vous ne trouvez pas qu'il est fou ?

JOUST. — Je conçois pour ma part d'autres façons de faire plaisir à Dieu. Mais la sienne vaut mieux que rien.

LE COMTE. — J'ai une idée... (*Etonnement poli des deux autres.*) J'ai envie de promettre à Dieu de lui bâtir une chapelle... s'il nous épargne cette fin du monde... ou s'il s'arrange pour qu'elle ait lieu ailleurs. Hein ?

JOUST. — Je ne puis malheureusement pas vous le conseiller.

LE COMTE. — Et pourquoi ?

JOUST. — Votre cadeau est conditionnel. C'est un pourboire. Offrir à Dieu un pourboire est offensant. Avec tout son fumet de basoche et de paperasse, je préfère encore le procédé de Carcaille. Il laisse Dieu en dehors des tractations, et de plus il peut prendre un sens mystique.

Bruit de cloches. Le comte et Carcaille sursautent.

LE COMTE. — Ce n'est pas le tocsin ?

JOUST. — Non. Pas encore. (*Faisant mine de se retirer.*) Puisqu'il n'y a décidément rien à faire pour le salut de votre Seigneurie, Je vais me retirer. D'humbles fidèles peuvent avoir besoin de moi.

LE COMTE. — Attendez, attendez ! Vous m'avez mis martel en tête avec cette idée de faire plaisir à Dieu. Et je comprends bien qu'il faut se dépêcher. (*A Carcaille.*) Dites. S'il n'y a rien dans votre offrande de propriétés qui vienne de moi, vous pensez qu'il s'en apercevra ?

CARCAILLE. — Un vide pareil ! Au beau milieu ! Songez donc !

LE COMTE. — Qu'est-ce que je pourrais bien vous donner ?

CARCAILLE, *doucement.* — Le péage ?...

LE COMTE. — Vous dites ?

CARCAILLE. — Oui, vos droits sur le pont à péage...

LE COMTE, *avec éclat.* — Ça, jamais, jamais ! Un pont pour lequel je me bats depuis des années ! Un pont où je me suis démoli le pied hier encore !

CARCAILLE. — Pourtant, si j'étais libre de vous dire...

LE COMTE. — Quoi?

CARCAILLE. — Rien, rien, monseigneur.

LE COMTE. — Le château... le morceau est trop gros décidément. Mais... la moitié. Hein ?... Par exemple l'aile du Nord ? Elle est un peu plus froide, moins agréable à habiter, mais pour Dieu, cela n'a pas la même importance.

CARCAILLE — Si vous voulez !... Hâtons-nous.

LE COMTE, *qui s'est levé et boîte vers la sortie.* — Envoyez-moi Troussebarre dans ma chambre. Nous réglerons ça. Il faut que j'aille m'allonger sur mon lit.

Il se retire.

JOUST, *à Carcaille.* — Je vais faire un tour dans la foule de la place. Je vous retrouve par ici. Il nous reste certaines questions à tirer au clair.

Il s'éloigne. Entre le serviteur.

SCENE IX

CARCAILLE, LE SERVITEUR.

LE SERVITEUR. — Messire Carcaille, Mahuchais le meunier demande après vous.

CARCAILLE. — Que me veut-il ?

LE SERVITEUR. — Je ne sais. Mais il est, comme qui dirait, dans tous ses états.

On entend un bruit.

CARCAILLE, *qui a sursauté.* — Chut ! Ce n'est pas le tocsin ?

LE SERVITEUR. — Non ! ça n'y ressemble guère ! Plutôt l'orgue de l'église, ou les femmes qui se lamentent. Dame ! la place du bourg et toutes les ruelles sont pleines de gens agenouillés ou prosternés... (*Avec fierté.*) Oh ! on ne voit pas souvent un spectacle pareil.

CARCAILLE, *le regardant.* — Non... Non...

LE SERVITEUR. — Je me figure que demain au Purgatoire — ou au Paradis, c'est selon — nous serons rudement entourés. Tous les défunts des anciens temps voudront savoir comment cela se sera passé. Car n'est-ce pas, ils en ont tous entendu parler. Mais il n'y a que nous qui aurons vu.

CARCAILLE. — Oui, oui... (*A lui-même*). Au fond, tout cela est pénible. (*Il se passe la main sur le front.*) C'est un travail que de garder sa tête à soi. (*Au serviteur.*) Amène-moi Mahuchais.

Sort le serviteur.

SCENE X

CARCAILLE, MAHUCHAIS.

MAHUCHAIS, *sombre.* — Messire Carcaille, je vous cherche partout.

CARCAILLE, *intrigué.* — On vient de me le dire.

MAHUCHAIS, *pressant.* — Je veux que vous m'achetiez mon moulin.

CARCAILLE. — Que j'achète votre moulin ?

MAHUCHAIS. — Oui. Faisons ça tout de suite.

CARCAILLE. — Vous vous décidez bien tard.

MAHUCHAIS. — Raison de plus pour nous dépêcher.

CARCAILLE. — Voyons, je ne comprends pas. Il y a un an, vous êtes venu tout exprès me dire — au coin de la place où je recevais les gens — que vous vous moquiez de moi et de mes offres.

MAHUCHAIS, *sombre.* — J'ai changée d'idée.

CARCAILLE. — A ce moment-là, vous vous rappelez, vous vous vantiez de ne croire à rien.

MAHUCHAIS, *impatient.* — Je me rappelle.

CARCAILLE. — La fin du monde ne vous faisait pas peur. Ni le reste.

MAHUCHAIS. — J'ai changé d'idée.

CARCAILLE, *sérieux.* — Alors, vous croyez maintenant, vous aussi, que le monde va finir ?

MAHUCHAIS. — Parbleu !

CARCAILLE, *réfléchissant.* — Moi, je vous considérais comme un esprit fort... comme une exception... Quelle est la raison qui vous a fait changer d'idée ?

MAHUCHAIS. — Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Achetez-moi mon moulin, tout de suite. J'ai assez perdu de temps à vous courir après.

CARCAILLE, *avec une pointe d'anxiété personnelle.* — Dites-moi d'abord votre raison. Cela m'intéresse.

MAHUCHAIS. — Je ne veux pas risquer d'être le seul.

CARCAILLE, *frappé.* — Le seul ?

MAHUCHAIS. — Il y en aura peut-être d'autres. Mais ça les regarde. Je veux que mon moulin soit dans l'offrande. Dépêchons-nous.

CARCAILLE. — Vous en voulez beaucoup d'argent ?

MAHUCHAIS. — Je prendrai ce que vous me donnerez.

CARCAILLE. — Si je vous en donnais seulement dix livres, vous n'accepteriez tout de même pas.

MAHUCHAIS. — J'accepte. Mais dépêchons-nous. Nous n'avons plus que quelques minutes.

CARCAILLE, *sincère.* — Non, non. Je n'abuserai pas de vous à ce point-là. Non... Je veux être juste. Cent livres ? Hein. C'est raisonnable ? C'est bien plus en proportion que je n'ai donné à personne.

MAHUCHAIS. — Dix livres, ou cent livres, ça m'est égal. Du moment qu'il sera dans l'offrande.

CARCAILLE, *presque anxieux.* — Je veux que vous me disiez que je ne vous fais pas tort.

MAHUCHAIS, *excédé.* — Vous ne me faites pas tort. Mais dépêchons-nous.

Paraît Troussebarre.

SCENE XI

LES MÊMES, plus TROUSSEBARRE.

CARCAILLE. — Ah ! c'est vous, Troussebarre.

TROUSSEBARRE. — Le comte a signé.

CARCAILLE, *hâtivement.* — Donnez-moi ça. (*Il prend le titre que lui tend Troussebarre et le joint à un rouleau qu'il tire de sa poche.*) J'achète le moulin de Mahuchais. Rédigez un petit bout d'acte. Je paye cent livres, sans discussion.

TROUSSEBARRE, *préparant son écritoire.* — Cent livres ? Mais c'est absurde !

CARCAILLE. — Cent livres ! Pas un sou de moins. (*S'approchant de Troussebarre.*) Tenez, je signe sans plus attendre. (*Lui donnant une bourse.*) Je vous laisse terminer avec lui. Voici la somme en sequins d'or. (*Regardant autour de lui, préoccupé.*) Le Père Joust m'avait bien dit qu'il revenait. Il faut que je le voie.

Il sort à la recherche de Joust.

TROUSSEBARRE, *posément, pendant qu'il écrit.* — Quel est le nom de baptême de votre épouse, et son nom de jeune fille ?

MAHUCHAIS, *exaspéré.* — Dépêchons-nous, je vous en prie.

TROUSSEBARRE, *même jeu.* — Il faut faire les choses en règle.

MAHUCHAIS, *très vite.* — Benoît Rosalie, fille de Benoît Paterne. (*S'approchant de l'écritoire.*) Moi aussi, je veux signer tout de suite.

TROUSSEBARRE. — Attendez, attendez. (*Prenant son temps.*) Fille de Benoît Paterne.

MAHUCHAIS. — Dites, si pendant que vous faites vos pattes de mouche, il arrivait juste la fin du monde, est-ce que l'acte serait valable ?

TROUSSEBARRE, *calme.* — En tout cas, cela pourrait se plaider.

Carcaille reparaît, agité. Mahuchais signe l'acte.

CARCAILLE. — Le Père Joust n'est pas revenu ?

TROUSSEBARRE. — Non. Mais l'acte Mahuchais est signé.

CARCAILLE, *prenant l'acte.* — Bon, bon. Donnez-le moi. (*Il le joint à son rouleau.*)

Joust reparaît.
Troussebarre et Mahuchais se retirent.

SCENE XII

JOUST, CARCAILLE.

CARCAILLE. — Ah ! vous voilà !

JOUST. — Je venais vous retrouver, justement.

CARCAILLE. — J'ai des choses sérieuses à vous dire.

JOUST. — Moi aussi.

CARCAILLE. — Je veux me confesser.

JOUST, *surpris.* — Ah ?... Bien. Commençons toujours par là... Agenouillez-vous et dites les prières.

CARCAILLE, *après l'avoir fait.* — Dois-je rester à genoux ?

JOUST. — Ce n'est pas indispensable. Mon ordre n'est pas formaliste sur ce point. Asseyez-vous plutôt. Si vous le permettez, je vous écouterai debout, ou même en marchant. A quand remonte votre dernière confession ?

CARCAILLE. — Elle remonte assez loin.

JOUST. — C'est-à-dire ?

CARCAILLE. — A l'époque où je vivais à l'Evêché.

JOUST, *stupéfait.* — Mais vous êtes ici depuis combien ?

CARCAILLE. — Trois ans et demi.

JOUST. — En effet ! Il était temps !

CARCAILLE, *convaincu.* — Oui.

JOUST. — Nous allons donc nous en tenir à un examen plutôt général.

CARCAILLE. — Oui, oui. (*Sursautant.*) Il n'y a pas eu une lumière dans le ciel du côté de Saint-Jeurre ?

JOUST, *regardant.* — Je ne vois rien.

CARCAILLE. — Vous ne pourriez pas, pour plus de sûreté, commencer par me donner l'absolution ?

JOUST, *souriant.* — Non, hélas... Mais nous irons vite. Quelles fautes majeures avez-vous à vous reprocher ?

CARCAILLE. — Il y a d'abord ma situation de concubinage.

JOUST. — Oui.

CARCAILLE. — Je crois savoir que vous êtes pour la règle du célibat ?

JOUST. — C'est la position qu'a prise mon ordre depuis longtemps.

CARCAILLE. — Moi aussi... Je trouve que le mariage des prêtres est plein de dangers.

JOUST. — Ah oui ? Mais votre cas ?

CARCAILLE. — J'avoue qu'il s'agit de pure faiblesse charnelle, peut-être aussi d'un besoin de société. Je m'en accuse humblement.

JOUST. — Bien.

CARCAILLE, *ferme et distrait.* — Je suis même résolu à vivre dans la continence parfaite jusqu'à... (*Il se ravise*).

JOUST. — Jusqu'à...

CARCAILLE. — Oui. C'est vrai. J'aurais dû m'y mettre plus tôt... Il y a encore tout ce travail que j'ai entrepris... mon église et mon abbaye sur le mont de Vars. Je ne crois pas que le but prête au repentir.

JOUST. — Non, certainement.

CARCAILLE. — J'ai quelquefois talonné les gens un peu fort... Certains héritiers m'en veulent de la trop grosse part, à leur avis, que j'ai rognée sur les testaments...

JOUST. — Dieu n'avait pas les mêmes raisons de vous en vouloir.

CARCAILLE, *timide.* — Il est vrai aussi que sur les sommes qui me rentraient j'ai retenu de quoi vivre, et faire vivre mon ménage. Je n'avais pas d'autres ressources.

JOUST. — Avez-vous fait pour vous-même des dépenses scandaleuses, ou thésaurisé ?

CARCAILLE. — J'ai acheté parfois une barrique de vin. Le vin me soutenait. Je n'ai jamais pour ainsi dire eu d'argent d'avance. J'étais toujours en retard avec le payement de mes travaux.

JOUST. — Bon. Et ensuite ?

CARCAILLE. — Ah ! Voilà. Il y a eu ce jour où nous avons reçu la fameuse grande nouvelle. Oui. A partir d'ici, cela devient plus difficile.

JOUST — Ah ! justement ! justement ! Dites-moi bien la vérité.

CARCAILLE. — Je m'accuse de n'y avoir pas cru.

JOUST. — Quoi ! Même après les sermons que j'ai faits ?

CARCAILLE. — Je m'accuse d'avoir pensé que vous étiez un naïf comme les autres.

JOUST. — Peu importe ce que vous pensiez de moi ! Mais encore ?

CARCAILLE. — Je m'accuse d'avoir trompé les gens en leur faisant croire que j'y croyais, et en les poussant à y croire eux-mêmes.

JOUST. — Ceci est déjà plus grave.

CARCAILLE. — Je les ai trompés pour sauver mes travaux.

JOUST. — Mais puisque vous pensiez que le monde ne finirait pas, qui vous empêchait de patienter ? Au lendemain de l'An Mil, vous récoltiez les dons et les testaments de plus belle.

CARCAILLE. — Je m'accuse d'avoir trouvé que l'occasion était superbe. J'allais pouvoir acheter les maisons et les terres, dont les gens faisaient leur deuil, pour une bouchée de pain.

JOUST. — Aviez-vous le dessein de vous enrichir ?

CARCAILLE. — Non, non ! C'était pour mes travaux.

JOUST, *après avoir réfléchi.* — Oui... Mais cette histoire d'offrande ?

CARCAILLE. — Eh bien, tous les profits que je pourrais faire étaient destinés au mont de Vars, donc c'était toujours un cadeau à Dieu... Un peu plus tôt, un peu plus tard, n'est-ce pas...

JOUST. — Hum !

CARCAILLE. — D'ailleurs, en vue de ce soir, et de ce qui, malgré tout, pouvait arriver, j'avais pris une précaution.

JOUST. — Laquelle ?

CARCAILLE. — (*Il se fouille.*) Tous mes titres de propriété, j'en ai fait un rouleau. Je l'ai sur moi. (*Il le montre.*) Je me suis dit : « Si réellement il se produisait quelque chose, s'il y avait, à ne pouvoir s'y tromper, un début de fin du monde, je sortirais mon rouleau immédiatement et je l'offrirais à Dieu, avec les explications convenables. » En somme, j'attendais de voir.

JOUST. — Vous attendiez pour la frime. Puisque vous ne croyez pas à la fin du monde...

CARCAILLE. — Pardon. Ce n'est plus aussi clair que cela.

JOUST. — Vous y croyez, oui ou non ?

CARCAILLE. — Si je vous disais que même maintenant j'y crois mordicus... je mentirais. Si je vous disais que je n'y crois pas, je mentirais aussi.

JOUST. — Que s'est-il donc passé ?

CARCAILLE. — Je ne sais pas au juste. Je n'y puis rien. Est-ce un gros péché que de ne pas croire encore tout à fait à la fin du monde ?

JOUST. — (*Dubitatif.*) Un péché... peut-être pas. (*Sévère.*) Pourquoi exactement vous êtes-vous confessé ?

CARCAILLE. — Voilà. J'ai été saisi, il y a quelques instants, d'une vraie inquiétude. Je n'ai pas voulu risquer de me trouver tout à coup le seul... (*un temps*), le seul qui ne se soit pas préparé ; le seul à comparaître devant le Juge avec tous mes péchés sur le dos. (*Il tressaille.*) Il n'y a pas eu une lumière ?

JOUST. — Non. Remettez-vous à genoux. (*Carcaille obéit.*) Donnez-moi votre rouleau.

CARCAILLE. — Mais...

JOUST. — Pour vous, à cette minute, je représente Dieu. J'ai qualité pour recevoir en son nom cette offrande.

CARCAILLE. — Mais nous n'attendons pas que...

JOUST. — Non. Tout de suite. (*Carcaille hésite encore.*) Je ne puis vous donner l'absolution qu'à ce prix.

CARCAILLE, *qui tend le rouleau à contre-cœur.* — Mais... si la chose n'a pas lieu, vous me le rendrez ?

JOUST. — Nous verrons ensemble à en faire le meilleur usage. Vous êtes bien sincère, n'est-ce pas, en prétendant n'avoir travaillé que pour la gloire de Dieu. Eh bien ; à tout événement, nos buts sont les mêmes... Restez à genoux. (*Il murmure l'absolution.*) Comme pénitence, dès que je vous aurai quitté, vous vous mettrez à dire votre chapelet, sans discontinuer, jusqu'à... (*Il complète par un geste évasif.*)

CARCAILLE, *qui s'est relevé et feint de tâter ses poches.* — Je ne sais plus où est passé mon chapelet.

Joust lui prête son chapelet. Ils sont debout côte à côte. Carcaille s'essuie le front. Joust semble s'interroger.

CARCAILLE. — Dites... Si la chose se produit, il va y avoir un moment très dur à passer.

JOUST, *un peu distrait.* — Oui, évidemment.

CARCAILLE, *très anxieux.* — Je me demande si, au point de vue des souffrances matérielles, tous les endroits seront traités de la même façon.

JOUST. — (*Encore distrait.*) Bien difficile de répondre... (*Confidentiel.*) Dites-moi, si, par extraordinaire, rien n'arrivait, vous seriez bien d'avis de reprendre les constructions tout de suite ?

CARCAILLE, *étonné.* — Je laisserais peut-être à mes ouvriers deux ou trois jours pour faire la fête...

JOUST, *corrigeant.* — Ou pour dire des actions de grâces.

CARCAILLE. — ...ou pour dire des actions de grâces. Et ensuite, oui, naturellement, nous recommencerions... (*Déconcerté.*) Mais, alors, vous croyez que...

JOUST, *après un geste évasif.* — En ce qui concerne la destination de l'abbaye, vos intentions n'ont pas changé ?

CARCAILLE. — Je n'ai qu'une parole.

JOUST. — L'on m'a dit aussi que... vous aviez projeté de construire en plus un couvent de femmes ?

CARCAILLE. — Ah ! Troussebarre n'a pas tenu sa langue. Oui, avec les nouvelles ressources que j'aurais, ce ne serait pas impossible. Mais...

JOUST. — Vous avez déjà pensé à l'ordre de religieuses à qui vous en feriez cadeau ?

CARCAILLE, *toujours déconcerté.* — Non, pas encore.

JOUST. — Nous avons, vous ne l'ignorez pas, des congrégations de femmes très méritantes qui se rattachent à notre ordre.

CARCAILLE. — Je ne l'ignore pas. Mais...

JOUST. — Ce serait une belle chose que d'avoir ces deux monastères

jumeaux, sur le mont de Var... l'un en face de l'autre... ou de chaque côté de l'église !

CARCAILLE, *même jeu* — Ce ne serait pas mal. Mais...

JOUST, *frappant le rouleau du plat de sa main.* — Malheureusement, l'exécution des contrats nous donnerait du fil à retordre.

CARCAILLE. — Vous me les rendrez. J'ai plus l'habitude que vous de ces choses-là.

On entend les premières notes du tocsin. Tous deux sursautent.

TOUS DEUX. — Oh ! Oh !

CARCAILLE *s'accrochant à la manche de Joust.* — Je n'ai pas vu le feu.

JOUST, *sévère.* — Nous étions occupés à dire des futilités. Il faut que je coure rejoindre les fidèles.

CARCAILLE, *le retenant de force.* — Non... Vous n'aurez pas le temps d'arriver. Vous mourrez en chemin, tout seul... Vous m'aurez laissé mourir tout seul... Et vous n'allez pas offrir mon rouleau sans moi.

JOUST. — Venez. Nous l'offrirons en présence du peuple.

CARCAILLE. — Non. Je n'ai plus la force. Restons ici, je vous prie. Au moins, nous serons ensemble.

Le tocsin continue. Ils écoutent, Joust tenant le rouleau. Comme il ne se produit rien d'autre, ils se détendent un peu. Carcaille relâche sa prise sur Joust. Ils s'écartent d'un pas, puis de deux. Ils se regardent, semblent s'interroger. L'obscurité et le silence se font petit à petit.

RIDEAU

ACTE IV

Le matin du premier jour de l'AN MIL.

La place du bourg. Des cloches d'allégresse ont succédé au tocsin. Rumeurs diverses venant de la foule.

SCENE I

CARCAILLE, JOUST, TROUSSEBARRE, *Gens du peuple.*

CARCAILLE, *qui entre, exubérant.* — Ah ! quelle nuit ! Compère Joust ! quelle nuit !

JOUST. — Tous ces malheureux l'ont achevée dans les danses, les braillements, les beuveries. S'il doit être question de joie, il serait temps d'en venir à des formes de jubilation plus chrétiennes. (*Sans entrain.*) Je vais voir si je puis mettre sur pied un *Te Deum.*

CARCAILLE. — Un instant, compère Joust. (*Il prend et lève une coupe de bois que lui tend un homme du peuple.*) Au premier Jour de l'An Mil ! (*Montrant un coin de ciel.*) Au soleil du premier jour de l'An Mil ! Et nous sommes encore vivants, compère Joust ! Ne sont morts cette nuit que ceux qui devaient mourir suivant le train accoutumé du monde. (*Désignant un arbre.*) Les oiseaux non plus ne sont pas morts. Et l'arbre n'est pas mort, bien qu'il n'ait plus de feuilles. Dans moins de quatre mois, il en aura. Et regardez là-haut ma montagne. L'on n'y voit rien grouiller encore. Mais attendez deux ou trois jours ; dès l'aube, il y aura tout au long de la crête de petites brindilles remuantes, qui seront mes ouvriers ; et quand un de mes essieux de charrette criera trop fort, on l'entendra d'ici.

JOUST, *un peu apitoyé.* — Ainsi, vous êtes joyeux comme les autres, sans aucune arrière-pensée.

CARCAILLE. — Sans la moindre arrière-pensée ! (*Pris d'inquiétude.*) Dites, ce n'est pas que vous alliez me jouer un mauvais tour avec mon rouleau de contrats ? Je vous l'ai confié parce que vous insistiez, et en raison des circonstances. Mais bien entendu...

JOUST. — Votre intérêt, pour le moment, est que ce rouleau demeure entre mes mains. Mais ce n'est pas à cela que je songeais. Vous ne vous êtes pas dit que Dieu nous accordait peut-être seulement un sursis ?

CARCAILLE. — Moi, je ne prête pas à Dieu des méchancetés aussi recuites.

JOUST. — Il y a une chose qui m'a frappé.

CARCAILLE. — Laquelle ?

JOUST. — A minuit, quand nous étions ensemble, ni vous ni moi n'avons aperçu le feu de Saint-Jeurre.

CARCAILLE, *gaillard.* — Parce que nous ne regardions pas par là.

JOUST, *réfléchi.* — J'ai interrogé mes sonneurs. Ils ont aperçu le feu.

CARCAILLE. — Alors ?

JOUST. — Mais ils reconnaissent qu'il s'est affaissé presque tout de suite.

CARCAILLE. — C'est qu'il était mal allumé ! Et puis, qu'est-ce que cela peut faire ? Le feu des moines n'avait qu'une utilité : nous annoncer le moment exact de minuit. (*Montrant le soleil.*) Vous ne doutez tout de même pas qu'il soit plus de minuit. Ha ! ha !

JOUST. — Tant que je ne saurai pas pourquoi là-haut ils ont arrêté leur feu...

CARCAILLE, *haussant les épaules.* — Arrêté leur feu !

JOUST. — ...je conserverai une incertitude. C'est même pour cela que je n'ai pas encore mis en branle mon *Te Deum.*

CARCAILLE. — Vous savez, Joust, vous êtes le mieux combiné des rabat-joie que je connaisse. Mais vous n'arriverez pas à me gâter mon premier jour de l'An Mil. Tout cela vous arrive parce que vous buvez de l'eau. Au revoir. Je préfère encore traiter le sujet avec Croustille ou Zacharie. Où diable sont-ils passés ?

Joust va s'éloigner, mais Troussebarre s'approche.

TROUSSEBARRE, *soucieux.* — Savez-vous que Mahuchais, le meunier, est en train de soulever une émeute ?

CARCAILLE. — Une émeute ? Et contre qui ?

TROUSSEBARRE. — Contre vous. Il ramasse tous vos vendeurs. Il prétend que vous avez profité de cette histoire de fin du monde pour les dépouiller tous. Il réclame qu'on déchire les contrats sans attendre un jour de plus.

CARCAILLE. — Le saligaud ! Il était moins fier un quart d'heure avant minuit, quand il me suppliait de lui prendre son moulin pour dix livres.

TROUSSEBARRE. — C'est bien vrai. Mais d'un autre côté, comment ne pas admirer qu'au sortir d'une émotion pareille, ces gens se retrouvent avec un sens aussi éveillé du tien et du mien, du doit et de l'avoir, et un véritable appétit de procédure ? Quel rapide retour à la vie normale !

CARCAILLE. — N'auraient-ils pas pu s'accorder quelques jours de liesse, et ne penser qu'ensuite à la chicane ? Moi, je trouve cela mesquin.

On entend des criailleries.

TROUSSEBARRE, *désignant le côté d'où elles viennent.* — Le plus fâcheux est qu'ils sont allés tirer le comte de son lit. Ils veulent l'amener ici pour qu'il prononce l'annulation. Et comment monseigeur ne trouverait-il pas leur cause excellente ? Lui-même, ce matin, doit se considérer comme la première de nos victimes. Ils approchent. Vous les entendez ?

CARCAILLE. — Me voici encore une fois obligé de me retourner. Ah ! Joust ! que la vie est fatigante !

TROUSSEBARRE. — Il est clair que c'est monseigneur qu'il vous faut désarmer d'abord.

JOUST, *avec autorité.* — Pour l'amener ensuite du bon côté, s'il se peut.

CARCAILLE, *à Joust.* — Donnez-moi le rouleau. Et allez vite nous entonner un joli *Te Deum.* Que cela répande dans l'air un esprit de confiance et de conciliation.

JOUST, *vivement.* — Non, non, je reste. C'est le domaine de Dieu qui est en péril, n'est-ce pas ? Le *Te Deum* peut attendre. (*Aux deux.*) Vous parlerez, l'un et l'autre. J'appuierai quand il conviendra.

SCENE II

LES MÊMES, LE COMTE, *le bourgeois* FOUCAUT, MAHUCHAIS, *les époux* ALAVOIRE, CROUSTILLE, *Gens du peuple, Hommes d'armes.*

Le comte arrive, boitant et maugréant, soutenu par deux hommes d'armes. Les autres pénètrent dans la place par petits groupes.

LE COMTE. — On n'aurait pas pu me laisser dormir un peu, après une nuit pareille ? C'est vous qui êtes les plaignants ?

FOUCAUT. — Quelques-uns seulement, monseigneur, qui représentons les autres.

LE COMTE, *avec sarcasme.* — Et vous ne pouviez pas attendre ! C'était donc tellement pressé ! De quoi vous plaignez-vous ?

MAHUCHAIS. — D'avoir été dépouillés par les machinations de messire Carcaille. — Nous avions perdu la tête avec cette histoire de fin du monde. Il en a profité pour nous acheter nos biens au dixième de leur valeur.

CARCAILLE, *à Troussebarre.* — Au dixième, son moulin ! Il en a du toupet !

MAHUCHAIS. — Maintenant qu'on a vu que cette fin du monde était une farce, messire Carcaille peut rire de nous à se faire éclater le ventre. Il est l'homme le plus riche du pays.

LE COMTE. — (*Sa pensée s'est réveillée peu à peu.*) Oh ! mais parfaitement ! En effet !... C'est que cela change ! (*Furieux, à Carcaille.*) Ne vous figurez pas, ami Carcaille, que cela va se passer comme ça. Je me mets très bien à la place de ces braves gens. Je suis leur protecteur naturel, moi. Vous nous avez trompés tous avec un conte de bonne femme. Il n'y a pas eu plus de fin du monde que je n'ai un bœuf dans le creux de la main. Vous n'avez pas l'audace de venir réclamer l'exécution de vos contrats ?

CARCAILLE, *pénétré.* — Monseigneur, je viens avant tout remplir un devoir : faire connaître à ces braves gens que si Dieu nous a épargnés, c'est en grande partie grâce à vous, monseigneur le comte.

LE COMTE, *un peu détendu.* — Grâce à moi ?

CARCAILLE. — Oui. Dans l'offrande commune que nous avions constituée, vous aviez décidé hier soir, monseigneur, de loger un morceau tellement splendide que le Souverain Juge en a été frappé d'étonnement, et que son bras en est demeuré suspendu : la moitié du château.

MAHUCHAIS. — Vous n'allez pas nous faire croire que si Dieu a épargné le monde entier, c'est à cause des politesses que nous lui avons faites dans ce coin-ci.

CARCAILLE. — Il ne s'agit pas de vos politesses à vous, Mahuchais, dont Dieu se passait fort bien. D'ailleurs, le père Joust vous dira que Dieu ne mesure pas les choses de la même façon qu'un meunier. (*Au comte.*) J'ajoute que le geste est si beau qu'il se suffit à lui-même. Nous ne songeons pas un instant à nous prévaloir de ce contrat. N'est-ce pas, Joust ?

JOUST, *qui cherche le contrat dans le rouleau.* — Nous le restituerons volontiers à monseigneur.

MAHUCHAIS, *montrant aux autres Joust et Carcaille.* — Vous voyez ! ils s'étaient entendus tous les deux.

LE COMTE, *aux plaignants.* — Et maintenant, vous autres, qu'est-ce que vous réclamez ?

MAHUCHAIS. — Qu'on déchire les contrats, tout simplement.

TROUSSEBARRE. — Déchirer des contrats comme de vieilles loques, et repartir en sifflotant ? Peste ! Où cela nous mènera-t-il ?

FOUCAUT. — C'est l'évidence même.

TROUSSEBARRE. — Je sais bien que si l'affaire était tranchée de cette façon, je ne me chargerais plus de dresser un contrat dans ce pays.

FOUCAUT, *à Mahuchais.* — Vous ne voyez donc pas que si monseigneur vous rendait votre moulin, en dépit des contrats et des signatures, rien n'empêcherait monseigneur de vous le reprendre l'année prochaine et de le donner à qui lui plairait, ou de le garder pour lui ?

LE COMTE, *à Foucaut.* — En somme, qu'est-ce que vous voulez ?

FOUCAUT. — Que messire Carcaille nous offre un arrangement.

CARCAILLE, *qui s'avance d'un pas.* — Je vous propose ceci : vous revendre vos propriétés, oh ! pas à leur vraie valeur, non, juste un peu plus cher que je ne les ai payées.

MAHUCHAIS. — Pourquoi plus cher ?

CARCAILLE. — Et l'argent que je vous ai donné, vous croyez que mes amis les Juifs de Bédarrides me l'ont prêté pour rien ? Et mes frais d'actes ? Et toutes les dépenses que j'ai eues ?

FOUCAUT. — Moi, je dis même qu'il est juste que vous ayez un bénéfice.

TROUSSEBARRE. — Voilà un homme raionnable.

MAHUCHAIS. — Cela irait chercher combien ?

CARCAILLE. — Si je voulais profiter de la situation, je vous dirais : cinq fois mon prix d'achat, au moins. Je vous dis : deux fois.

MAHUCHAIS, — Jamais de la vie !

FOUCAUT. — Deux fois, c'est peut-être beaucoup ; mais cela peut se discuter.

CARCAILLE. — Je fais plus : à ceux qui ne pourraient pas payer d'un coup, j'accorde des délais. Je fais encore plus : les frais d'acte, qui devraient être à votre charge, j'en prends la moitié. (*A Foucaut.*) Vous voyez qu'il ne me restera pas un gros bénéfice. (*A tous.*) Et ce bénéfice, vous savez tous à quoi je l'emploierai. (*Il désigne un point de l'horizon.*) A ma montagne, qui sera un jour la richesse du pays.

Les gens se consultent à mi-voix.

JOUST, *montrant le rouleau qu'il tient.* — Je crois bon de signaler que les titres de propriété sont désormais entre mes mains. Je suis donc en mesure de garantir l'usage qui en sera fait. J'en suis comptable envers Dieu, comme messire Carcaille l'est envers moi.

MAHUCHAIS, *indiquant Joust et Carcaille.* — Vous voyez !

LE COMTE, *à Carcaille.* — Tout cela est un peu compliqué, il me semble.

CARCAILLE. — Je vais maintenant faire une révélation qui intéressera monseigneur. Oui, monseigneur, je me suis humblement permis de vous préparer un cadeau, un peu en cachette.

Joust, d'un mouvement de tête, approuve Carcaille.

LE COMTE. — Un cadeau ?

CARCAILLE. — Il s'agit du pont à péage. (*Le comte sursaute.*) Le baron de Pierreuille m'a cédé tous les droits... qu'il avait... ou prétendait avoir... Le titre est dans ma poche. Je le dépose aux pieds de votre Seigneurie.

LE COMTE, *éclatant.* — Pierreuille n'avait rien à vous vendre. Pour la raison qu'il n'a jamais possédé aucun droit sur le pont. C'est un bandit et un voleur. Un bandit, puisqu'il a eu l'audace de se battre depuis des années contre moi, à qui ce pont appartient. Un voleur, puisqu'il vous a vendu ce qui ne lui appartenait pas.

JOUST. — Le seul qui pourrait s'en plaindre est messire Carcaille. Tout ce qui vous intéresse, monseigneur, est que personne ne vous disputera plus ce pont à péage.

LE COMTE. — (*Il se décide à prendre le titre.*) J'aurais mieux aimé terminer cette affaire par l'épée... Et mon intention était de m'y remettre dès demain. (*Il parcourt le titre. Il réfléchit.*) Je sais bien que de cette façon, mes hommes d'armes vont devenir disponibles. (*D'une voix où la colère monte peu à peu.*) Depuis bientôt cinq ans, j'ai une querelle à vider avec le sire de Chomérac. Il s'est emparé impudemment d'une colline de broussaille où gîtent les seuls sangliers de la région qui ne soient pas des avortons minables, indignes d'un coup d'épieu. Il y a longtemps que j'aurais frotté les oreilles à ce Chomérac. Mais j'étais occupé avec le pont à péage... Oui, j'irai faire un tour par là dès demain. (*Il rit.*) Chomérac ne s'y attend pas. S'il le faut, nous brûlerons deux ou trois chaumières pour l'aviser qu'il y a du nouveau. Nous aurons même par là du terrain bien meilleur pour le combat à cheval. Pas bête, au fond, ce que vous avez fait là, Carcaille ! (*Il se rembrunit.*) J'espère que Pierreuille ne va pas se vanter de m'avoir fatigué.

CARCAILLE. — Non, non, monseigneur. Je lui ai dit, au contraire, que j'avais grand'peur de vous courroucer en lui achetant ses droits... et que si j'avais le malheur de vous offrir mon titre, vous me le jetteriez au visage.

LE COMTE, *inquiet, puis soudain pris d'hilarité.* — Ha ! Ha ! Et il vous a cru ! C'est un tel imbécile ! (*Il rit encore et réfléchit. Puis, aux plaignants.*) Alors, vous autres, hein ? Qu'est-ce que nous décidons ?

TROUSSEBARRE. — Il me semble, monseigneur, que le plus sage est qu'ils aillent instruire leurs mandants et que chacun pour son compte réfléchisse. Les propositions de messire Carcaille sont si honnêtes qu'il serait vain de chercher mieux.

LE COMTE, *se levant et donnant congé à la délégation qui se retire avec Troussebarre.* — Bon. Je ne vois rien en effet de plus pratique. Adieu. Tâchez que je n'entende plus parler de ces chicanes. J'ai d'autres soucis en tête, vous comprenez..

Il retient Carcaille. Joust reste aussi, un peu à l'écart.

SCENE III

LE COMTE, JOUST, CARCAILLE.

LE COMTE, *confidentiel.* — Dites, Carcaille. Vous qui êtes en bons termes avec les Juifs de Bédarrides... Pour cette guerre contre Chomérac, je vais avoir besoin de renouveler un peu mon matériel. Je connais le terrain par là-haut. Aux alentours du pont, nous avions de la futaie, des roches ; de la lande escarpée... Par là-haut, beaucoup de broussaille, du sous-bois à couper au couteau. Il me faudrait en particulier pour une moitié de mes hommes un genre de hauberts, comme on en fabrique du côté de la Cerdagne. Je vous décrirai ça en détail... Mais cela coûte cher... très cher. Vous ne pourriez pas me faire prêter de l'argent par vos Juifs ?

CARCAILLE. — Je m'y emploierai, monseigneur. Oh !... je suis presque certain de réussir... même si la somme est un peu forte...

LE COMTE. — Bon. Vous êtes un brave garçon. Et ne vous laissez pas trop ennuyer par toute cette canaille de bourgeois et de croquants. Il faut les mener dur. Une fois qu'ils vous auraient mis le pied dessus...

Le comte va pour se retirer. Joust s'avance.

JOUST. — Monseigneur.

LE COMTE. — Quoi ?

JOUST. — Puis-je appeler respectueusement votre attention sur nos prisonniers ?

LE COMTE, *feignant de ne pas comprendre.* — Quels prisonniers ?

JOUST. — Les quatre nobles personnes qui se trouvent enfermées dans la tour Sud.

LE COMTE, *ricanant.* — Prisonniers de qui ? Ils se sont emprisonnés eux-mêmes.

JOUST, *ferme et modéré.* — Leur retraite, volontaire ou non, ne semble plus avoir raison de durer.

LE COMTE, *violent.* — Qui les retient de partir, ce Guillaume de Valamas, et cet Engisel ? Que font-ils sous un toit qui m'appartient ? Ce Guillaume de malheur ? N'est-ce pas lui d'abord qui est venu empester le pays avec son histoire de fin du monde ?

JOUST. — Je doute qu'elle ait après tout causé tant de mal. A de nombreux, qui vivaient dans le péché, elle a inspiré des sentiments de repentir...

LE COMTE, *serrant les poings et ricanant.* — Qui vivaient dans le péché !... Ah ! Ah !... Moi, il y a des moments où je regrette que cette fin du monde ait raté. Si elle n'avait eu que ce mérite, de me les écrabouiller, de me les tordre dans le feu, ces quatre-là de la tour Sud, et de me les vider ensuite dans l'enfer, je crois que je lui aurais pardonné tout le reste, à la fin du monde. (*Un temps.*) Alors, vous vous figurez que cette Monique va continuer à vivre sous mon toit, comme une garce ?

JOUST. — Elle n'a jamais vécu ainsi, monseigneur.

LE COMTE. — Qu'en savez-vous ?

JOUST. — Je le sais, parce que je l'ai mariée au seigneur Engisel dans la

chapelle du château, selon les rites de notre Sainte Eglise... il y a un an et six mois !

LE COMTE, *éclatant de fureur.* — Comment, vous avez eu l'audace ?...

JOUST. — Précisément pour qu'ils n'eussent pas à vivre dans le péché. Ils allaient se décider à y vivre. Si vous estimez que j'ai erré, du point de vue religieux, vous pouvez solliciter l'avis de monseigneur l'évêque, ou des supérieurs de mon ordre. S'il y a un blâme, je l'accepterai humblement et je ferai pénitence.

CARCAILLE, *prudemment.* — Il faut avouer, monseigneur, qu'étant donnée la... façon dont les choses se présentaient...

LE COMTE. — Alors, vous étiez renseigné, vous aussi ?

CARCAILLE. — Pas d'une façon expresse, monseigneur. Mais je sentais bien que mon ami Joust, quand il faisait allusion à ces deux jeunes gens, n'éprouvait pas de scandale. Or je connais mon ami Joust.

LE COMTE. — Au total, on s'est moqué de moi. (*A Joust.*) Allez me les chercher tous les quatre. Je vais leur dire ce que je pense.

Joust s'éloigne.

SCENE IV

LE COMTE, CARCAILLE.

LE COMTE. — C'est un sournois, le père Joust. M'avoir joué un tour pareil ! (*Sur un ton de reproche amical.*) Mais vous, puisque vous aviez des soupçons, vous auriez dû m'en parler !

CARCAILLE. — De simples soupçons, monseigneur, ne m'y autorisaient pas. Et puis, j'ai beaucoup de respect, dans le domaine spirituel, pour le père Joust.

LE COMTE. — Au fond, ces quatre-là me dégoûtent. Je ne puis répudier ma femme. Elle est ici, chez elle, autant que moi. C'est avec l'argent de son père que j'ai remis le château debout, et racheté les deux tiers du domaine. Elle le sait. Ah ! je les aurais bien laissés dans leur tour, macérer dans leur ordure, aussi longtemps qu'ils auraient voulu. Du moment que j'étais dispensé de les voir. (*Amical.*) Ah ! Carcaille, nous nous entendrions bien tous les deux. Vous savez monter à cheval ?... Plus ou moins ? Enfin, je vous apprendrais. Vous auriez pu venir avec nous. Cette guerre contre Chomérac va être très amusante. Un peu de fatigue, cela va de soi.. Mais il y a des moments merveilleux. Et nous, à cheval, équipés comme nous sommes, nous ne risquons pas grand'chose. J'ai à peine été blessé trois fois l'an dernier... A propos, pensez bien à mon histoire de hauberts.

CARCAILLE. — Oui, oui, monseigneur. J'y ai déjà un peu réfléchi. Sur l'argent qui va me rentrer, de mes premières reventes de propriétés — si au moins les choses se passent comme je le souhaite — je pourrai prélever une certaine somme, et vous la prêter. Ce serait moins long que de mettre en mouvement mes juifs de Bédarrides.

LE COMTE, *lui tapant sur l'épaule.* — Bonne idée ça, Carcaille. Bonne idée ! Je vous répète que vous êtes un brave garçon. Au cas où vous auriez des difficultés avec vos péquenauds, alertez-moi. (*On entend la trompette*

de Zacharie.) Ah ! ils arrivent, mes quatre fornicateurs. Rien que l'idée de retrouver leurs visages et leurs airs me rend malade. Tenez ! j'aime mieux ne pas les voir. Ce sera la meilleure façon de leur marquer mon mépris. Dites-leur ça de ma part. Que je ne veux pas les voir. Quand vous leur aurez fait ma commission, venez me retrouver dans la salle aux armures. Je vous montrerai quelque chose qui vous donnera une idée de mon haubert en question.

Il veut s'éloigner. Joust paraît, suivi des deux couples.

SCENE V

LE COMTE, CARCAILLE, JOUST, CLOTILDE, MONIQUE, GUILLAUME, ENGISEL, *puis* LA FOULE *qui entre peu à peu.*

JOUST, *criant.* — Monseigneur... Veuillez ne pas vous éloigner, je vous prie. Ni vous, Carcaille. (*Le comte et Carcaille s'arrêtent à quelque distance. Des cloches sonnent.*) Je viens de dire qu'on sonne les cloches pour assembler le peuple. (*Des gens paraissent de divers côtés.*) Un messager du monastère de Saint-Jeurre m'arrive à l'instant. (*Tourné vers Carcaille.*) Je sais pourquoi ils ont arrêté leur feu. A peine l'avaient-ils allumé que le père chargé de la direction des calculs s'est aperçu d'une erreur. (*Avec force et jubilation.*) L'annonce de la fin du monde était parfaitement véridique. Mais dans les calculs, l'on s'était trompé de quarante ans. (*Avec éclat.*) La fin du monde est pour l'An Quarante après l'An Mil.

Rumeur.

LE COMTE, *qui médite, calcule, marmonne.* — L'An Quarante... oui... oui...

MAHUCHAIS. — Moi, je me fiche de l'An Quarante.

JOUST, *sévère.* — Mahuchais ! Pas de blasphèmes !

CARCAILLE, *à Mahuchais.* — De la décence, mon ami.

MAHUCHAIS. — Qu'on me rende mon moulin ! Comme ça, j'ai du temps pour le faire tourner.

CARCAILLE, *à lui-même.* — En l'an 1040, j'aurai dans les quatre-vingt-dix ans. Mes bâtisses seront finies, ou tout comme. Va pour l'An Quarante !

LE COMTE. — D'ici là, il ne restera plus pierre sur pierre du château de Chomérac. Et lui, je l'aurai tué au moins dix fois. Venez, Carcaille, il ne faut pas traîner pour ma commande de hauberts. (*Désignant les deux couples.*) Vous leur ferez ma commission plus tard.

Joust adresse à Carcaille un geste interrogateur, puis se retire en levant les bras.

CROUSTILLE, *arrêtant Carcaille au moment où il va suivre le comte.* — Messire Carcaille. L'on va se remettre à travailler, et à gagner son argent. Mais aujourd'hui il faudrait bien que nous puissions boire à l'An Quarante, mes camarades et moi.

Carcaille leur donne quelque monnaie.

LE SERF JACQUES. — Ma chaumière, messire Carcaille, vous n'allez pas me la prendre ?

CARCAILLE, *à mi-voix.* — Mais non, mais non. Te voilà tranquille jusqu'à l'An Quarante.

LE SERF, *haussant les épaules.* — Tranquille !

CARCAILLE, *aux deux couples, en se retirant.* — Ah ! j'aurai quelque chose à vous dire... Je reviens.

La foule se disperse.

SCENE VI

CLOTILDE, MONIQUE, GUILLAUME, ENGISEL.

ENGISEL. — Les deux grands adversaires, vous vous rappelez, croyaient avoir fini leur partie. Déjà la main du perdant s'ouvrait avec colère sur les pièces du jeu pour les balayer. Mais voilà ! Il y avait une erreur de quelques minutes.

Monique fait un geste.

GUILLAUME, *à Monique.* — Des minutes de Dieu, n'est-ce pas ? qui font, à ce qu'on nous dit, quarante années humaines. Ce n'est pas si mal. Et quel joli soleil !

MONIQUE. — Oh ! C'est un beau soleil. Mais je me sens frileuse, frileuse. Il me semble que maintenant je serai toujours frileuse. Je ne pourrai pas oublier.

ENGISEL. — Mais je ne désire pas oublier.

GUILLAUME, *souriant.* — Ni moi.

CLOTILDE, *sérieuse.* — Ni moi.

ENGISEL. — J'ai le sentiment que le monde a trouvé son visage véritable, et que pour nous du moins il ne le perdra plus. Certes, déjà auparavant, il était un peu horrible à qui savait le regarder. N'est-ce pas Guillaume, vous qui le connaissiez mieux que nous ?...

GUILLAUME, *gaîment.* — Je crois me rappeler en effet qu'il était déjà assez horrible.

ENGISEL. — Mais nous le couvrions de nos pieux mensonges. C'est fini. Nous sommes en éveil. Il ne peut plus nous décevoir, ni nous surprendre.

MONIQUE. — Moi qui donnerais tant pour respirer de nouveau comme autrefois, pour être trompée de nouveau, puisque, paraît-il, c'était une tromperie. Mais de toute façon le goût de la vie est gâté pour moi. Je n'ai même plus confiance dans ce délai qu'ils nous promettent.

ENGISEL. — Eh bien moi, c'est peut-être ce délai qui va me donner pour l'aventure terrestre quelque indulgence attendrie. Au lieu de rêver dans le vague, je vais rêver à l'An Quarante. Le soir, quand nous nous promènerons sur le chemin de ronde, je regarderai dans les étoiles se former les signes encore lointains de l'An Quarante.

MONIQUE. — Pour le plaisir d'avoir peur ?

ENGISEL. — Non. Pour essayer de frissonner du plaisir de vivre. Pour frissonner du plaisir d'être avec toi, Monique — et avec ces deux-là que nous aimons bien.

MONIQUE. — Comme si nous ne pourrions pas être tous deux ensemble, et avec ces deux-là, et ne pas avoir sur nous cette menace !

ENGISEL. — T'es-tu jamais figuré une vie qui ne fût pas sous une menace ? N'est-ce pas, Guillaume ?

GUILLAUME. — Pour moi l'angoisse de la fin du monde a cessé le jour où j'ai retrouvé Clotilde. Bien sûr, j'aurais aimé être un prince de Bagdad — au temps où mon cher Bagdad était une énorme rose sans flétrissure — et vous avoir tous trois dans mon palais plein de coussins de soie et de jets d'eau. Mais que je reste ainsi, en compagnie de Clotilde, et de vous deux... quelque temps... disons quelque temps. Que nous causions dans notre tour Sud, avec les fenêtres sur la campagne, au déclin du jour... Ou qu'Engisel nous fasse lecture... et que surtout rien ne nous sépare. Quant à la fin du monde, qu'elle vienne si elle veut, et quand elle voudra. Décidément, j'ai surmonté la fin du monde.

Deux petits coups de trompette.

MONIQUE. — En somme, vous êtes ravis tous les trois.

CLOTILDE. — Notre Monique est une pouliche encore un peu rétive, Engisel. Vous lui avez déjà passé le frein de l'amour. Nous lui passerons, un peu plus difficilement, le frein de notre sagesse. Voyons, Monique, tu as ton amant, et trois amis — car il compte aussi pour l'un d'eux. Moi, j'ai vécu des années à croire que la vie ne m'apporterait jamais plus rien de pareil.

MONIQUE. — Comme si le monde ne pouvait pas être moins absurde ! Toi, Engisel, qui te prétends ami de Dieu, tu devrais bien dans tes prières lui remontrer que tout cela (*elle désigne le vaste alentour*) ne tient pas debout.

ENGISEL. — Je t'ai bien dit qu'on le calomniait. Il n'est pas tout puissant.

MONIQUE. — Il pourrait au moins refuser de jouer ces parties cruelles, qui l'amusent peut-être, mais que nous vivons, nous, dans les larmes et la terreur.

ENGISEL. — T'ai-je dit qu'il était infiniment bon ?

Deux petits coups de la trompette.

MONIQUE, *très vivement.* — Encore ! Vous n'allez pas maintenant le faire taire, votre Zacharie, et le renvoyer ?

ENGISEL. — Ne serait-ce pas une imprudence ? Cette douceur d'avoir échappé, cette ivresse — que vous éprouvez comme nous, ma petite fille — vous verriez comme elle se dissiperait bientôt. Nous retomberions aux humeurs maussades, au menu tracas de vivre. Vous vous gâcheriez tout un matin de soleil, et vous me le gâcheriez, parce que votre robe ferait un faux pli. La trompette de Zacharie nous rappellera qu'elle a failli nous sonner la fin du monde. Elle nous conservera toutes fraîches les délices de fin du monde manquée. Moi je veux que le tu tu tu de Zacharie m'éveille chaque matin. Le tu tu tu de Zacharie me dira, comme un oiseau amical : encore un jour qui t'est donné à vivre. Tâche d'en profiter.

MONIQUE. — Je n'étais pas faite pour ce goutte à goutte de joie empoisonnée.

ENGISEL, *appelant.* — Zacharie !

Zacharie paraît.

SCENE VII

LES MÊMES, ZACHARIE.

ENGISEL. — Viens nous expliquer un peu ce que tu en penses.

ZACHARIE. — Ce que je pense de quoi, monseigneur ?

ENGISEL. — De notre situation en général.

ZACHARIE. — Oh ! il n'y a pas trop à se plaindre.

ENGISEL, *regardant Monique.* — Ah !

ZACHARIE. — Il faut avouer que ça aurait pu tourner plus mal. Maintenant tout va se tasser petit à petit. Mon remplaçant commence à avoir des commandes de fosses et de cercueils. Dame ! Le coup était dur pour la profession... Moi ça ne me tourmente plus, du moins tant que monseigneur veut bien me garder à son service.

ENGISEL. — Et cela ne t'ennuie pas que ce soit seulement partie remise ?

ZACHARIE. — Partie remise ? La fin du monde ?... Faut être raisonnable. C'est une chose qui doit arriver un jour ou l'autre... Evidemment, il y aura une fois qui sera la bonne.

ENGISEL. — Mais tu ne juges pas qu'en attendant on doive se morfondre l'humeur pour si peu.

ZACHARIE. — A quoi cela servirait-il ? On ne m'a pas demandé mon avis pour m'envoyer sur terre, n'est-ce pas ? Je n'ai jamais pensé qu'on me le demanderait avant de me réexpédier.

ENGISEL. — D'après ce que je vois tu ne t'es jamais fait beaucoup d'illusions ?

ZACHARIE. — Non. Et puis mon métier ne s'y prêtait pas...

Zacharie voit arriver Carcaille. Il se range et se met au garde-à-vous comme à l'arrivée de Joust au 3e acte. Il tire trois petits sons de sa trompette et annonce :

ZACHARIE. — Messire Carcaille !

SCENE VIII

LES MÊMES, CARCAILLE.

CARCAILLE, *saluant et d'humeur joviale.* — Très chères dames, Messeigneurs, je viens vous demander une grâce.

CLOTILDE. — De l'argent ? De nouveau ?

CARCAILLE, *aimable.* — Non, pas de l'argent. Il va m'en tomber à ne savoir qu'en faire... (*Reprenant.*) Non. C'est de votre gracieuse présence, à tous quatre, que j'aurai besoin. J'ai décidé de recommencer après-demain mes travaux du mont de Vars. Et j'organise là-haut une grande fête. Venez l'honorer.

CLOTILDE. — Le comte y sera ?

CARCAILLE, *feignant le regret.* — Non, non... malheureusement. Monseigneur est absorbé tout entier par les préparatifs de sa campagne contre Chomérac. Il y a une question de hauberts qui le préoccupe beaucoup. (*Il hésite, toussote.*) Il m'a incidemment chargé de vous dire, à tous quatre, qu'il n'est pas probable que vous le rencontriez avant longtemps... Lui-même, du moins, n'en cherchera pas l'occasion...

CLOTILDE. — Quelle heureuse idée ! Et comme l'An Mil lui donne de l'esprit !

GUILLAUME. — Pourquoi exactement cette fête ?

CARCAILLE, *gaillard.* — Pour que tout reparte avec allégresse. Pour effacer entre Dieu et nous toute trace de malentendu.

ENGISEL. — L'intention est charmante.

CARCAILLE. — Oui. Entre Dieu et les hommes, les relations ont toujours eu des hauts et des bas. Il faut savoir oublier beaucoup, de part et d'autre, faire comme si on retrouvait pleine confiance. (*Il rit en regardant les dames.*) C'est un peu comme dans les ménages. (*Aux deux hommes.*) Mais de vous, Messeigneurs, j'attends encore autre chose.

ENGISEL. — Ah bah !

CARCAILLE. — Vous, Seigneur Engisel, vous venez du Midi où l'art de bâtir a gardé des traditions excellentes. Vous, Seigneur Guillaume, de bien plus loin encore, de tout cet Orient, où paraît-il, les merveilles abondent. Vous allez pouvoir me donner des conseils. Oui, vous comprenez, c'est un siècle nouveau qui va commencer. Avec un goût différent ; d'autres façons de faire les voûtes, les colonnes, les ornements ; de distribuer les couleurs sur les murailles, que sais-je ? Il est temps de s'ouvrir à de nouvelles influences. Je ne veux pas que le mont de Vars, quand il sera fini, sente le vieillot. Il faut, vous m'entendez, que ce soit vraiment un chef-d'œuvre du... du... *onzième* siècle.

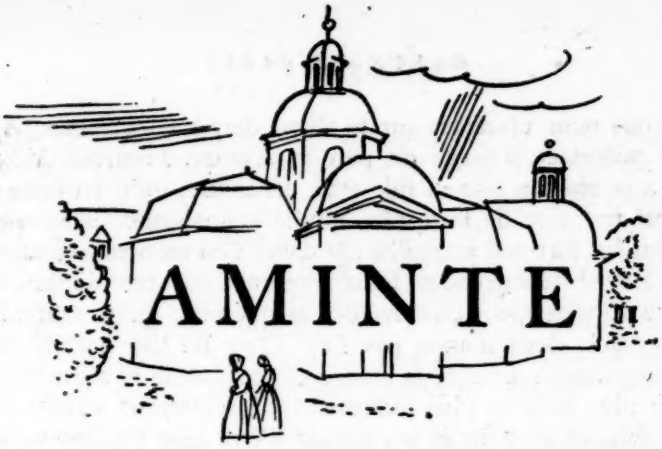
ENGISEL, *égayé.* — Soit. Pour ma part, cela m'amuserait assez. Et j'ai des idées en effet. Il me semble même que dans la décoration il y aurait quelque chose à tirer des frayeurs de l'An Mil. (*Tourné vers Guillaume.*) Hein ?

GUILLAUME. — Peut-être. Mais l'An Quarante, messire Carcaille ?

CARCAILLE. — L'An Quarante ? Oh ! moi, j'ai idée que nous nous sortirons aussi de l'An Quarante !

RIDEAU.

JULES ROMAINS,
de l'Académie française.



(MÉMOIRES INÉDITS DU CHEVALIER DE MANNLICH)

Le Chevalier Christian de Mannlich, auteur du récit qu'on va lire, n'est pas un inconnu pour les lecteurs de la Revue de Paris. *M. Joseph Delage a déjà publié dans notre livraison d'octobre* 1946 *une partie de ses souvenirs. Rappelons que Mannlich était né à Strasbourg, en* 1741. *Protégé par le prince de Deux-Ponts (duc Christian IV), qui avait remarqué son talent de peintre, il fut envoyé à Paris pour compléter son éducation artistique. Il y fut l'élève de Van Loo, puis de Boucher. C'est au cours de ce premier séjour à Paris (vers* 1762 *ou* 1763*), que Mannlich vécut le petit roman dont Aminte fut l'héroïne. Les pages de souvenirs où il a retracé cette étrange aventure jettent un jour curieux sur la vie parisienne de l'époque. Sans doute, certains lecteurs songeront-ils à rapprocher certains épisodes de cette histoire authentique des derniers chapitres du roman de l'abbé Prévost :* Manon Lescaut. (N.D.L.R.).

Un soir, après onze heures, il nous prit la fantaisie d'aller au théâtre Nicolet [1], dont nous n'étions pas éloignés, pour achever de nous mettre en bonne humeur. M. de Fontenet [2] renvoya la voiture, avec ordre de venir nous prendre chez Nicolet, à une heure du matin. Pour mieux voir les femmes placées au premier rang des loges et pouvoir nous mettre dans celle où se trouvaient les plus jolies, nous nous tînmes d'abord au parterre. Nous étions encore indécis sur le choix, quand deux femmes, l'une sur le retour, l'autre toute jeune, entrèrent dans la loge au-dessus de nous. La jeune personne, une brune très piquante d'une grande beauté, nous décida à nous mettre dans la même loge qu'elles. Il est aisé de concevoir, qu'à un spectacle qui commence vers minuit, il n'y ait pas beaucoup d'honnêtes mères avec leurs filles ni d'honnêtes tantes avec leurs nièces. Fontenet, d'ailleurs très expert en la matière, ne se trompait guère dans ses jugements sur les mamans et les tantes de cette catégorie. Il se mit donc sur le devant, à côté de la matrone ; Ziegler [3]

1. Célèbre théâtre qui se trouvait situé boulevard du Temple. On y jouait beaucoup de pantomimes.
2. Ami de Mannlich.
3. *Idem.*

et moi, nous nous plaçâmes sur le siège, derrière les dames. Après les quelques politesses d'usage de part et d'autre, Fontenet déclara tout uniment à la maman que sa fille était délicieuse, qu'il en était épris et qu'il serait fort aise de faire plus ample connaissance avec elle. Cette proposition fut fort mal accueillie ; la dame s'en montra très offensée et, dans une langue dépourvue de toute aménité, lança tant d'injures à Fontenet, et à Ziegler qui s'était mêlé à la querelle, qu'ils crurent devoir quitter la place. Pour n'avoir pas l'air d'être de leur société, je restai tranquillement assis derrière la demoiselle qui, triste et abattue, ne m'en parut que plus belle et plus intéressante. La matrone s'était retournée plusieurs fois, et je craignis un instant d'être pris à partie et chapitré à mon tour ; j'étais persuadé que Fontenet s'était trompé et avait offensé ces dames par ses propos inconsidérés. Je me levai donc tout doucement pour sortir de la loge, quand je me sentis tirer par le pan de mon habit, en même temps que la maman me disait à voix basse et en me glissant une carte roulée dans la main :

— Cette demoiselle sera charmée de vous voir chez elle ; voici son adresse que je vous remets.

— Je vous prie, madame, de m'attendre ici dans la loge, je ne manquerai pas de venir vous prendre à la fin du spectacle, pour vous ramener chez vous.

Et je sortis pour rejoindre mes amis que je finis par découvrir dans les coulisses du théâtre. Fontenet était encore fort irrité de la verte semonce qu'il avait essuyée et me fit des reproches sur le silence respectueux que j'avais gardé pendant son altercation avec la vieille mégère.

— Vous êtes aujourd'hui mieux mis que nous, continua-t-il ; sans votre silence et votre ridicule aversion pour les femmes de cette espèce, nous aurions pu passer quelques soirées agréables avec cette charmante fille.

Le bon Ziegler fit chorus avec lui et me reprocha ma gaucherie.

— Il faut avouer, leur dis-je, en éclatant de rire, que vous êtes de fins connaisseurs ! Vous reconnaissez, vous suivez et vous agacez les femmes de moyenne vertu avec une confiance et une sagacité qui devraient vous en assurer la possession ; mais, malgré votre grande habitude du monde et votre belle rhétorique, on vous éconduit assez rudement, tandis que moi, avec mon modeste silence, j'obtiens ce que je ne demande même pas. Saluez, Messieurs les gens du monde ! Reconnaissez en moi votre maître ; car, sans que j'aie eu besoin de dire un seul mot, on m'a remis cette adresse. J'ai fait plus : j'ai disposé de votre berline, j'ai promis à ces dames de les ramener chez elles, après le spectacle. Par conséquent, il faut que vous vous mettiez dans la voiture avant que j'arrive avec elles.

Leur joie fut telle qu'ils se jetèrent l'un après l'autre dans mes bras.

Vers la fin du spectacle, le domestique de Fontenet vint dans la loge où je m'étais rendu, pour m'avertir que la voiture était là. J'y conduisis les deux dames et je fis monter la maman la première. Elle se trouva nez à nez avec Fontenet. Je montai ensuite et pris la demoiselle sur mes

genoux, tandis que Ziegler occupait la quatrième place vis-à-vis de moi. La dispute entre Fontenet, Ziegler et la vieille recommença, quoique sur le ton de la plaisanterie et ce fut à qui crierait le plus haut. Pendant ce temps, la jeune fille, ayant approché sa bouche de mon oreille, me conjura d'avoir pitié d'elle et de la tirer des mains de cette vieille proxénète, qui, par sa fourberie l'avait rendue la plus malheureuse des créatures :

— Venez nous voir, ajouta-t-elle ; je vous raconterai mon histoire, et j'espère que par pitié vous voudrez bien me délivrer et me tirer de l'ignominie dans laquelle elle m'a plongée, et m'y retient pour ma honte et mon supplice.

Elle n'en put dire davantage ; la querelle s'était apaisée dans un rire général, mes deux amis tout enflammés s'adressaient maintenant à la jeune fille à laquelle ils faisaient à qui mieux mieux des compliments sur sa beauté, en lui témoignant leur désir de faire plus intime connaissance avec elle. Elle ne répondit rien, mais ce fut la vieille qui prit la parole :

— C'est une enfant, dit-elle, et de plus une petite sotte ! Pardonnez-lui, Messieurs ; elle est encore toute novice dans le monde, et ne peut se défaire de ses préjugés ; mais elle est bonne fille et se fera.

Nous étions arrivés à la porte de ces dames, rue Croix-des-Petits-Champs, au coin de la rue Coquillière, où Ziegler nous quitta. Nous les accompagnâmes jusque dans leur appartement. Fontenet, toujours très allumé, allait demander un lit pour passer le reste de la nuit dans cette maison, quand je lui dis en allemand :

— N'en faites rien, j'ai des choses à vous dire avant que vous n'en arriviez là.

Nous commandâmes un souper pour le lendemain avec la petite et en partant nous laissâmes des arrhes pour les frais. La première chose que Fontenet me demanda en descendant l'escalier, fut :

— Vous aurait-elle avoué qu'elle est malade ?

— Non, lui dis-je ; mais elle m'a conjuré d'avoir pitié d'elle ; elle a été séduite et trompée par la vieille, et voudrait rentrer dans sa famille, ou se faire servante plutôt que de continuer l'infâme métier auquel cette abominable femme la destine par l'astuce et la force.

— Vous ne connaissez pas les ruses de ces sortes de créatures, me répliqua-t-il, elle vous croit riche, vous lui convenez. Elle veut se faire entretenir ou vous soutirer de l'argent.

— Cela est possible, mais demain soir nous souperons avec elle et la jugerons de sang-froid, quand nous aurons entendu son histoire.

Le lendemain, la belle Aminte (c'était son nom) nous raconta, ce qui suit :

« Mon vrai nom est Lucile Lamure. Je suis fille d'un loueur de carrosses de la rue Saint-Martin. J'eus le malheur de perdre fort jeune ma bonne mère et mon père est mort il y a environ dix-huit mois. Restée orpheline, mon oncle et tuteur me prit chez lui ; ma succession et ma petite fortune lui furent confiées jusqu'à ma majorité. Cet homme, naturellement dur

et brutal, le devient à l'excès quand il est pris de vin, ce qui lui arrive presque tous les jours. J'aidais à une servante dans la mesure de mes forces à tenir le ménage. Quand mon oncle rentrait ivre et de mauvaise humeur à la maison, celle-ci se sauvait chez les voisins et me laissait seule, livrée à sa fureur. Je subis longtemps les affreux traitements de ce parent dénaturé, sans pouvoir m'y soustraire. Un jour, il y a environ trois semaines, il rentra plus ivre qu'à l'ordinaire, et me donna tant de coups en me traînant dans la chambre par les cheveux que, poussée au désespoir et sans savoir ce que je faisais, je me sauvai de la maison et courus d'une rue à l'autre, me croyant toujours poursuivie par cet horrible individu ; à la fin, morte de fatigue, je m'assis sur les marches d'une maison. J'étais toute échevelée, presque sans vêtements ; je pleurais, ne sachant que devenir ni ou passer la nuit, quand cette abominable femme qui a causé ma perte, me vit en passant avec une de ses créatures et m'aborda. Je lui racontai en pleurant ce qui venait de m'arriver ; elle feignit de pleurer avec moi, me prodigua ses perfides caresses ; après m'avoir examinée à la lueur d'un réverbère, elle m'emmena ici, me donna une petite chambre assez propre, soupa avec moi, me fournit du linge, une toilette de nuit, examina avec la tendresse d'une mère mes meurtrissures et tout mon corps que les coups de mon barbare d'oncle avaient marqué ; elle y appliqua des remèdes et me fit coucher ; après m'avoir embrassée, elle me laissa avec la fille que j'avais prise pour la sienne. Le lendemain, elle m'apporta de belles robes, me fit prendre un bain, me lava elle-même et, à ma sortie du bain, me frotta avec des eaux parfumées. On me nourrit soigneusement. Chaque jour, je prenais un bain. Je devais rester longtemps au lit, le moindre ouvrage fatigant m'était interdit. Cette bonne amie frottait deux fois par jour mes mains à l'aide d'onguents pour adoucir et blanchir la peau ; enfin, elle me traitait comme une mère ne l'aurait peut-être pas fait pour sa propre enfant. Sortie des mains barbares de mon oncle, je me crus au paradis et louai Dieu dans la simplicité de mon cœur de m'avoir fait rencontrer dans ma détresse une âme aussi charitable et généreuse. Comme on ne me permettait pas de travailler et que j'avais découvert quelques livres dans une petite armoire, je voulus, pour chasser l'ennui, me consacrer à la lecture. C'étaient des romans extrêmement tendres, dans lesquels je trouvai, en les feuilletant, des estampes qui d'abord me firent refermer le livre. Cependant, la curiosité prit bientôt le dessus, et comme j'étais presque toujours seule et tenue sous clé, elle m'y ramena malgré moi ; j'en avais déjà trop vu pour ne pas désirer voir le reste. Je feuilletai donc tous ces livres dans lesquels je vis, je lus et j'appris des choses dont je n'avais jusqu'alors pas eu une idée. Quoique sans témoin, j'en rougissais et pris le parti de ne plus les ouvrir. Ma bienfaitrice venait plusieurs fois le jour me voir, me caresser, et assistait à ma toilette tous les matins. Elle examinait avec soin mon corps en me passant ma chemise, me complimentait sur ma beauté, me faisait remarquer dans la glace combien mon teint s'était éclairci par ses soins, et disait heureux l'homme qui

jouirait de tant de charmes. A la fin, elle leva le masque : m'amena un homme auquel elle m'avait vendue, me le présenta comme un amant tendre et passionné, auquel je devais complaire en tout, me disant qu'il me rendrait heureuse et ferait ma fortune. Ayant ainsi parlé, elle quitta la chambre, me laissant seule avec cet individu qui, pendant tout ce temps n'avait cessé de me dévisager avec sa lorgnette. Il me prit dans ses bras malgré ma résistance en me disant : « Vous êtes charmante! J'ai acheté chatte en poche, il est vrai, mais je ne m'en repens pas. Nous allons voir cela. »

« Il fit tous ses efforts pour arriver à ses fins : ma résistance les rendirent inutiles. Enfin, il me lâcha en s'écriant : « J'ai payé bien cher le plaisir d'être avec une petite sotte ; mais je ne serai pas la dupe de ce manège. » Il sortit furieux et parla fort haut à mon infâme bienfaitrice, qui entra ausssitôt avec une fille.

» — Vous êtes une sotte, me dit-elle en co'ère, de refuser les caresses d'un seigneur qui veut faire votre fortune! » La fille se mit à rire de mes scrupules et me conseilla de cesser une ridicule résistance à mon propre bonheur. Je restai ferme et voulus absolument sortir de sa maison.

» — Oui, dit-elle, je ne peux ni ne veux vous en empêcher. Vous êtes libre, dès le moment que vous m'aurez remboursé les six cents livres que j'ai déboursées pour vous tirer de la boue où je vous ai trouvée, et je vous jure que vous ne sortirez pas d'ici sans me les restituer, ou que vous ferez de bonne grâce ce que j'exigerai de vous et qui n'est au fond que le désir de vous assurer une vie de plaisirs et de bonheur.

» Un instant après, elle ramenait l'homme, qui me lorgna de nouveau et trouva que j'étais une charmante pleureuse. La maîtresse de maison et la fille sortirent en me prévenant qu'à la moindre résistance, elles rentreraient pour prêter main forte à mon séducteur... Je fus déshonorée. Les femmes m'accablèrent de caresses en essuyant mes larmes et en me faisant le plus bel éloge de la vie libre et délicieuse que je mènerais désormais ; elles procédèrent à ma toilette en me frottant d'onguents et d'odeurs, etc. Je parus ce jour-là pour la première fois au salon où je trouvai nombreuse société de filles, dont tantôt l'une, tantôt l'autre était appelée au dehors. Je restais en réserve, étant, pour mon bonheur, encore trop novice pour être livrée au premier venu. Mes malheureuses compagnes, apparemment séduites et trompées comme moi, étaient maintenant endurcies et habituées à leur infâme métier ; elles paraissaient même s'y plaire. Je vis alors et plus clairement encore dans quelles mains j'étais tombée! L'abominable femme vendit ainsi encore deux fois (vraisemblablement à haut prix) ma prétendue innocence. J'éprouvai chaque fois la même horreur ; mais, résignée à mon malheur, je subissais mon sort. Jusqu'à ce jour, je n'avais servi qu'à de vieux libertins : la matrone crut, pour me faire prendre goût au métier, devoir me livrer à des jeunes gens et c'est ainsi qu'elle jeta son dévolu sur vous qu'elle supposait riche et doux. Elle vous avait entendu parler une langue étran-

et brutal, le devient à l'excès quand il est pris de vin, ce qui lui arrive presque tous les jours. J'aidais à une servante dans la mesure de mes forces à tenir le ménage. Quand mon oncle rentrait ivre et de mauvaise humeur à la maison, celle-ci se sauvait chez les voisins et me laissait seule, livrée à sa fureur. Je subis longtemps les affreux traitements de ce parent dénaturé, sans pouvoir m'y soustraire. Un jour, il y a environ trois semaines, il rentra plus ivre qu'à l'ordinaire, et me donna tant de coups en me traînant dans la chambre par les cheveux que, poussée au désespoir et sans savoir ce que je faisais, je me sauvai de la maison et courus d'une rue à l'autre, me croyant toujours poursuivie par cet horrible individu ; à la fin, morte de fatigue, je m'assis sur les marches d'une maison. J'étais toute échevelée, presque sans vêtements ; je pleurais, ne sachant que devenir ni ou passer la nuit, quand cette abominable femme qui a causé ma perte, me vit en passant avec une de ses créatures et m'aborda. Je lui racontai en pleurant ce qui venait de m'arriver ; elle feignit de pleurer avec moi, me prodigua ses perfides caresses ; après m'avoir examinée à la lueur d'un réverbère, elle m'emmena ici, me donna une petite chambre assez propre, soupa avec moi, me fournit du linge, une toilette de nuit, examina avec la tendresse d'une mère mes meurtrissures et tout mon corps que les coups de mon barbare d'oncle avaient marqué ; elle y appliqua des remèdes et me fit coucher ; après m'avoir embrassée, elle me laissa avec la fille que j'avais prise pour la sienne. Le lendemain, elle m'apporta de belles robes, me fit prendre un bain, me lava elle-même et, à ma sortie du bain, me frotta avec des eaux parfumées. On me nourrit soigneusement. Chaque jour, je prenais un bain. Je devais rester longtemps au lit, le moindre ouvrage fatigant m'était interdit. Cette bonne amie frottait deux fois par jour mes mains à l'aide d'onguents pour adoucir et blanchir la peau ; enfin, elle me traitait comme une mère ne l'aurait peut-être pas fait pour sa propre enfant. Sortie des mains barbares de mon oncle, je me crus au paradis et louai Dieu dans la simplicité de mon cœur de m'avoir fait rencontrer dans ma détresse une âme aussi charitable et généreuse. Comme on ne me permettait pas de travailler et que j'avais découvert quelques livres dans une petite armoire, je voulus, pour chasser l'ennui, me consacrer à la lecture. C'étaient des romans extrêmement tendres, dans lesquels je trouvai, en les feuilletant, des estampes qui d'abord me firent refermer le livre. Cependant, la curiosité prit bientôt le dessus, et comme j'étais presque toujours seule et tenue sous clé, elle m'y ramena malgré moi ; j'en avais déjà trop vu pour ne pas désirer voir le reste. Je feuilletai donc tous ces livres dans lesquels je vis, je lus et j'appris des choses dont je n'avais jusqu'alors pas eu une idée. Quoique sans témoin, j'en rougissais et pris le parti de ne plus les ouvrir. Ma bienfaitrice venait plusieurs fois le jour me voir, me caresser, et assistait à ma toilette tous les matins. Elle examinait avec soin mon corps en me passant ma chemise, me complimentait sur ma beauté, me faisait remarquer dans la glace combien mon teint s'était éclairci par ses soins, et disait heureux l'homme qui

jouirait de tant de charmes. A la fin, elle leva le masque : m'amena un homme auquel elle m'avait vendue, me le présenta comme un amant tendre et passionné, auquel je devais complaire en tout, me disant qu'il me rendrait heureuse et ferait ma fortune. Ayant ainsi parlé, elle quitta la chambre, me laissant seule avec cet individu qui, pendant tout ce temps n'avait cessé de me dévisager avec sa lorgnette. Il me prit dans ses bras malgré ma résistance en me disant : « Vous êtes charmante! J'ai acheté chatte en poche, il est vrai, mais je ne m'en repens pas. Nous allons voir cela. »

« Il fit tous ses efforts pour arriver à ses fins : ma résistance les rendirent inutiles. Enfin, il me lâcha en s'écriant : « J'ai payé bien cher le plaisir d'être avec une petite sotte ; mais je ne serai pas la dupe de ce manège. » Il sortit furieux et parla fort haut à mon infâme bienfaitrice, qui entra ausssitôt avec une fille.

» — Vous êtes une sotte, me dit-elle en colère, de refuser les caresses d'un seigneur qui veut faire votre fortune! » La fille se mit à rire de mes scrupules et me conseilla de cesser une ridicule résistance à mon propre bonheur. Je restai ferme et voulus absolument sortir de sa maison.

» — Oui, dit-elle, je ne peux ni ne veux vous en empêcher. Vous êtes libre, dès le moment que vous m'aurez remboursé les six cents livres que j'ai déboursées pour vous tirer de la boue où je vous ai trouvée, et je vous jure que vous ne sortirez pas d'ici sans me les restituer, ou que vous ferez de bonne grâce ce que j'exigerai de vous et qui n'est au fond que le désir de vous assurer une vie de plaisirs et de bonheur.

» Un instant après, elle ramenait l'homme, qui me lorgna de nouveau et trouva que j'étais une charmante pleureuse. La maîtresse de maison et la fille sortirent en me prévenant qu'à la moindre résistance, elles rentreraient pour prêter main forte à mon séducteur... Je fus déshonorée. Les femmes m'accablèrent de caresses en essuyant mes larmes et en me faisant le plus bel éloge de la vie libre et délicieuse que je mènerais désormais ; elles procédèrent à ma toilette en me frottant d'onguents et d'odeurs, etc. Je parus ce jour-là pour la première fois au salon où je trouvai nombreuse société de filles, dont tantôt l'une, tantôt l'autre était appelée au dehors. Je restais en réserve, étant, pour mon bonheur, encore trop novice pour être livrée au premier venu. Mes malheureuses compagnes, apparemment séduites et trompées comme moi, étaient maintenant endurcies et habituées à leur infâme métier ; elles paraissaient même s'y plaire. Je vis alors et plus clairement encore dans quelles mains j'étais tombée! L'abominable femme vendit ainsi encore deux fois (vraisemblablement à haut prix) ma prétendue innocence. J'éprouvai chaque fois la même horreur ; mais, résignée à mon malheur, je subissais mon sort. Jusqu'à ce jour, je n'avais servi qu'à de vieux libertins : la matrone crut, pour me faire prendre goût au métier, devoir me livrer à des jeunes gens et c'est ainsi qu'elle jeta son dévolu sur vous qu'elle supposait riche et doux. Elle vous avait entendu parler une langue étran-

gère avec le jeune homme qui était à côté de vous ; c'était une raison de plus pour espérer réaliser un gros gain. Elle vous remit mon adresse et fut très fâchée de voir Monsieur (s'adressant à Fontenet) dans la voiture ; elle l'avait trouvé trop Parisien et trop bon connaisseur pour espérer lui en faire accroire.

» Vous savez maintenant ma triste histoire, nous dit cette charmante fille en fondant en larmes. Si vous pouviez me tirer de l'horrible situation où je me trouve ; si, par humanité, par générosité, vous pouviez me sauver de l'abîme du vice où je suis tombée, et où je m'enlise de plus en plus, pour me rendre à la vie obscure mais honnête pour laquelle j'étais née, vous feriez mon bonheur : ce bonheur serait votre œuvre ; il vous assurerait non seulement mon éternelle reconnaissance, mais vous donnerait à vous aussi cette douce satisfaction qu'éprouve une âme sensible après l'accomplissement d'une bonne action. Le plus humble emploi, fût-ce celui de servante, me suffirait, pourvu que je sorte d'ici. Mon éducation n'a pas été absolument négligée ; ma mère a été femme de chambre dans une des premières maisons de la ville : tant qu'elle a vécu, elle m'a, non seulement instruite dans tous les ouvrages de notre condition, mais elle a aussi cherché à me donner des connaissances et des mœurs en surveillant avec soin mon instruction. J'eus le malheur de la perdre trop tôt, ainsi que mon père qui à son décès me laissa une fortune de 18 000 livres qui resteront entre les mains de mon oncle et tuteur jusqu'à ma majorité ; alors, je pourrai non seulement restituer les frais que vous aurez eu la charité de faire pour me ramener à la vertu, mais je bénirai Dieu toute ma vie de vous avoir choisi pour être mon sauveur. Je vous dirai plus : j'ai même eu comme un pressentiment que vous viendriez à mon secours quand je me suis trouvée avec vous dans la voiture au sortir du spectacle ; et c'est d'effusion de cœur que je me suis ouverte à vous. »

En disant ces mots, elle s'appuya sur moi pour cacher sa confusion et ses larmes. Dans l'émotion de mon cœur, je me jurai de faire pour elle tout ce qui me serait humainement possible. Il y a certainement dans la beauté, pour peu que l'esprit s'en mêle, une puissance à laquelle peu de personnes sont capables de résister ; aussi, mon ami Fontenet, quoique prévenu et de son naturel assez méfiant, en fut-il touché et attendri. Nous tâchâmes de consoler cette malheureuse enfant en lui promettant de la faire sortir, de gré ou de force, de cette maison. Nous lui promîmes de revenir le surlendemain souper avec elle et lui conseillâmes de faire la malade d'ici là.

En sortant, après minuit, de cette maison, je dis à mon ami :

— Hé bien ! Payerons-nous les six cents livres pour tirer cette intéressante fille de ce mauvais lieu ? Et où la mettrons-nous en sûreté, pour la ramener à la vertu ?

— Payer les six cents livres, répondit-il, serait une sottise sans aucune utilité pour votre pauvre Aminte. Au surplus, il y a ici détournement de mineure et même violence dans le fait, et cela est sévèrement puni par la

loi. En menaçant la vieille d'en instruire la police, il n'est pas douteux qu'elle s'accommode de beaucoup moins. Pour ce qui est de ramener, comme vous dites, cette petite à la vertu, c'est un projet héroïque... superbe!... Mais je vous avoue sincèrement que, pour le réaliser, je ne me sens pas assez héros et que je n'ai pas assez confiance en moi, ni même en vous, mon jeune ami, car, quoique vous sachiez résister aux filles publiques, comment ferez-vous pour ne pas succomber à tant de charmes quand elle aura repris sa liberté?

Nous passâmes ainsi une grande partie de la nuit à réfléchir sur les moyens à employer, sur les difficultés à vaincre, et les précautions à prendre contre nous-mêmes pour mener notre entreprise à bonne fin. Finalement, nous décidâmes qu'il fallait consulter un homme de loi sur cette affaire... et trouver une maison honnête, pour y placer Aminte, non comme servante, mais comme élève ou pensionnaire. Nous songeâmes à la sœur de Philidor, une des plus célèbres marchandes de modes de Paris, dont la sévérité envers ses couturières était connue. Nous payerions son apprentissage, elle logerait dans sa maison même et n'en sortirait qu'avec sa patronne... Ensuite, au bout de quelques années, nous lui monterions une boutique de modes à Deux-Ponts, nous la marierions à un honnête homme et jouirions de son bonheur comme de notre ouvrage... Là-dessus, nous nous embrassâmes et nous félicitâmes d'avance de cette heureuse idée, puis nous allâmes nous coucher.

Dès le lendemain, après avoir visité la galerie du Palais-Royal, je me rendis chez Lutherburg où, auprès de chez Lemierre le poète, demeurait un jeune avocat dont j'avais fait la connaissance dans cette maison. Je lui exposai le cas et la situation de la pauvre Aminte, avec toute la chaleur que mon amitié m'inspirait. L'avocat me dit en souriant :

— Avouez que vous aimez cette demoiselle; le feu avec lequel vous plaidez sa cause, semble le prouver.

— Non, fis-je, je n'en suis pas amoureux, mais je la plains de tout mon cœur...

— Moi aussi, répliqua l'avocat, mais le juge demandera des preuves, des témoins, des corps de délit, etc., avant que de se prononcer en faveur de votre protégée... Où sont-ils ces témoins, où sont ces preuves, etc.? Aminte accusera la proxénète; la vieille niera. Les vieux libertins ne déposeront pas contre elle : ils sont vraisemblablement même d'un rang à ne pouvoir être cités en justice. Et puis, quel droit avez-vous de vous ériger en défenseur de cette fille et de l'enlever sans payer la dette, vraie ou fausse, que la vieille réclame? Est-elle votre sœur, votre cousine?... La connaissez-vous? Etes-vous sûr que ce qu'elle vous a raconté soit vrai?... J'avoue que ces maisons de débauche, quoique tolérées par le Gouvernement, sont surveillées très étroitement et qu'au moindre scandale ou désordre qui s'y commet, on sévit contre elles impitoyablement; mais, la séduction d'Aminte a-t-elle produit quelque chose de semblable? A-t-elle appelé les passants à son secours au milieu de Paris? Son oncle

et tuteur, seul en droit de porter plainte pour rapt contre la vieille et de réclamer sa nièce, a-t-il fait la moindre démarche pour la tirer du mauvais lieu où elle est entrée et restée de son plein gré?... Croyez-moi, Monsieur, votre plainte dépourvue de toutes preuves ne serait pas reçue à la police, et si même elle était acceptée, on ne remettrait Aminte qu'entre les mains de son tuteur, jamais entre les vôtres...

Je quittai mon avocat fort mécontent de ses avis, auxquels je n'avais pourtant rien à opposer que mon ardent désir de tirer cette brave fille des mains de sa vile exploiteuse. Me trouvant dans la maison de mon ami, je ne pouvais la quitter sans souhaiter le bonjour à sa femme. Celle-ci me retint à dîner ; il fallut même après dîner l'accompagner au Jardin du Luxembourg. J'eus beau prétexter des affaires, elle ne me ramena à l'hôtel que vers le soir. Fontenet n'avait pas dîné à la maison. Pressé de lui faire part du mauvais résultat de ma consultation, je courus aux trois théâtres sans le trouver. A une heure du matin, il n'était pas encore rentré et il me fallut attendre au lendemain pour le mettre au courant. Il avait passé la nuit à la banque du comte Affligio qui, à la suite du prince Frédéric, était venu à Paris et qui, toujours heureux joueur, avait gagné dans cette seule nuit, plus de 80 000 livres à ses pontes. Après avoir écouté le récit de ma visite chez l'avocat, mon ami ne trouva pas de meilleures raisons à opposer aux arguments de l'homme de lois que je n'en avais trouvé moi-même et nous déplorâmes ensemble, sans aucun profit pour notre cause, que la justice des tribunaux fût sujette à des formes qui sauvent bien plus souvent un astucieux coupable qu'elles ne protègent l'innocent. Nous prîmes alors le parti de traiter à l'amiable avec la vieille et, après l'avoir menacée, de payer s'il le fallait ; ensuite de mettre sur-le-champ notre protégée chez madame La Pierre (c'était le nom de la sœur de Philidor) en attendant que nous ayons pu nous entendre avec la marchande de modes sur les frais d'apprentissage et d'entretien de notre protégée. Ce parti pris, j'attendis avec la plus vive impatience le moment d'aller souper avec elle et de l'emmener cette même nuit pour la remettre entre de bonnes mains. De son côté, M. de Fontenet avait consulté quelques personnes de sa connaissance sur cette affaire. Toutes lui avaient dit que les maisons de tolérance étaient considérées comme non existantes et hors la loi, que, n'étant que tolérées par la police, elles dépendaient uniquement de celle-ci, ainsi que les filles qui les habitaient ; qu'il n'y avait donc que le lieutenant de police, M. de Sartine, qui pût prononcer sans autre forme de procès pour ou contre la vieille et que c'était à lui qu'il fallait s'adresser. Tout cela était bien trop long pour mon impatience. Fontenet en rit et me dit :

— Vive Dieu! Vous voilà bien guéri de votre aversion pour les filles de joie. Au reste, quel que soit le motif qui vous guide et qui vous tient si fort en haleine, je suis des vôtres et payerai la moitié de tout ce que vous ferez pour cette charmante enfant.

Nous étions arrivés à la maison d'Aminte. J'enjambai les marches deux

par deux pour arriver plus vite ; le cœur me battait ; j'entre tout essoufflé et je trouve la vieille en pleurs.

— Ah, Messieurs ! nous cria-t-elle, on vient de m'enlever la plus aimable de mes demoiselles ! J'en suis inconsolable.

— Que nous importe ? répliqua Fontenet. Faites venir Aminte.

— Mais c'est précisément elle que je pleure. Elle a été malade hier et a gardé le lit toute la journée. Croyant que le grand air lui ferait du bien, je l'ai engagée à aller avec deux de mes demoiselles chez la marchande de modes, afin de s'égayer et de se préparer à souper avec vous ce soir... Elle se disposait à rentrer quand elle a été enlevée par ordre de la police et conduite... Dieu sait où...

Stupéfiés par cette nouvelle, nous refusâmes l'offre de la matrone de nous pourvoir de deux de ses plus belles sirènes pour nous tenir compagnie et nous en allâmes souper chez mademoiselle de La Chartre.

Ce souper me parut long et je n'y fus pas gai ; aussi, prétextant un fort mal de tête, ce qui fit sourire Fontenet, je me retirai de bonne heure. Arrivé dans ma chambre, je me demandai à moi-même pourquoi cet enlèvement par la police me chagrinait tant. Aminte n'était-elle pas sauvée et tirée du mauvais lieu où elle avait été si malheureuse ? Ce n'est assurément pas pour la punir de son infortune qu'elle a été arrêtée. Ceci, me dis-je, ne peut être qu'une conséquence de nos consultations. La police de Paris a partout des yeux et des oreilles. Instruite de la situation d'Aminte, elle aura pris des mesures pour la mettre en lieu sûr. Cela est très vraisemblable. Mais pourquoi suis-je donc si triste, si affligé ? Ne devrais-je pas plutôt me réjouir de la savoir en sûreté et de voir mon unique désir réalisé ? Une remarque de Fontenet me revint alors à l'esprit : « Comment ferez-vous, me disait-il, pour résister à tant de charmes, quand elle sera sage ? »

Il en coûtait beaucoup à mon amour-propre de renoncer à l'idée d'avoir pris un intérêt si vif au sort de cette fille pour un autre motif que celui de la réhabiliter. Je sentais qu'en poursuivant cet examen je perdais beaucoup de la bonne opinion que j'avais conçue de moi-même ; et pour me sauver de cette humiliation, je me dis en prenant mon parti :

« Pourquoi disséquer ainsi mes sentiments et loger mon cœur dans ma tête ? Aimée ou non, Aminte est également perdue pour moi ! Il faut donc se consoler et tâcher de l'oublier. »

J'étais à peine levé, le lendemain, qu'un petit Savoyard m'apporta une lettre, en me disant qu'il avait ordre d'attendre la réponse. Elle était d'Aminte, écrite à la mine de plomb et datée de la prison de Saint-Martin. Comme il est vrai que jeunesse et beauté ne perdent jamais leurs privilèges ! A peine était-elle enfermée qu'on lui avait fourni de quoi écrire et le moyen de me faire parvenir sa lettre. Elle me disait qu'elle devait rester à Saint-Martin jusqu'au premier du mois prochain, que, si je ne pouvais obtenir sa liberté avant cette époque, elle serait transférée à la Salpêtrière pour y être détenue et qu'alors il serait bien plus difficile de la délivrer.

Elle me conjurait d'avoir pitié d'elle et de faire mon possible pour la sauver.

« Je ne cesse de l'espérer, écrivait-elle, mon cœur me dit que ce sera à vous que je devrai mon bonheur. »

Elle finissait sa lettre en me priant de lui envoyer 6 livres, n'ayant pas un sol pour se procurer les plus petits allègements à sa misère. Cette lettre réveilla en moi tout l'intérêt que j'avais pris au sort de cette malheureuse, sort que je m'étais proposé d'atténuer, ne pouvant l'atteindre elle-même. Je lui écrivis que je ferais mon possible pour lui faire rendre la liberté, mais qu'étant étranger à Paris, je n'osais me flatter d'y réussir, qu'en attendant, elle devait de son côté me donner le moyen de pourvoir à ses menus besoins et continuer à m'envoyer de ses nouvelles le plus souvent qu'elle pourrait, de me marquer surtout pourquoi on l'avait menée à Saint-Martin et non chez son oncle et tuteur ; qu'elle ne devait rien me cacher, afin que je pusse mieux la servir ; que je ne lui envoyais que 12 livres dans la crainte que son petit messager ne fût pas fidèle, etc. Je rendis aussitôt compte à M. de Fontenet de ce que je venais d'apprendre et lui communiquai la lettre d'Aminte, en lui recommandant cette malheureuse créature.

— Après le dîner, me dit-il, nous consulterons Fréron [1] sur les démarches qu'il y aurait lieu d'entreprendre pour obtenir sa mise en liberté. A peine sortis de table, nous nous rendîmes en voiture chez le célèbre écrivain. Nous le trouvâmes après son dîner en grande et joyeuse compagnie. Il nous reçut pourtant sur-le-champ. Après nous avoir écoutés, il dit en riant :

— Ah! c'est une aventure galante, dont vous (s'adressant à moi) me paraissez être le héros. Tue Dieu! quel gaillard!...

— Cher Fréron, dites-nous comment il faudrait s'y prendre pour tirer cette fille de prison? Vous connaissez notre intention et nous comptons sur vous pour nous aider à l'exécuter.

— Il faut savoir tout d'abord pourquoi on a mis cette fille à Saint-Martin, répliqua-t-il. Ce n'est qu'en connaissant son délit qu'on peut plaider sa cause. Je m'en informerai à la police dont le connais les chefs et vous promets de m'employer pour votre protégée, dont, cependant, je vous en avertis, vous ne ferez jamais qu'une fille, quoique d'un genre plus reluisant qu'elle ne l'était au coin de la rue Coquillière.

Un peu piqué par cette prophétie, je dis en sortant à mon ami :

— Fréron, comme tous vos philosophes du jour, ne croit plus à la vertu. Sublimes réformateurs du genre humain, ils traitent de chimère ce que nous appelons simplement le cœur. Ils ont placé le leur dans leur tête, dans leur intérêt, dans leur gloriole et, dans des circonstances ana-

1. Fréron (1718-1776), auteur de nombreux ouvrages, fondateur de l'*Année Littéraire*, célèbre par ses polémiques avec Voltaire.

logues à celle-ci, même dans leurs culottes.... Que Fréron nous procure seulement la liberté d'Aminte, le reste nous regarde!

Deux jours après, je reçus une seconde lettre de Saint-Martin par le même petit messager, qui avait fait sa commission très fidèlement. Aminte m'assurait ignorer parfaitement la cause de sa détention. Elle n'avait à se reprocher que sa fuite de chez son oncle qui l'avait, par ses indignes procédés, précipitée dans l'opprobre où elle se trouvait. Malgré la démarche de Fréron, Aminte fut conduite, avec bon nombre de filles de mauvaise vie, au couvent de la Salpêtrière pour y faire pénitence. La façon dont ces filles sont condamnées par la police mérite d'être relatée. L'une après l'autre, elles se présentent devant leur juge pour entendre l'arrêt que le premier commis de la police leur dicte. Si elles s'emportent et se laissent aller à proférer des injures contre lui, ce qui arrive souvent, celui-ci prolonge le temps de leur détention d'une semaine, à la récidive, d'un mois et même d'une année. Cette manière de procéder, les malédictions et injures grossières dont ces malheureuses, dans leur fureur, accablent leur juge, attirent toujours beaucoup de curieux, qui souvent se voient également apostrophés par ces filles perdues de vices et sans aucune vergogne.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans message de la pauvre Aminte. A la fin, un Savoyard m'apporta une lettre datée de la Salpêtrière. Elle me marquait qu'elle était condamnée à passer quatre ans au couvent, pour y pleurer son inconduite et s'en repentir; qu'on lui avait coupé ses beaux cheveux, qu'elle était très souffrante et qu'elle me priait de lui envoyer 6 livres pour décider la sœur grise, par de petits présents, à lui faciliter sa correspondance avec moi. Dans ma réponse, je cherchai à la consoler, quoiqu'il ne me restât guère d'espoir de la tirer de là. Je mis un louis dans ma lettre et la remis au même porteur, après l'avoir récompensé et engagé à continuer de m'apporter aussi fidèlement celles qu'on lui confierait.

Pendant plusieurs jours, je demeurai sans nouvelles. Tous ceux à qui je m'adressais pour m'aider à délivrer Aminte, me disaient comme Fréron : « Ah! c'est une histoire de filles; alors, il faut vous adresser à monsieur de Sartine. »

Ces gens étaient sans entrailles et sans pitié pour la pauvre brebis égarée et ne croyaient ni à la sincérité de son repentir, ni à son désir de rentrer dans la bonne voie, dont on l'avait écartée. Malgré le vif désir que j'en avais, je ne pouvais aller voir cette malheureuse. Il m'était interdit de pénétrer dans l'intérieur du couvent-prison où elle était détenue. Je commençais à désespérer de son salut et du succès de mes démarches, quand un homme qui me sembla être un garçon-jardinier, me remit une lettre; à l'adresse, je reconnus la main d'Aminte. Je l'ouvris précipitamment. Elle me parlait d'une lettre que je n'avais point reçue, me faisait un tableau horrible de sa situation et me conjurait de lui conserver mes bontés et mon amitié jusqu'à sa fin, qu'elle ne croyait pas éloignée; que sa maladie, empirant chaque jour, l'avait réduite à ne pouvoir plus quitter

son grabat ; qu'elle était devenue méconnaissable et que, consumée de chagrin, elle avait à peine la force de m'écrire ces lignes, qu'une des sœurs grises, touchée de son état, lui avait promis de me faire parvenir par une main sûre. Quoique profondément ému par cette lettre sans date, je tâchai de consoler ma malheureuse Aminte et de raviver en elle une espérance que je n'avais plus moi-même. Je la conjurai d'avoir bon courage et de ne pas se laisser abattre par son malheur, qu'en attendant de pouvoir la délivrer je prendrais toujours sincèrement part à ses chagrins. Je finis ma lettre en lui disant : « *Conservez avec soin l'amitié de la bonne sœur qui vous protège, et recevez le petit secours que je vous envoie ci-joint, et vous enverrai toutes les fois que vous en aurez besoin et m'en fournirez l'occasion.* » L'âme attristée par cette lettre, je fus dîner chez mon ami Lutherburg, dont la femme avait invité la mère et les deux demoiselles Parocelle. Madame Lutherburg voulait à toute force me rendre amoureux de l'aînée de ces demoiselles, très belle et très aimable à la vérité, mais dont je devais respecter l'innocence puisque je ne pouvais lui offrir un état. En vain, je m'efforçai d'être gai à ce dîner ; l'art de feindre n'a jamais été à ma portée ni à mon goût. Je fis donc assez triste figure, et la maîtresse de maison, dont le regard scrutateur ne me quitta pas une seconde, non seulement s'en aperçut, mais devina à quelque chose près la cause de mon humeur sombre. Après dîner, je cherchai bien à m'esquiver ; mais ce fut inutile, il fallut rester à souper et même coucher à la maison. Dès que la société fut partie, je fus mis sur la sellette. Je racontai fidèlement tout ce que je savais de l'histoire d'Aminte, ce qui fut traité de conte et moi de dupe d'avoir conçu le ridicule espoir de ramener une fille perdue à la vertu.

— Elle a eu l'adresse de vous séduire, ajouta madame de Lutherburg, et, quand on a un bon cœur comme vous, cela n'est pas difficile. Vous êtes amoureux de cette créature, la chaleur et les ménagements que vous avez mis dans le récit de son aventure ne me l'ont que trop prouvé. Or, ce serait me rendre complice de ses desseins, que de vous la faire rendre.

— Comment, Madame ? Vous pourriez obtenir sa liberté et vous hésitez ?

— Oui, mon jeune ami, cela ne me coûterait peut-être qu'une démarche à faire en sa faveur, elle serait libre, et vous, de nouveau son esclave. N'en parlons plus.

Jamais, je crois, je n'ai sollicité une grâce avec autant d'insistance et de chaleur que j'en mis pour obtenir la libération de la pauvre Aminte. Je me jetai aux pieds de madame Lutherburg ; je la conjurai de lui être favorable ; je l'assurai que cette malheureuse fille serait placée sous sa protection, dès qu'elle serait libre ; que les secours que nous lui destinions ne lui parviendraient que par elle ; que d'elle seule dépendrait absolument le choix de la maison où elle serait mise en apprentissage, en cas que celle de la sœur de Philidor ne lui conviendrait pas, etc. Enfin, je la

flattai, je la pressai tant, qu'en me conduisant, comme de coutume, à ma chambre, elle me dit :

— Je crois bien qu'il faut en passer par où vous voulez. Venez mardi soir souper et coucher ici ; le dimanche matin, nous irons ensemble à la police dont le premier commis est mon ami ; il ne me refusera pas la liberté de votre belle.

Cependant, le dimanche tant désiré arriva enfin. Après le déjeuner, madame Lutherburg fit atteler et me mena à l'hôtel de la police. Nous traversâmes plusieurs salles remplies de commis, de clients, d'espions, etc., et trouvâmes, dans un arrière-cabinet, M. Faber, premier commis et bras droit de M. de Sartine. Dès qu'il aperçut ma protectrice, il se leva et vint au-devant d'elle, en lui demandant par quel heureux hasard il avait le bonheur de la voir à son bureau.

— Je viens, lui dit-elle, vous demander une grâce, mais je ne vous dirai en quoi elle consiste que quand vous m'aurez donné votre parole d'honneur que vous ne la refuserez pas.

— Mais, Madame, ce pourrait être une chose impossible, et la loi de la chevalerie dit expressément : *à l'impossible nul n'est tenu.*

— Cela est très possible et dépend uniquement de votre volonté, répliqua-t-elle.

— En cas cas, ordonnez, vous serez obéie.

Madame Lutherburg raconta alors l'histoire de la malheureuse Aminte et ajouta en riant :

— Ce jeune monsieur s'est fourré dans la tête de la ramener à la vertu, il veut lui faire apprendre le métier des modes, la mettre sous ma surveillance, etc.

M. Faber me demanda mon nom, ma demeure... Ensuite :

— Depuis quand Aminte est-elle enfermée à la Salpêtrière ?

— Depuis environ six semaines.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Aminte Lamure.

M. Faber prit alors un gros registre et dit :

— Aminte est son nom de guerre, elle s'appelle Lucile. C'est son oncle et tuteur qui a obtenu sentence contre elle. Il est très vrai que cet homme est un ivrogne, un brutal, qui détient la fortune de sa nièce. Le cas est très graciable ; présentez un petit placet au ministre de la police ; exposez vos raisons et le motif qui vous pousse à demander sa libération. Dans huit ou dix jours, je vous enverrai un ordre pour l'abbesse de la Salpêtrière, qui vous délivrera votre protégée.

— Mais, Monsieur, faut-il que ce soit moi qui signe ce placet ?

— Cela n'importe, pourvu qu'il y ait le nom d'une personne vivant à Paris. Ce sera toujours à votre adresse (qu'il faut que vous me donniez) que j'enverrai l'ordre d'élargissement.

Madame Lutherburg embrassa M. Faber en le remerciant de sa complaisance, et moi, je ne me possédais pas de joie. Après avoir baisé les

mains de ma bienfaitrice mille et mille fois en nous en retournant, j'obtins d'elle de passer à l'hôtel pour écrire sur-le-champ mon placet. Il était à peine fini que Ziegler et Luedecke entrèrent chez moi. Je leur fis part de l'heureux succès de ma démarche. Le premier, qui connaissait Aminte, me pria de l'emmener quand j'irai la chercher.

— Et moi, dit Luedecke, ne pourrais-je pas être témoin de cette belle action ?

— Vous pouvez faire bien plus, lui dis-je, en lui présentant mon placet. Lisez et signez, elle sera délivrée sous votre nom, et vous devra sa liberté.

Il ne balança pas un instant, prit la plume et signa en grandes lettres : *Le Baron de Luedecke*. Une heure après, mon placet était entre les mains de M. Faber. Quoique très attaché à Aminte, je répugnais néanmoins à laisser à la police de Paris un document portant mon nom, attestant que dans mon jeune temps, j'avais tiré une fille publique des prisons de la Salpêtrière. J'invitai ces deux messieurs à dîner avec moi chez un traiteur des Boulevards. Nous y fîmes bonne chère sous la belle verdure et vidâmes quelques verres à la santé et libération de la bonne Aminte.

Les dix jours demandés pour expédier l'ordre de libération d'Aminte étaient écoulés. De nouveau j'étais en proie à l'inquiétude. Je craignais la sévérité de M. de Sartine qui était la terreur des filles publiques et des filous. Dans cet intervalle, je n'avais reçu qu'une seule lettre d'Aminte, toujours sans date. Elle me marquait que sa maladie allait en empirant, qu'elle commençait à craindre de ne plus me revoir, qu'elle était très enflée, faible et souffrante, que bientôt elle ne pourrait plus m'écrire, et que la société dans laquelle elle était obligée de vivre lui était plus insupportable que tous ses maux. Les maux qui accablaient cette infortunée n'en rendaient que plus ardent mon désir de la sauver. Il m'était impossible, en dépit de tous mes efforts pour l'étouffer, de renoncer à l'espoir de réussir. J'allais m'abandonner à l'abattement et au chagrin, quand au moment où je rentrais, le suisse me remit une lettre d'une main inconnue. Elle ne contenait qu'un ordre à madame l'abbesse de la Salpêtrière, de remettre entre les mains du porteur du présent ordre, la dénommée Lucile Lamure, surnommée Aminte. Signé de Sartine. Je regrette bien de n'avoir pas gardé copie de cette pièce dans laquelle le nom de l'abbesse était écrit en toutes lettres et la date marquée. Je courus sur-le-champ remercier ma bienfaitrice dont je baisai les belles mains et les joues en lui montrant l'ordre de M. de Sartine. Je courus de même chez Ziegler, Luedecke et nos barons allemands. Tous voulurent être présents à la libération de la belle Aminte. Les maîtresses de nos barons offrirent même des hardes pour la vêtir décemment à sa sortie de prison et se proposèrent de donner à souper à toute la société pour faire oublier tout d'un coup à la pauvre malheureuse ses malheurs passés.

La partie fut arrangée pour le lendemain. Nous étions dix personnes, sept hommes et trois femmes — les belles de nos barons ; le plus âgé parmi nous n'avait pas vingt-cinq ans, tous parés comme des petits-

maîtres. Comme c'était vers le soir, les domestiques postés sur les voitures prirent des flambeaux qu'ils devaient allumer aux dernières maisons du faubourg, en sortant de Paris. Nous voulions ainsi venger l'innocence séduite et malheureuse et rendre son triomphe éclatant dans cette maison de larmes et de pénitence. Aminte devait oublier tous les maux soufferts jusqu'à l'heureux instant où la liberté lui était rendue. Sa maladie ne m'inquiétait guère ; je me disais qu'elle avait certainement exagéré son mal et ses souffrances qui, selon moi, ne devaient être qu'un effet des privations et de la mélancolie. Nous arrivâmes enfin à la grille de la Salpêtrière. Elle était fermée. Le suisse vint nous dire :

— On n'entre plus, Messieurs.

Je sortis alors de la voiture et lui dis :

— Ouvrez ; voici un ordre de M. de Sartine — et je le lui montrai en même temps.

Il ouvrit aussitôt à deux battants et nous entrâmes dans la grande cour du couvent. Après nous être fait annoncer, nous montâmes tous (à l'exception des femmes, qui restèrent dans la voiture) pour parler et présenter l'ordre de M. de Sartine à madame l'abbesse qui nous reçut très poliment, mais aussi en nous montrant quelque surprise. Elle était avec deux autres dames dans une belle salle. Je m'avançai vers elle en lui disant :

— Madame, je viens pour vous enlever une jeune personne, beaucoup plus malheureuse que coupable, qui est détenue ici. M. de Sartine a reconnu son innocence et m'a accordé sa liberté dont certainement ni moi, ni mes amis, que j'ai l'honneur de vous présenter ici, n'abuseront, étant tous disposés à faire rentrer cette pauvre fille dans la bonne voie dont elle a été forcée de s'écarter un moment.

Je lui remis en même temps le rescrit du lieutenant général de police. Si madame l'abbesse m'avait toisé en souriant pendant ma harangue, je la toisai à mon tour pendant qu'elle lisait. C'était une belle femme, entre trente et quarante ans, fraîche et d'une propreté recherchée, comme le sont toutes les religieuses qui ne visent pas à la sainteté. Elle me rendit mon ordre avec beaucoup de grâce.

— Je suis bien fâchée, Monsieur, de ne pouvoir obéir à l'ordre de M. de Sartine, et surtout de ne pouvoir vous complaire. Je crois avec vous que la pauvre Aminte est plus malheureuse que coupable ; toutes nos sœurs l'aiment (je me sentis changer de couleur, craignant qu'elle ne fût morte ou agonisante) à cause de sa douceur et de sa soumission. Mais, comme quelque temps après son arrivée dans cette maison il s'est trouvé qu'elle était malade, elle a été conduite avec plusieurs autres détenues, qui étaient dans le même cas, à l'hôpital de Bicêtre, pour y être traitée. C'est donc là qu'il faudra aller la chercher. Au reste, Monsieur, je vous le répète, je suis bien fâchée de ne pouvoir vous la remettre, et je la plains de tout mon cœur ; car, depuis dix ans que je suis dans cette maison,

aucune de ces demoiselles n'a été réclamée et emmenée par une aussi brillante et aimable compagnie que la vôtre, Messieurs.

Et, nous faisant à tous une révérence pleine de grâce, elle se retira dans son appartement. Nous regagnâmes tristement nos voitures. Bicêtre était trop éloigné de la Salpêtrière pour que nous pussions y aller ce même soir. Nous remîmes la partie au lendemain et allâmes souper chez nos barons, sans la pauvre Aminte.

Le jour suivant, nous étions tous sur le chemin de Bicêtre. Pour cette fois, c'était en plein jour, sans apparat et avec le simple désir de voir et de délivrer la malheureuse prisonnière, que nous nous étions mis en route. En arrivant, il fallut produire l'ordre de M. de Sartine pour pénétrer à l'intérieur du quartier des femmes. Une sœur grise, de fort bonne mine, nous y fit entrer. Je demandai mademoiselle Aminte pour l'emmener avec moi, ayant obtenu sa liberté. La bonne sœur, s'approchant alors de moi, me dit à voix basse :

— C'est donc vous, Monsieur, à qui Aminte écrit quelquefois ?

— Oui, et c'est vraisemblablement vous, charmante sœur, qui avez eu la charité de nous être favorable ?

— Oui, dit-elle, c'est moi, et j'en suis bien aise, quoique j'aie agi contre la règle. Aminte est donc libre ? ajouta-t-elle ; vous voulez l'emmener avec vous ? Mais, en conscience, qu'en ferez-vous dans l'état où elle est ? La pauvre fille est dans le mercure et bien loin de sa guérison : je vous le répète, qu'en ferez-vous dans l'état affreux où elle se trouve ? Croyez-moi, son rétablissement peut être moins éloigné qu'on ne pense ; il se fera ici aux frais du roi et, avec un peu de patience, mon jeune Monsieur, vous n'aurez reculé que pour mieux sauter.

Bien qu'après ce récit il ne me restât aucun doute sur le genre de maladie dont la pauvre Aminte était infectée, je ne pus cependant m'empêcher de sourire des sages conseils de la bonne sœur, et je la priai de faire venir la malade.

— Vous la verrez, me dit-elle, mais promettez-moi de ne pas lui apprendre qu'elle est libre, avant sa guérison. Elle est douce comme un agneau et la seule qui le soit parmi une quantité de malheureuses devenues de vrais démons. Si elle savait qu'elle n'est plus prisonnière, elle serait peut-être comme les autres.

En disant ces mots, la sœur rentra pour aller chercher Aminte. Pendant ce temps, nous nous étions approchés de la fenêtre pour regarder dans une cour toute pleine de filles atteintes du mal vénérien et soumises aux frictions mercurielles. A peine nous eurent-elles vus aux fenêtres, qu'elles s'écrièrent :

— Ha ! Voilà le b... qui m'a donné la v... C'est toi, j... f..., qui m'a arrangée comme cela !

Elles se troussèrent en même temps et nous firent voir des horreurs, en nous accablant d'injures et d'imprécations. Pauvre Aminte ! Dans quel abîme tu es tombée ! Sur ces entrefaites, elle arriva. La sœur l'avait

fait entrer dans une grande cage de fils de fer qui la séparait de nous ; elle fut d'abord étonnée de voir tant de jeunes gens et ne me reconnut pas ; mais, me découvrant tout à coup parmi eux, elle jeta un cri en s'élançant vers moi. Heureusement que, derrière sa grille, elle ne pouvait m'atteindre. Dieu! qu'elle était changée! Il aurait été impossible de la reconnaître. Ses beaux grands yeux n'étaient plus que des fentes dégoûtantes dans un tête tellement enflée qu'elle avait à peine figure humaine : son teint jaune pâle, livide, ses lèvres autrefois si fraîches, si vermeilles! maintenant desséchées, bleuâtres..., la pauvreté sale de ses vêtements, etc., tout cela ne pouvait inspirer que dégoût, horreur et pitié. J'en fus pénétré et, malgré mes efforts, il me fut impossible de lui cacher l'impression douloureuse que son apparition avait faite sur moi. Elle s'en aperçut, se couvrit le visage avec une espèce de tablier et, cherchant à s'échapper, elle se mit à pleurer et à sangloter.

— Pauvre Aminte, lui dis-je, ne vous désespérez pas! Vous guérirez et je puis, dès maintenant, vous donner la certitude que vous sortirez d'ici en pleine liberté, aussitôt que vous aurez repris des forces et recouvré la santé. Je pourvoirai en attendant à un asile convenable pour vous y placer, chez d'honnêtes gens. Ce sera vraisemblablement chez madame La Pierre, la sœur de Philidor, que vous apprendrez le métier des modes. En attendant, ayez bon courage et ne vous abandonnez pas au chagrin. Je viendrai vous voir de temps en temps et vous donnerai avec plaisir tous les secours que je pourrai.

Elle me dit qu'elle m'avait écrit une grande lettre, peu de jours avant sa sortie de la Salpêtrière qu'elle l'avait donnée à une fille libérée, avec prière de me l'envoyer par la petite poste. C'était cette lettre qui ne m'était pas parvenue. La malheureuse Aminte se calma peu à peu et me conjura de ne pas l'abandonner dans la terrible détresse où elle se trouvait. En promettant de faire tout ce qui dépendait de moi, je lui fis part en même temps des bonnes intentions que mon ami Fontenet continuait d'avoir pour elle.

— Soyez tranquille, lui dis-je, tout dépendra désormais de vous-même et de votre conduite.

Le grillage de la cage où elle se trouvait enfermée était si serré qu'on n'y pouvait rien faire passer. Je remis un louis à la sœur protectrice pour la malade, auquel chacun de ces messieurs joignit un écu de 6 livres. Comme il était encore de bonne heure, nous allâmes voir les fous enfermés dans cette maison. En entrant dans la vaste enceinte qui leur est affectée, nous en trouvâmes une quantité qui s'y promenaient avec des entraves aux jambes, semblables à celles dont on se sert pour les chevaux quand on les met au pâturage. Un de ces entravés s'approcha de nous avec empressement et, son bonnet à la main, étendant le bras vers ses camarades, nous dit en les montrant :

— Messieurs! Voici les fous...

Ils nous entourèrent tous et, sans une sœur grise armée d'un nerf de

bœuf, nous aurions eu de la peine à passer pour pénétrer chez les furieux. Ces malheureux étaient enchaînés dans des espèces de chenils et dans des cabanons. Quelques-uns étaient nus avec des chaînes au cou, rivées au mur du fond de leurs cellules. Les uns priaient Dieu, les autres juraient, criaient, chantaient, riaient, se plaignaient ou bravaient et menaçaient avec insolence leurs voisins et les passants. Chacun croyait être sage, avoir raison, se moquait de la folie de son voisin et semblait dire comme notre entravé en montrant les autres : « Messieurs! Voici les fous.»

Je trouvai tant de ressemblance dans les opinions et les caractères de ces déments, avec ceux de notre monde comme il va aujourd'hui (abstraction faite des méchants et des sanguinaires qui n'y sont pas enchaînés) que, l'âme attristée, je demandai à mes amis de nous éloigner de ces lieux où la misère humaine se montre à nos yeux sous des couleurs si crues.

A l'exception de Ziegler qui n'avait pas vu Aminte dans son éclatante beauté, ces messieurs qui n'aimaient d'ailleurs les femmes que comme on aime un meuble commode et nécessaire, ne pouvaient concevoir le tendre intérêt que m'inspirait une créature aussi laide que dégoûtante. Nous soupâmes encore ce soir chez nos barons pour qui je fus un objet de perpétuelles railleries. Le portrait qu'ils firent à leurs belles de la pauvre prisonnière qu'ils appelaient ma maîtresse, sans être trop chargé, les fit d'autant plus frémir que, par leur état, elles se sentaient tous les jours exposées à subir un sort aussi effroyable que le sien. Sans comprendre le vrai motif des soucis que je continuais à prendre pour la pauvre Aminte tombée dans la misère, elles me considéraient comme un amant tendre, constant, généreux et tel qu'elles auraient désiré en rencontrer un. Aussi n'aurait-il tenu qu'à moi de me venger par elles des sarcasmes auxquels j'avais été en butte de la part de leurs barons et, en vérité, elles ne manquèrent depuis aucune occasion de m'en donner le moyen.

Lutherburg avait acheté une charmante maison de campagne dans la vallée de Montmorency. Il alla s'y établir pour le reste de l'été et m'invita à venir y passer quelques jours. Ziegler ayant depuis peu introduit M. de Luedecke dans cette maison, celui-ci fut du voyage. Seuls nos barons allemands, dont le ton ne plaisait pas à madame Lutherburg, ne furent pas invités. Ziegler ne voulut y aller qu'avec moi, quelques jours après. Dans l'après-midi du samedi suivant, nous nous mîmes en route et arrivâmes de bonne heure chez l'ami Lutherburg. Il y avait là nombreuse société, surtout des femmes. Toute cette région des environs de Paris est embellie par un grand nombre de maisons de campagne où les gens riches de la ville passent l'été : les femmes y restent, tandis que les hommes vaquent à leurs affaires à Paris et se contentent d'aller de temps en temps passer vingt-quatre heures avec leur famille. Ma réputation de Don Quichotte des princesses de la Salpêtrière avait précédé mon arrivée. Toutes ces jeunes femmes étaient curieuses de voir et de connaître un jeune amant tellement constant, que le dernier degré de misère de sa maîtresse

n'avait pu le rendre infidèle. Madame Lutherburg avait amené la conversation sur Aminte, sur son malheur, sa maladie, sa libération et surtout sur la bonne intention que j'avais de la remettre dans le droit chemin. Les jeunes femmes qui m'entouraient, ayant été dûment instruites d'avance, s'étaient proposé de bien s'amuser à mes dépens. Elles commencèrent donc par rire de ce prétendu retour à la vertu.

— Aminte guérie et libre, fit l'une, ne sera certainement pas la première jolie couturière qui aura rendu son amant heureux. C'est cela sans doute, Monsieur, qu'il vous plaît d'appeler son retour dans le droit chemin. Avouez-le. Au reste, il faut vous rendre justice : vous êtes à nos yeux un oiseau rare, une sorte de phénomène, et nous ne pouvons assez admirer votre patience, votre tendre persévérance et votre constance dans ce funeste amour.

— Amour, Mesdames : voilà, leur dis-je, un bien grand mot. Je vous jure que l'amour n'a aucune part à ce que je fais et ferai. Sans connaître la pauvre Aminte, elle m'a intéressé et son malheur m'a touché au point que je suis résolu à faire mon possible pour la tirer de l'abîme où elle est tombée sans qu'il y eût de sa faute. Si j'en étais amoureux comme vous croyez, Mesdames, si j'avais sur elle les vues que vous me prêtez, bien loin de la sauver, je la perdrais, semblable à ces vieux libertins qui, sous prétexte de charité font élever des jeunes filles jusqu'à l'âge de la puberté qu'ils attendent, pour en abuser. Après s'en être rassasiés et les avoir familiarisées avec leur libertinage, ils les quittent et les abandonnent à l'opprobre de la débauche et à ses horribles suites, dont au contraire j'espère sauver Aminte et l'en garantir pour l'avenir. Maintenant, Mesdames, vous savez tout. Si je me trompe ; si, dans ma bonne foi, je ne caresse qu'une chimère..., l'événement me l'apprendra. Eh bien ! Ce sera une leçon pour moi. En attendant, je continuerai d'agir et d'espérer.

Ma réponse, faite avec cette véhémence que la sincérité et ma propre persuasion pouvaient seules lui donner, eut un plein succès. Ces jeunes femmes, toutes de la classe moyenne des habitants de Paris où l'on trouve encore des mœurs et des vertus, non seulement ne me plaisantèrent plus, mais s'intéressèrent au sort de la pauvre malade et me promirent de lui envoyer, en attendant sa liberté, du linge et quelques hardes pour lui permettre au moins de se tenir à peu près propre. La maîtresse de maison fut la première à m'embrasser de tout son cœur ; les autres suivirent son exemple et, du coup, je devins l'ami de trois jolies femmes et le compère de la quatrième qui était grosse et choisit ce moment pour me prier d'être le parrain de son enfant.

***

Dans ses lettres, Aminte insistait de plus en plus pour que j'aille la voir ; elles portaient cependant une teinte moins noire ; elle y donnait cours à de petits caprices qui me prouvaient qu'elle commençait à se consoler

et à se retrouver elle-même. Un beau matin, je fus la voir à Bicêtre. Elle était visiblement mieux et bien désenflée ; sa toilette, grâce à la bonté de mes nouvelles amies, était aussi plus propre et plus élégante. Le premier mouvement de son âme en me voyant fut, comme la première fois, un vif et court élan de joie : le second, un retour sur elle-même qui la fit fondre en larmes. Pour lui cacher celles qui coulaient sur mes joues, je m'approchai de la fenêtre d'où je revis encore les mêmes répugnantes créatures se chauffant au soleil et proférant les mêmes horreurs. Infortunée Aminte ! te laisser gémir un jour de plus parmi ces monstres, alors que je puis t'en séparer, serait une barbarie !

— Vous êtes libre, lui criai-je, venez, je vous emmène.

Y pensez-vous ? s'écria la sœur à son tour. L'emmenerez-vous chez vous dans l'état où elle est ? Et qui voulez-vous qui se charge d'une fille atteinte de sa maladie ? Si vous êtes décidé à la tirer d'ici et à payer les frais de sa guérison, parlez au chirurgien-major, M. Colon. Il a deux maisons à Paris où il traite d'honnêtes femmes et des demoiselles affligées du même mal.

— Eh bien ! Menez-moi chez lui.

La sœur fit rentrer Aminte qui, levant les mains au ciel en partant, me donna mille bénédictions. Une minute après j'étais introduit dans le bureau de M. Colon. Il me demanda pour guérir radicalement Aminte, y compris le logement et la nourriture dans sa maison du faubourg Saint-Marceau, la somme de 12 louis d'or. Étant sorti dans l'intention de payer un compte à mon marchand-tailleur, je pus lui remettre sur-le-champ cet argent. Il me donna l'adresse de sa maison, ainsi que le reçu de mes 12 louis. Comme je voulais conduire immédiatement ma pauvre malade dans cet asile, M. Colon me dit que, malgré l'ordre de M. de Sartine, je ne pouvais la faire sortir de Bicêtre.

— Elle n'est ici que comme malade, le lieu de sa détention est à la Salpêtrière : c'est là que vous irez la chercher dimanche en huit, car le transport des filles guéries s'est fait ce matin et ne se fait que tous les samedis.

Après avoir pris congé de la bonne sœur grise et lui avoir fait accepter une récompense pour ses peines, je me remis tristement dans mon fiacre.

***

Enfin, le jour tant désiré de la libération d'Aminte, arriva. Je pris un fiacre et me rendis dès huit heures du matin à la Salpêtrière. Madame l'abbesse était au chœur. Je profitai de ce temps pour voir la partie de cette immense maison où étaient internées les folles. Dans une cour longue et étroite, on tenait les furieuses. Les unes étaient enchaînées dans de petits cabanons : vis-à-vis sur un banc, il y en avait une quantité d'autres enchaînées juste sous la gouttière, de sorte que, hiver comme été, elles étaient non seulement exposées aux intempéries de l'air, mais à la pluie, à

la neige, à la glace et au dégel. Chaque goutte d'eau leur tombait sur le corps, et la plupart de ces malheureuses étaient absolument nues. Pauvres femmes! Dieu vous a créées pour le bonheur de l'homme; celui-ci, en faisant ses lois, en dictant ses volontés, s'est-il occupé de vous? La nature même a été une marâtre pour vous. Elle vous a formées faibles, sensibles et aimantes. Outre les maux dont elle a gratifié ses créatures en général, elle vous rend douze fois par an régulièrement malades et souffrantes, et vous n'échappez à cette incommodité périodique qu'en devenant mères. Dans ce cas même, qu'avez-vous gagné? Sans compter les douleurs et les dangers de l'enfantement, vous êtes dans un état de malaise et de souffrance pendant les neuf mois de votre grossesse! Plusieurs des malheureuses enfermées en ce lieu étaient des femmes, qui, trompées par leurs amants, étaient devenues folles par amour. Pauvres, pauvres femmes! pensais-je, en quittant ce lieu d'horreur, de misères et de larmes. Je remontai au salon de la Salpêtrière, où l'on me remit Aminte en échange de l'ordre de M. de Sartine. La pauvre fille m'attendait, son petit paquet sous le bras, avec une impatience aisée à concevoir. La religieuse me la recommanda, et, après lui avoir fait envisager l'abîme où le vice l'avait plongée, elle l'exhorta à prier Dieu sans cesse de lui donner la force de ne plus faillir. Nous traversâmes la cour en silence. Aminte me suivait, d'un pas mal assuré. Chez le portier, il fallut donner nos signatures et payer un droit de sortie. Enfin, la grille s'ouvrit : nous étions libres! Je fis asseoir la jeune fille au fond du fiacre; je me mis vis-à-vis dans l'autre coin et, après avoir dit au cocher : « Faubourg Saint-Marceau, rue de la Clé », nous partîmes. Pendant tout ce temps, ni moi ni Aminte n'avions proféré une seule parole. Assis dans le fiacre en face d'elle, je la vis comme en extase; elle regardait de temps en temps la campagne, puis moi, et levant les yeux au ciel, elle versa des larmes en abondance. Tout à coup, elle se précipita sur ma main qu'elle couvrit de baisers et de pleurs. J'eus de la peine à lui faire reprendre sa place; j'avais heureusement des gants qui en furent baignés. La pauvre fille était encore dans un état tel que ses caresses ne pouvaient exciter qu'une tendre pitié jointe à un peu d'aversion. En entrant dans le faubourg, je remis deux louis à Aminte, pour ses besoins petits, en lui recommandant de me donner souvent de ses nouvelles et de me marquer si on la traitait convenablement chez M. Colon. A peine eûmes-nous mis le pied dans le corridor de sa maison que les différentes portes s'entre-bâillèrent à droite et à gauche; sans doute les belles pécheresses qui habitaient ces chambres, curieuses de voir la figure d'une consœur nouvellement arrivée, l'y avaient attendue. Je la conduisis à la chambre que la gouvernante de la maison lui assigna : elle était petite mais confortable et propre, avec vue sur le jardin. Aminte se crut au ciel dans ce modeste réduit et ne put m'exprimer sa reconnaissance que par des larmes. Après l'avoir recommandée à la gouvernante en lui glissant 6 livres dans la main, je me retirai et me rendis à l'hôtel. J'étais si content d'avoir terminé cette affaire qui m'avait tenu si fort au cœur

et coûté tant de démarches que je me crus délivré d'un grand fardeau. J'écrivis sur-le-champ à mon ami Fontenet pour le mettre au courant de tout ce que j'avais fait.

Regardons désormais Aminte comme guérie et sauvée, lui marquais-je. *Mais occupons-nous de la placer aussitôt qu'elle pourra quitter M. Colon. Madame La Pierre, sœur de Philidor, sans me rien refuser, ne m'a pas paru fort empressée à la prendre chez elle. Vous la savez sévère, elle ne se fie pas assez à la droiture de mes vues sur cette fille qui, sortant d'ailleurs d'une maison de correction, ne lui paraît pas assez pure pour être reçue dans le bercail de ses innocentes brebis. Ecrivez-lui le plus tôt possible. Faites en sorte que madame votre sœur vous autorise à lui dire quelque chose de sa part ; sa pratique est trop bonne pour qu'on ait à craindre la moindre difficulté de la part de la marchande, si elle daigne s'intéresser à cette malheureuse fille.*

En effet, une dizaine de jours après, madame La Pierre me dit chez son frère qu'elle avait reçu une lettre de M. de Fontenet ; qu'elle recevrait notre protégée en apprentissage et la logerait et nourrirait chez elle ; que, pour ce qui regardait le temps et le prix de cet apprentissage, elle ne pouvait les fixer que quand elle aurait mis à l'épreuve ses dispositions et son assiduité au travail.

***

Aminte m'écrivait presque tous les jours des lettres pleines de sa reconnaissance, du sentiment de son bonheur d'être sortie de Bicêtre et de se voir libre. Sa santé se rétablissait à vue d'œil et la disposition de son âme ajoutant à l'efficacité des remèdes, lui faisait espérer que peu à peu elle reprendrait ses forces et sa fraîcheur. J'avoue que je craignais le moment de son parfait rétablissement presque autant que je le désirais.

Les lettres d'Aminte étaient enjouées, tendres, pressantes ; la chère petite me priait instamment d'aller la voir. C'étaient tantôt des rubans, de petites bagues, des aiguilles qu'on me demandait, tantôt d'autres bagatelles avec un peu d'argent : elles se terminaient toujours par l'envoi de mille tendres baisers. Ce n'était pas la tournure que j'avais projeté de donner à ses sentiments pour moi. Les miens pour elle ne différaient guère des siens ; je ne pouvais me le dissimuler et, malgré les folies dont je m'étourdissais pour me prémunir contre celle que je craignais de faire avec elle, je tremblais que le pronostic de Fontenet ne se vérifiât à notre première rencontre après sa guérison. Cependant, l'idée de profiter de la reconnaissance de cette charmante et malheureuse fille pour lui faire prendre goût à la débauche, en échange de ce que j'avais fait pour l'en garantir, répugnait à mon caractère ; et je pris héroïquement le parti de ne la voir que chez madame La Pierre, où elle devait se rendre en sortant de la maison de santé.

. . . . . .

Aminte ne laissait guère passer de jour sans m'écrire. La gaîté de son

style attestait les progrès de sa santé et son prochain rétablissement. Je lui répondais souvent, surtout quand elle me demandait quelque chose, et m'empressais chaque fois de lui envoyer plus qu'elle n'avait désiré. Quoique je mesurasse avec soin mes expressions dans mes lettres pour lui cacher ce que je ressentais pour elle de plus vif que de la simple amitié, il se peut qu'elle les ait interprétées à sa manière, ou que, sans y penser, j'y aie mis trop de sensibilité et marqué un intérêt trop tendre pour lui laisser des doutes sur l'ascendant qu'elle croyait avoir pris sur moi. Il est certain qu'elle pensait être si sûre de ma complaisance que, sans demander mon consentement et sans m'avoir prévenu, elle se fit transporter dans la maison que M. Colon avait à Paris où des dames d'un rang plus élevé se faisaient soigner sous sa direction. Ce n'est qu'après ce déménagement qu'elle me marqua simplement qu'elle était mieux soignée et plus commodément logée à Paris qu'au faubourg Saint-Marceau, que cela hâterait beaucoup sa guérison, dont elle ne pouvait attendre le moment, tant elle était pressée par le désir de me prouver sa tendre reconnaissance et son parfait dévouement. L'espèce de récompense que la séduisante Aminte me réservait après sa guérison ne laissait plus de doute à mes yeux ; quoique toujours fasciné par cette charmante créature, je prévis que l'ardeur de sa gratitude la porterait aisément à m'offrir et à me faire le sacrifice de ce que, pour son malheur, la séduction et la violence lui avaient déjà arraché. Je voulus donc empêcher cette reconnaissance de dégénérer en coupable faiblesse ou en amour entre nous, sachant très bien que cette passion qui perd tant d'honnêtes filles, ne ferait pas un miracle en ma faveur, en ramenant celle-ci à la vertu. Si le doux langage et l'ardeur de la reconnaissance de la belle Aminte me flattaient dans un sens, dans un autre ils me donnèrent des soupçons et renversèrent totalement le plan que j'avais osé faire pour son sort. Trop prévenu en sa faveur, mes soupçons, pour ce qui regardait son déplacement, ne tombèrent que sur son docteur. Cet homme, vraisemblablement avide de gain, ayant eu connaissance de ma correspondance avec une jeune fille dont la beauté commençait à reprendre son éclat, et s'étant souvenu qu'à sa demande de cent écus pour achever la guérison de ma protégée dans sa maison du faubourg Saint-Marceau, non seulement je n'avais pas fait la moindre difficulté pour les lui donner, mais que je les lui avais payés en entier et d'avance, se sera avisé de persuader cette jeune fille d'user de son pouvoir sur moi pour se faire traiter dans sa maison de Paris où elle serait avec des dames et verrait du beau monde dans les rues. Celle-ci aurait le plus naturellement du monde accepté la proposition, sans en apercevoir le but qui était de me soutirer une cinquantaine d'écus de plus que le prix convenu et payé. Je ne vis dans l'action d'Aminte que de la légèreté et un peu d'ingratitude, sans être autrement fâché contre elle ; je voulus pourtant lui faire sentir que je n'étais pas très content de sa façon d'agir à mon égard. Je me contentai donc de lui faire dire par son messager qu'étant un peu fatigué, je ne pouvais lui faire réponse sur

le contenu de sa lettre. Je m'étais proposé d'écrire à M. Colon et de lui dire ma façon de penser sur ce transfert, quand je reçus le lendemain une seconde lettre d'Aminte, conçue en ces termes :

A Paris, du 15 novembre 1765.

Monsieur et Ami,

Je suis d'un chagrin terrible que vous ne vous portiez pas bien ; je souhaite que ça aille mieux. J'ai dans l'idée que vous êtes fâché parce que je passe les remèdes à Paris ; écoutez, il ne faut pas que ça vous fasse de la peine, soyez persuadé que les dépenses que vous et M. de Fontenet feront pour moi, je n'en mesurerai pas. Je me conformerai à tout ce qui vous fera plaisir, ainsi qu'à M. de Fontenet, et vous ne serez pas fâchés de m'avoir obligée. Vous devez avoir reçu une lettre hier de M. Colon où il vous marque qu'il va demain chez vous, où il vous parlera ; il a été avant-hier chez vous, mercredi, on lui a dit que vous n'y étiez pas : cela m'étonne, attendu que vous ne sortez point de la chambre, je vous dirais que je suis très bien chez lui, bien nourrie, bien couchée, bien gardée. J'ai été saignée, j'ai pris médecine, j'ai déjà pris cinq bains, l'on en prend deux par jour, l'on est très bien traitée chez lui. Si vous écrivez à M. de Fontenet, faites-lui bien mes compliments, et qu'il dise au juste quand est-ce que l'on aura le plaisir de le voir. Je vous prierais de me faire un mot de réponse que vous donnerez au présent porteur avec 6 livres dedans, plus si vous voulez, ça me fera plaisir, c'est pour quelque chose dont j'ai besoin. Pour M. Colon, vous n'êtes pas gêné pour le payement, vous le payerez à la fin des remèdes, d'ailleurs vous lui parlerez. Je suis,

mon cher ami, avec toutes les obligations que je vous dois, votre affectionnée Aminte.

Je vous envoy mil baysers les plus tendres. Je ne puis vous remercier assez de toute les obligations que je vous ai.

Me sentant encore un peu irrité, je craignis de faire de la peine à la malade et lui fis dire par son messager, qu'étant encore fatigué je ne pouvais lui répondre ce jour-là. Je me mis aussitôt à écrire à M. Colon, en lui signifiant que j'ignorais et voulais ignorer le transfert de mademoiselle Aminte, et que je n'entendais pas payer un écu de plus pour sa parfaite guérison que la somme qu'il avait demandée et reçue ; qu'en conséquence, il était maître de la guérir à Paris ou au faubourg Saint-Marceau, pourvu que je n'aie pas de nouveaux comptes à payer pour une jeune personne qui n'était ni ma maîtresse, ni ma parente et que je connaissais à peine ; à laquelle je m'étais intéressé et m'intéresserais par la suite si elle voulait suivre mes avis et non ses caprices. Dès le lendemain, je reçus la lettre suivante d'Aminte :

du 16 novembre 1765.

Monsieur,

Je suis au désespoir de vous avoir causé de l'humeur, et surtout dans votre maladie, mais ce n'est qu'un demi mal, attendu que vous êtes sorti hier. Je

suis étonnée qu'un homme d'esprit fasse les questions que vous faites, de demander à ce monsieur pourquoi il me gardait chez lui à Paris. Parbleu, voilà un singulier propos ; si vous étiez marchand n'aimeriez-vous pas mieux votre profit que celui d'un autre ; eh bien, il en est de même. Je suis très piquée de ce que je vous envoy une lettre vendredy, vous dites que vous m'enverrez réponse, et le lendemain vous écrivez à M. Colon sans seulement me faire dire un mot. J'ai bien vu que vous étiez fâché. Dans l'impatience où j'étais, j'ai écrit à M. de Fontenet. Je lui dis les arrangements et qu'il m'écrive si ça lui convenait, si non, je m'y prendrais d'une autre façon. Je finis, Monsieur, ayant beaucoup d'humeur contre vous.

Aminte.

Pour le coup, le voile tomba ; je vis clair. Semblable à Sancho Pança quand ses châteaux en Espagne s'écroulèrent, je ne reconnus comme lui mon erreur qu'après avoir caresssé longtemps une chimère, qui n'existait que dans ma tête. Divin Fréron ! me suis-je écrié ensuite, en me rappelant ses paroles : « *Vous n'en ferez jamais qu'une fille.* »

Un éclat de rire convulsif, produit par l'indignation, me fit éprouver un serrement de cœur douloureux, qui m'apprit, à mon grand regret, que j'avais ressenti pour l'ingrate Aminte plus que de la simple amitié et qu'il était dangereux à mon âge, avec un cœur si aimant, de jouer avec les passions et de prétendre à une sagesse héroïque. Je me sentais trop ému pour répondre par un reste de tendre attachement, à une lettre qui ne me laissait plus de doute sur l'inutilité de mes soins envers une fille dont l'ingratitude m'affligeait. Je laissai donc passer la journée et plusieurs autres encore, ne me sentant pas assez calme pour écrire sans dire trop ou trop peu à cette créature charmante que je devais quitter pour toujours. Aminte avait dans mon cœur un avocat trop éloquent pour que sa conduite à mon égard fût, sinon complètement innocentée, du moins excusée. Ce fut donc sans lui faire la moindre peine ou des reproches inutiles que je me disposai à prendre congé d'elle. Et c'est dans cette disposition que je lui écrivis le 21 novembre. Je lui marquai que jusqu'à ce jour nous avions eu une fausse idée de nous-mêmes ; que nous ne nous étions ni compris ni bien connus ; que mon seul tort vis-à-vis d'elle, c'était d'avoir cru sur parole qu'elle voulait sincèrement rentrer dans la classe des honnêtes femmes dont, pour son malheur, on l'avait forcée de s'écarter un instant ; que mon apparente opulence et mon empressement à prévenir ses désirs qui, jusqu'à ce jour, je le reconnaissais avec plaisir, avaient toujours été modérés et à ma portée, lui avaient peut-être donné l'idée que j'étais riche, et qu'en conséquence, un refus de ma part d'acquiescer à l'augmentation de ses dépenses pouvait lui paraître un manque d'amitié ou l'effet d'une blâmable parcimonie ; que je pouvais cependant l'assurer sur l'honneur que ce n'était ni l'un ni l'autre ; que je n'étais rien moins que riche, et que ce n'était pas sans me gêner sur autre chose que j'avais fait avec joie pour elle ce que mes moyens, très bornés, m'avaient permis

de faire. « Pour ce qui me regarde, et ce qui me reste à faire vis-à-vis de vous, Mademoiselle, vous me l'avez appris vous-même par votre lettre du 16. Dès ce moment, nous ne sommes plus rien l'un pour l'autre. Adieu donc, chère Aminte! Quoique je vous quitte sans rancune, je ne vous quitte pas sans douleur. »

Je fis mettre ma lettre à la petite poste. Content de moi-même dans cette affaire, je pris le parti d'oublier cette fille trop séduisante : mais, malgré moi et les distractions que je cherchais, mes idées se reportaient toujours vers elle et son sort à venir. Dès le lendemain matin, je reçus par la même voie une lettre que je n'ouvris que dix jours plus tard. Deux autres qu'Aminte m'écrivit restèrent également cachetées sur ma cheminée. Ce fut, je crois, un bonheur pour moi d'avoir laissé traîner ces lettres en dépit du vif intérêt que je portais à celle qui les avait écrites. Je m'applaudissais de ma fermeté et les regardais sur ma cheminée, quand un grand domestique à riche livrée entra dans ma chambre pour me remettre celle que je vais transcrire ici. Reconnaissant très bien la main d'Aminte et ignorant par quel hasard il était en possession de cette lettre, je l'ouvris devant lui :

Paris du 28 décembre 1765.

Monsieur et Ami !

Lassé de ne pas avoir le plaisir de vous voir, j'ose prendre la liberté de vous écrire ces lignes pour m'informer de votre santé et implorer votre secours.

A ce dernier mot, tous mes griefs furent oubliés et, sans lire plus loin, je demandai avec chaleur au domestique :

— Par quel hasard cette lettre se trouve-t-elle entre vos mains? Que fait Aminte? Que lui est-il arrivé?

Toutes ces questions faites rapidement avec vivacité et d'une haleine, étonnèrent cet homme qui me dit :

— C'est mademoiselle Lucile, ma maîtresse, qui m'a remis cette lettre avec ordre de la porter chez vous. Elle se porte parfaitement bien. Il ne lui est rien arrivé de fâcheux et rien ne lui manque parce que M... prévient le moindre de ses désirs.

Revenu à moi, je continuai à lire...

Je sais que vous avez eu des bontés pour moi, j'espère que vous voudrez bien vous donner la peine de venir aujourd'hui me voir. Vous rendrez réponse à mon domestique. Vous obligerez votre humble

Lucile.

Voilà mon adresse : rue d'Argenteuil, Butte Saint-Roch, chez M. Favre, entre un cordonnier et un tapissier vis-à-vis un marchand de vin et un boulanger, au premier sur le derrière, au fond de la cour.

Je renvoyai le domestique après lui avoir promis que j'enverrais la réponse. Pour le coup, il ne me restait plus de doute sur le sort d'Aminte ;

elle était guérie et entretenue. La voilà de nouveau livrée à la débauche et, malheureusement, pour cette fois de son plein gré.

***

Revenant un jour du Jardin du Roi, où mon goût pour l'histoire naturelle m'attirait chaque semaine, je vis venir vers moi un diable attelé de quatre chevaux qui allaient ventre à terre. Confondu dans la foule, je ne fus pas remarqué ; mais je reconnus au premier coup d'œil, Aminte, plus fraîche et plus belle que jamais. Elle était avec un homme de trente-six à trente-huit ans, de bonne mine, vraisemblablement son entreteneur. La roue de derrière du véhicule ayant glissé dans le ruisseau qui, à Paris, se trouve au milieu des rues, m'éclaboussa ainsi que tous ceux qui étaient autour de moi, de la tête aux pieds. Tous maudirent ce diable de malheur et celle qu'il emportait avec tant de rapidité ; moi seul, je ne pus m'empêcher de rire, malgré la perte de mon habit couleur ventre de biche, en songeant aux vicissitudes de l'existence humaine, en me rappelant mon voyage à la Salpêtrière, à la rue de la Clé, faubourg Saint-Marceau où je la déposai, et en regardant les taches faites par la boue puante, noire et corrosive de Paris. Depuis cette rencontre, je n'avais pas revu Aminte ; mais je la voyais chaque jour sous deux aspects : dans sa resplendissante beauté d'avant sa détention, et dans l'excès de son malheur derrière la grille de Bicêtre ; l'un et l'autre m'avaient inspiré le plus tendre intérêt pour cette fille, et cet intérêt n'a jamais entièrement disparu. Je revis peu après Aminte, ou plutôt la belle Lucile, à la Comédie-Italienne. Elle entra dans une première loge suivie d'une femme plus âgée ; couverte de diamants et éclatante de beauté, elle attira aussitôt sur elle tous les regards. Toutes les lunettes se braquèrent sur elle, tandis qu'avec l'aisance d'une duchesse elle promenait la sienne sur toute la salle, excepté sur le parterre où j'étais. Semblable à un astre nouveau qui vient d'apparaître au firmament, elle était examinée, admirée et louée par tout le monde. Dans les sociétés, on parlait de Lucile comme d'un phénomène ; chez madame Lutherburg qui n'avait jamais vu Aminte (malgré la part qu'elle avait à son nouvel éclat), M. Lemierre parlait de la belle Lucile avec un enthousiasme digne d'un poète tragique. Je fis chorus avec lui, et me gardai bien de leur apprendre que la malheureuse Aminte et la brillante Lucile étaient une seule et même personne. Ma discrétion ne fut pas le moindre service que je rendis à cette charmante fille. Son amant, voyant la grande sensation qu'elle produisait dans le public, craignit de la perdre. Pour la soustraire à des amateurs d'un rang plus élevé et plus riches que lui, dont il redoutait la concurrence, il l'emmena en pays étranger. Elle disparut donc peu après son succès au théâtre.

CHRISTIAN MANNLICH

LA CAMPAGNE DE RUSSIE VUE DE BERLIN

(DU DÉBUT DES OPÉRATIONS A LA CHUTE DE STALINGRAD)

I

LA PREMIÈRE PHASE DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE

(JUILLET-AOUT 1941)

Dimanche 22 *juin.* — A quatre heures du matin, coup de téléphone d'un collègue : Alfieri [1] a été appelé, il y a une demi-heure, par Ribbentrop. (L'espoir que c'est à nous, cette fois, qu'ils vont déclarer la guerre, me traverse l'esprit...)

Il fait grand jour. Dans les arbres du Tiergarten, étincelants de rosée, chantent joyeusement des centaines d'oiseaux. On dirait vraiment l'aube d'un jour heureux.

Sur un banc du parc, deux amoureux attardés ou tenaces s'embrassent avec effusion.

Alfieri revient à quatre heures trente, très ému ; ces mises en scène excitent son enthousiasme et lui donnent l'illusion d'accomplir quelque geste héroïque. Ribbentrop nous conte-t-il, avait reçu, quelques instants auparavant, Dekanozof qui s'attendait tout au plus à une énergique protestation et non pas à la déclaration de guerre, mais il se serait comporté avec beaucoup de dignité. Les opérations militaires ont déjà commencé, ce matin, à trois heures sept.

A cinq heures trente, conférence de presse à l'*Auswertiges Amt* [2]. Grande affluence de correspondants et de fonctionnaires. Beaucoup d'entre eux, prévoyant qu'ils devraient se lever à une heure indue, ont passé la nuit au cercle. Deux ou trois femmes en robe du soir. Visages livides et ensommeillés, mais pourtant souriants. Atmosphère de surexcitation et d'étrange allégresse.

1. Ambassadeur d'Italie à Berlin, Leonardo Simoni, auteur de cette étude, était conseiller dans la même Ambassade.

2. Ministère des Affaires Étrangères.

Ribbentrop, très pâle et visiblement las, lit une interminable note allemande. De temps à autre, il commet un lapsus. A un certain moment, au lieu de « les documents trouvés durant l'occupation de la Yougoslavie », il lit « durant l'occupation de l'Angleterre » et, en dépit de l'ironique murmure général, il ne rectifie pas.

Sept heures, Alfieri téléphone à Rome, à Anfuso : « Journée historique... L'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie... »

Anfuso, encore à moitié endormi, lui répond qu'il le savait déjà. « Cependant, cette fois encore, s'exclame-t-il, en scandant les syllabes pour être bien compris, nous avons été informés après coup!... »

Vers neuf heures, Ciano nous informe que, à notre tour, nous avons déclaré la guerre à la Russie.

J'ai passé, dans la matinée, devant le palais de l'Ambassade soviétique, « Unter den Linden », le palais où Bismarck en de longues et patientes conversations avec l'ambassadeur du tsar a bâti la politique qui aurait dû garantir l'Allemagne du péril mortel que représente, pour elle, le double front de ses ennemis. Et c'est précisément Hitler, pour qui ce deuxième front était un cauchemar, qui vient de le faire naître.

Les fenêtres de l'Ambassade sont hermétiquement closes. La vaste avenue est presque déserte. Nul ne s'arrête pour regarder. Un seul policier monte tranquillement la garde, à l'angle de la rue, comme d'habitude. Toute la journée, un étrange silence a pesé sur la ville, comme si chacun s'était abîmé dans la méditation, réfléchissant au sort qui l'attend, maintenant.

Tard dans la soirée, les premières nouvelles parviennent de l'État-Major. Kaunas occupé, les Russes pris partout par surprise, les ponts restés intacts, des centaines d'appareils ennemis détruits au sol...

Mardi 24 *juin.* — La publication des bulletins de guerre a été suspendue pour quelques jours. Au Quartier général, tous sont aussi extrêmement discrets. Les choses vont bien, déclarent-ils simplement. Ils ne cachent point, cependant, non sans un certain dépit, que la résistance soviétique semble s'être manifestée aussitôt après les premières heures et qu'elle paraît plus opiniâtre que l'on ne le prévoyait.

Samedi 28 *juin.* — Gœbbels mène avec une véhémence et une persévérance tout à fait teutoniques, la campagne préparée depuis longtemps en vue de galvaniser l'Allemagne et l'Europe, à l'idée d'une « croisade » contre la Russie soviétique. Aujourd'hui, les journaux attaquent le thème de la « défense de la chrétienté ».

(Hier, la police a chassé, sans aucun motif, les religieuses du Sacré-Cœur de leur couvent et leurs biens ont été confisqués.)

Dimanche 29 *juin.* — Toute la journée, la radio a diffusé des bulletins spéciaux concernant les opérations en Russie, annonçant des avances spectaculaires et des chiffres imposants de prisonniers.

Ce matin, les journaux annonçaient la mort du prince Blücher et de ses deux frères, respectivement lieutenant, caporal et soldat dans le même régiment de parachutistes. Ils ont été tués le même jour.

Mardi 1er *juillet.* — Riga et Lemberg sont entre les mains des Allemands. Les troupes du Reich sont sur la Bérésina. Grands succès, par conséquent. Et pourtant, l'État-Major ne semble pas satisfait : les officiers constatent avec inquiétude que la retraite russe ne prend pas l'aspect d'une fuite précipitée, mais plutôt celui d'une manœuvre stratégique, qui est loin d'être désordonnée. Ils craignent que leurs calculs, prévoyant l'anéantissement de l'ennemi en dix semaines, ne s'avèrent pas très exacts.

Vendredi 4 *juillet.* — Au déjeuner, je me trouve à côté du ministre Todt, le créateur des autostrades et de la ligne Siegfried, le maître absolu des services du génie militaire et civil. C'est un bel homme d'une quarantaine d'années, grand, brun, robuste, au visage ouvert, au regard vif. Il parle de la campagne de Russie avec hésitation et avec des réticences inattendues. Il ne peut pas comprendre comment une armée comme l'armée soviétique peut manœuvrer sur des voies de communication en si mauvais état. Évidemment, observe-t-il, nous nous trouvons devant des soldats qui dépendent beaucoup moins que les Allemands des services de l'arrière et qui font la guerre sans se préoccuper des pertes et des erreurs de tactique. C'est un fait auquel on n'avait pas pensé et dont il faut tenir compte.

Le jeune prince Wrede est tombé, l'un des premiers, sur le front de l'Est.

Samedi 5 *juillet.* — Les nouvelles concernant les pertes considérables subies par les Allemands en ces premiers jours de campagne contre la Russie parviennent à Berlin. La population, qui n'y était pas habituée, paraît agitée. Gœbbels va la calmer — pense-t-il — par un discours.

Dimanche 13 *juillet.* — Nous allons à Vienne, avec l'ambassadeur, pour assister au passage des premiers convois de nos troupes partant pour le front russe. Avec une importante escorte de chefs nazis et de généraux, nous nous rendons à la petite gare de Scheschacht, où s'arrêteront les trains italiens.

Nos soldats n'ont pas très fière allure : ils sont sales, mal équipés et surtout, mal encadrés et très mal armés. S'ils doivent vraiment combattre contre une armée moderne telle que se révèle l'armée russe ils se trouveront rapidement en mauvaise posture. Nous en avons le cœur serré.

Alfieri, qui veut toujours être le premier à faire preuve d'enthousiasme (officiel), a demandé à un général allemand : « Mais, ces soldats, arriveront-ils à temps pour prendre part à une bataille ? »

L'autre l'a regardé en écarquillant les yeux et lui a demandé : « Est-ce là votre seule préoccupation, monsieur l'Ambassadeur ? »

Déjeuner chez Baldur von Schirach, Gauleiter de Vienne. C'est un jeune homme souriant, blond et équivoque, au regard langoureux, qui a toutes les apparences caractéristiques du pédéraste. Sa femme, fille de ce fripon qu'est le photographe officiel du Führer (il a su faire une industrie de sa fonction) est une petite bourgeoise cancanière, capricieuse et sotte.

Ils vivent dans l'immense et magnifique villa Rothschild, environnés d'un luxe effréné et révérés comme des souverains par un nombre impressionnant de « lieutenants », éphèbes assez équivoques, en brillants uniformes.

La Gauleiterin ne cesse d'énumérer toutes les richesses dont elle dispose : « J'ai dix tableaux hollandais... J'ai soixante paires de souliers... J'ai douze domestiques... » Mais elle semble surtout fière de l'incroyable quantité de crème qu'elle réussit à avaler. Il paraît qu'elle détient, dans ce domaine, un véritable record. Elle se lamente parce qu'elle n'a pas encore pu voir le film américain *Gone with the Wind*... (C'est, ici, une véritable fureur ! Gœbbels a une copie de ce film qu'il prête à ses amis pour des projections privées ; tout le monde ferait des bassesses pour être invité à assister à ces séances.)

Au moment où nous allons prendre congé, on ne trouve plus la maîtresse de maison. Grande agitation. On finit par la découvrir au buffet, avec une amie. Elles étaient allées s'attribuer une portion supplémentaire de crème, en cachette. Nos hôtes trouvent l'aventure fort divertissante...

Lundi 14 *juillet*. — Berlin : la situation ne paraît pas plus claire. Les Allemands ont subi un bel échec dans le secteur de Smolensk où l'ennemi a réussi à se décrocher selon toutes les règles de l'art. La prolongation de la campagne au delà des dix semaines prévues paraît inévitable.

Et, en même temps, on note, avec inquiétude, les mouvements des Américains qui occupent tranquillement tous les points stratégiques de la périphérie, à commencer par l'Islande, se préparant ainsi à établir l'encerclement continental tant redouté.

Un autre de nos amis est tombé, le prince Buby Hatzfeld, vingt ans, dernier descendant d'une célèbre famille historique.

Vendredi 18 *juillet*. — Un bulletin spécial annonce la rupture de la ligne dite « Staline », la chute de Smolensk et l'échec des contre-attaques russes. Les opérations sont nettement en retard sur le plan prévu. Le but que l'État-Major s'était assigné : l'anéantissement total de l'armée ennemie, n'a pas été atteint.

Nous apprenons la mort de Karl von Pükler, l'un des jeunes écrivains allemands les plus sympathiques et les plus intelligents.

Lundi 21 *juillet.* — La très faible activité de notre diplomatie, dans le domaine allemand, se concentre sur deux questions : attitude allemande envers la France et situation en Croatie. Les Français ont envoyé à Berlin un mémorandum dans lequel, paraît-il, ils demandaient, à l'Allemagne de garantir l'intégrité de leur empire colonial. L'*Auswertiges Amt* ne nous en a pas informés et paraît mécontent quand nous demandons à être mis au courant. Il refuse et déclare simplement que d'éventuelles discussions avec Vichy auraient seulement pour objet des modifications partielles et secondaires à la convention d'armistice. Nous faisons remarquer que nous serions heureux nous-mêmes de faciliter la tâche du Gouvernement français. Alors, l'ambassadeur Abetz fait appeler Alfieri et lui déclare qu'il ne faut rien accorder aux Français qui, « à commencer par Pétain, sont tous des traîtres ».

Question croate. La ligne déterminée à Vienne pour délimiter notre occupation de la zone de Lubljana s'est vite révélée absurde. Les Allemands ont fait passer cette ligne si près de la ville que la vie y est rendue impossible et qu'ils nous ont enlevé toute possibilité de contrôle sur la région. Nous avons demandé une rectification du tracé. Nous nous sommes heurtés à un refus énergique, dur et presque discourtois.

Lundi 28 *juillet.* — Temps d'arrêt, sur tout le front russe. La propagande s'efforce désespérément de détourner l'attention générale en attaquant avec violence le président Roosevelt et (pour changer) les Juifs. Cette manœuvre n'obtient aucun succès. L'attention de tous les Allemands est fixée sur le front de l'Est, ils sont terrifiés par les nouvelles qu'apportent les permissionnaires et par les avis de décès de plus en plus fréquents. Le fait est que, pour la première fois depuis 1939, une campagne n'a pas abouti à l'anéantissement immédiat de l'adversaire, à la victoire obtenue au prix de pertes légères. Pour la première fois, un adversaire tient tête à la Wehrmacht. Et c'est comme si ce peuple s'éveillait, après un beau rêve, à la réalité tant redoutée.

En face de cette situation, quelle est l'attitude des « experts »? Ils sont irrités parce que leurs plans n'ont pas abouti à un succès immédiat. A voix basse, ils accusent le Führer d'être le principal responsable des échecs, pour avoir imposé des manœuvres qui n'étaient pas nécessaires et avoir même parfois commis des bévues. Quoi qu'il en soit, ils se déclarent absolument sûrs de la victoire qui sera obtenue à la suite d'un « écroulement » inattendu de toute l'armée russe, à un moment donné. J'ai l'impression que cette certitude est le fait de la logique teutonique qui calcule tout et prévoit tout, sans tenir compte de l'imprévu et des impondérables, c'est-à-dire, justement de ce qui exerce, au moment décisif, une influence déterminante.

Mercredi 30 *juillet.* — Quel sera le sort des territoires russes occupés par les Allemands? Avant la campagne, ceux-ci avaient décidé d'en proclamer l'indépendance, d'y établir un gouvernement indépendant

— au moins en apparence — et de faire participer des armées « nationales » à la lutte contre les bolcheviks.

L'expérience polonaise laissait, il est vrai, bien peu d'espoir de voir se réaliser un pareil projet. Rosenberg, représentant du pangermanisme le plus enflammé, démontre au Führer la nécessité d'imposer à toutes les terres orientales occupées une espèce d'administration coloniale et de les soumettre à une exploitation intensive par des méthodes de violence. Il paraît que ces idées ont un certain succès. Je n'en doute pas. Elles correspondent bien à l'étrange logique de l'Allemand.

Je m'aperçois qu'on ne parle déjà plus de l'indépendance future des Pays baltes, de l'Ukraine et de la Galicie et que certains représentants des mouvements nationalistes ont été secrètement arrêtés.

Sous peu, nous entendrons parler des partisans lithuaniens ou ukrainiens qui lutteront contre les S.S.

Lundi 4 *août*. — Le Führer a invité Mussolini à inspecter le front russe. Entretien d'Alfieri avec Ribbentrop. Celui-ci explique que le retard apparent des opérations du front oriental « est simplement dû au fait que le Führer entend épargner au maximum la vie de ses soldats ». Mais l'offensive va être reprise en Ukraine, et, au cours des mois d'août et de septembre, l'armée ennemie sera immanquablement détruite.

« — Alors, a conclu Ribbentrop, nous pourrons stabiliser le front pour cet hiver.

» — Mais comment? a demandé Alfieri, surpris à juste titre, la guerre ne se terminera donc pas avec la défaite de l'ennemi? »

Ribbentrop s'est alors livré à une longue dissertation pour démontrer que le conflit à l'Est pouvait se prolonger pendant un an au moins : puis il a déclaré que le Japon se préparait à entrer en guerre aux côtés de l'Axe.

« — De quels symptômes tirez-vous cette impression? demande Alfieri.

» — Pour le moment, je ne puis vous le dire. Vous en serez informés en temps opportun. »

A la fin de cet entretien parfaitement cordial, l'ambassadeur a tenté d'obtenir une légère modification de la ligne de Vienne, près de Lubljana, mais Ribbentrop s'est tout à coup raidi et a répondu par un « non » froid et inexorable. Et nous sommes alliés!

Lundi 11 *août*. — Rome insiste de nouveau pour obtenir une rectification de la « ligne de Vienne » aux environs de Lubljana. Les Allemands, de façon brusque et grossière, nous déclarent qu'ils sont prêts à satisfaire notre demande, si, en échange, nous leur cédons le « bassin de Tarvis ». C'est simplement inouï!

Jeudi 14 *août*. — Énergique reprise de l'offensive en Ukraine. Odessa et Nikolaïev ont fini par tomber. Mais les Allemands, qui voulaient

anéantir une armée, ont pris deux villes déjà détruites, tandis que les forces russes se sont encore une fois dégagées.

Il paraît que notre corps expéditionnaire serait en ligne, mais nul n'en entend parler. Le commandement allemand a demandé directement à Rome que notre bulletin ne mentionne pas les faits d'armes de nos soldats, et, naturellement, notre Gouvernement a accédé à cette absurde requête.

Vendredi 15 *août.* — Les Allemands ont occupé les grandes usines de Krivoj-Rog, en Ukraine. La propagande proclame cette victoire comme s'il s'agissait d'un événement décisif.

II

L'ÉCHEC DE L'OFFENSIVE SUR MOSCOU ET LA CRISE DU COMMANDEMENT ALLEMAND

(SEPTEMBRE-DÉCEMBRE 1941)

Vendredi 25 *septembre.* — Le 19 septembre, à la suite d'une vaste opération heureusement conduite, les Allemands ont occupé Kiev. Ils étaient devant cette ville depuis le mois de juillet. C'est un succès; cependant, à l'État-Major, la situation fait l'objet d'études approfondies et sévères.

La défaite russe sur le front ukrainien, s'y demande-t-on, est-elle due à une simple erreur dans la manœuvre défensive de Budjenny ou bien est-elle un symptôme de la crise qui mine sourdement l'armée russe et sur laquelle les Allemands ont fondé tant d'espoirs depuis le début de la campagne?

Les avis sont partagés. Dans les milieux politiques, naturellement, on persiste à croire que la déroute ennemie est proche, et l'on affirme qu'il est nécessaire de frapper rapidement de nouveaux coups pour la provoquer d'une manière définitive. Les militaires se montrent plus circonspects et mettent en évidence les difficultés d'une nouvelle offensive, en cette saison, c'est-à-dire à la veille du mauvais temps et du froid. Ils préféreraient s'arrêter sur les positions atteintes et se préparer à la reprise de l'offensive qui pourrait n'avoir lieu qu'au printemps prochain.

Jeudi 2 *octobre.* — Après de longues discussions, qui ont souvent manqué de sérénité, les maréchaux ont fini par céder à la volonté du Führer et aujourd'hui commence la nouvelle offensive. Les divisions blindées Guderian et von Kleist (les deux seules sur lesquelles la Wehrmacht puisse compter après les pertes subies au cours de l'été), partant de la région de Konotop marcheront en direction de Kursk-Moscou, tandis que les armées du Sud pointeront sur Karkov et Rostov.

Nul enthousiasme à l'État-Major. Tous se montrent quelque peu

sceptiques quant aux possibilités d'un succès définitif. Ils comptent cependant pouvoir s'établir grâce à des succès partiels, sur une ligne qui garantirait à l'armée un hiver tranquille.

Un ordre du jour du Führer, publié ce matin, avec une solennité inaccoutumée, annonce, au contraire, « le début de la dernière bataille décisive » sur le front oriental.

Vendredi 3 *octobre.* — Les armées allemandes qui ont lancé, hier, la nouvelle grande offensive sont, semble-t-il, « tombées dans le vide ». Elles ne réussissent pas à accrocher l'ennemi. Tout se réduit, pour le moment, à un notable gain de terrain. Mais, en Russie, ces gains représentent-ils, en définitive, un avantage?

Dimanche 5 *octobre.* — En ce moment, le ministre Bottai visite, avec une suite nombreuse, quelques villes de l'Allemagne, et partout ont lieu de solennelles manifestations officielles, en son honneur.

Au cours d'un banquet à Weimar, le ministre allemand Rust, qui avait bu plus que de raison, s'est mis tout à coup à crier : « La Russie finie, le Führer dira : fini Mussolini... »

Froid général. Les collaborateurs de Rust s'efforcent de réparer la gaffe vraiment inconcevable de leur chef : « Mais non, mais non... Le ministre Rust voulait dire que le Führer annoncerait la fin de Staline... »

Mais, avec l'entêtement des ivrognes, Rust insiste :

« Ce n'est pas cela... il n'est pas question de cela... Je sais ce que je dis... Le Führer enverra une lettre à Mussolini et lui dira : maintenant, ton tour est venu... réglons un peu les comptes... Mussolini, kaput... », et il riait comme un fou, en donnant de grandes bourrades à Bottai.

Cet incident serait de peu d'importance s'il ne s'ajoutait pas à toute une série d'étranges révélations qui nous parviennent d'une source inattendue, mais, sans aucun doute, bien informée. L'État-Major mettrait en ce moment au point un plan d'action qui nous concerne. Le plan s'appelle « Walkyrie ». On le tient, de côté, pour l'instant, mais on en prévoit l'application dans un avenir assez proche.

Comment a pu naître l'idée d'un tel plan? Le Gouvernement allemand nous juge désormais non seulement incapables de vaincre, mais encore trop accessibles aux influences ennemies. Il craint un coup d'État et se méfie du roi, dans lequel il devine un irréductible ennemi. Il en conclut qu'il est nécessaire de nous assaillir à la première occasion, au besoin après avoir suscité des incidents à l'intérieur du pays. Trois divisions devraient se tenir à Innsbruck (l'une d'elles serait, semble-t-il, la « Grossdeutschland »), prêtes à franchir le Brenner au premier signal, en prétendant, si c'était nécessaire, qu'il s'agit de « secours » destinés à renforcer notre défense côtière. A Rome, le souverain et le prince de Piémont seraient arrêtés et supprimés (mission dont serait chargé le colonel des S.S., Dollmann, représentant d'Himmler en Italie). Mussolini serait contraint d'assumer une fonction purement nominale et tous

les pouvoirs passeraient à Farinacci, devenu une espèce de Quisling, entre les mains, bien entendu, de la Gestapo.

Ces informations ont été portées à la connaissance de l'ambassadeur, qui doit avoir eu vent, lui-même, de quelques symptômes de ce genre. Alfieri a déclaré qu'il se réservait d'en parler, personnellement, de vive voix, à Mussolini, cette affaire étant trop délicate pour faire l'objet d'un télégramme ou d'un rapport.

Lundi 6 *octobre.* — Tandis que la division blindée de Guderian pénètre comme un bélier en territoire ennemi, parcourant en peu de jours des centaines de kilomètres, il paraît que, dans la zone Briansk-Wiasma, des dizaines de divisions soviétiques sont prises dans deux immenses poches. C'est un grand succès, mais les officiers de l'État-Major avancent une hypothèse selon laquelle il ne s'agirait là que de troupes de couverture, tandis que le gros des forces ennemies, sous le commandement de Timochenko, se serait retiré en direction de Moscou, sur une ligne fortifiée. Ils remarquent, en effet, que personne ne se porte, de l'arrière, au secours des divisions enfermées dans les deux poches.

Mercredi 8 *octobre.* — Au milieu de la stupéfaction générale, deux communiqués spéciaux publiés avec une exceptionnelle solennité, annoncent la « victoire qui conclut les batailles décisives livrées sur le front de l'Est. »

Tous ceux qui sont un peu au courant de la situation se demandent la raison de ce geste décidé dans les sphères les plus proches du Führer. La bataille est en bonne voie, mais loin d'être terminée : maintes épreuves restent encore à surmonter. Pourquoi donc tant de précipitation?

Jeudi 9 *octobre.* — Situation actuelle : d'importantes forces armées soviétiques vouées à l'anéantissement se trouvent, en effet, dans les poches de Briansk et de Wiazma. La division Guderian s'est précipitée entre elles comme une avalanche et pointe résolument sur Moscou. L'État-Major reconnaît ce succès, mais confirme que Timochenko attend avec des troupes intactes devant la capitale.

En présence d'un semblable état de choses, nous sommes stupéfaits d'apprendre, dans l'après-midi, que le chef du Bureau de Presse du Reich, Dietrich, a convoqué les journalistes et leur a annoncé ce qui suit :

« Avec l'anéantissement des armées de Timochenko, la campagne de Russie se termine par la victoire des armes allemandes. »

L'ambassadeur, appelé aussitôt après à l'*Auswertiges Amt,* reçoit la même extraordinaire communication.

Vendredi 10 *octobre.* — La nouvelle inattendue de la « victorieuse conclusion de la campagne de Russie » était, évidemment, le signal convenu pour déclencher une gigantesque campagne de propagande, organisée par le parti, d'accord cette fois avec Ribbentrop, dans un double but : intérieur et international.

A l'intérieur, on a voulu galvaniser le peuple et lui faire oublier le cauchemar de la campagne d'hiver sur le front russe. On a voulu également le consoler des pertes subies et lui faire entrevoir la possibilité d'une paix assez proche.

Du point de vue international, on cherche, évidemment, à préparer le terrain, en vue d'une solution de compromis pour l'ensemble du conflit, et, au cas où cette solution paraîtrait définitivement irréalisable, à mettre au point une organisation continentale de l'Europe capable de résister indéfiniment aux épreuves de la guerre.

Il n'y a aucun doute qu'à l'heure actuelle, le plus grand désir de la nation, et plus encore des milieux responsables allemands, est de conclure une paix de compromis avec les Anglais. On espère (et Funk l'a encore dit, hier soir, à Alfieri) qu'une fois la Russie écrasée, les Anglais se rendront compte de l'inutilité de la lutte et demanderont eux-mêmes à signer la paix.

Tout cela est assez vague et peut-être un peu absurde, mais il est de fait que ces courants d'opinion existent ; on en a la preuve quand on assiste à des actes aussi extraordinaires que la déclaration de Dietrich. L'État-Major, cependant, ne partage pas toutes ces idées et il est furieux de ces manœuvres de la propagande qui se traduiront, prévoit-il fort justement, par de notables préjudices, sans aucun avantage immédiat.

Lundi 13 *octobre.* — Les Allemands sont arrivés à Twer et à Mojaisk, dans le voisinage immédiat de Moscou. Mais cette avance n'a pu être effectuée avec toute la rapidité voulue. Le mauvais temps est survenu et l'élimination des troupes ennemies enfermées dans les deux poches de Briansk et de Wiazma a imposé l'utilisation de troupes et de matériel considérables.

Mardi 14 *octobre.* — De divers côtés (et, entre autres, d'un groupe de fonctionnaires de la Confédération de l'Industrie, actuellement en Allemagne), nous recevons confirmation des nouvelles déjà recueillies au sujet de la préparation d'un éventuel coup de main allemand en Italie. Ce qui nous frappe, surtout, c'est que toutes ces nouvelles, qui proviennent des sources les plus diverses, tracent un tableau identique des procédés que l'on voudrait employer : création artificielle de troubles, intervention de la police, appel à l'aide adressé aux Allemands, arrestation et suppression du roi et du prince de Piémont, substitution de Farinacci à Mussolini.

Mercredi 22 *octobre.* — Instructions à la presse allemande : « Ne pas parler de la chute prochaine de Moscou ou d'autres bruits semblables. »

Tandis que le rythme de l'offensive se ralentit, aussi bien devant Moscou que dans le secteur méridional, la lutte devient de jour en jour plus rude.

Vendredi 24 *octobre.* — En raison des croissantes difficultés rencontrées sur le front et du fait que les objectifs assignés n'ont pas été atteints,

l'État-Major paraît avoir l'intention d'exiger du Führer l'arrêt immédiat de toutes les opérations sur le front de l'Est. L'offensive devra être reprise au printemps : tous sont d'accord sur ce point. Mais les militaires affirment que, pour la reprendre avec de sérieuses chances de succès, il convient d'éviter, en ce moment, d'inutiles dépenses de forces et d'avoir devant soi un certain nombre de mois de tranquillité. D'où la nécessité de s'établir sur une ligne solide où il soit facile de repousser d'éventuelles contre-attaques ennemies.

Il sera difficile pour le Führer, de s'y résigner, surtout après les absurdes bulletins de victoire d'il y a quelques jours.

Samedi 25 *octobre.* — Instructions à la presse allemande : « Quelques journaux, ne se rendant pas exactement compte de la situation actuelle, ont publié les nouvelles parvenues du front ces temps derniers, sous des titres qui pourraient induire les lecteurs à s'imaginer que la campagne de Russie approche de sa fin. Ils devront s'en abstenir, désormais. »

C'est le plus éclatant démenti aux déclarations de Dietrich.

Dimanche 2 *novembre.* — Des informations de source sûre révèlent que de nouveaux et violents débats se sont déroulés au Quartier général, où les maréchaux ont déclaré énergiquement à Hitler qu'il était urgent de suspendre les opérations sur le front oriental.

Le Führer n'a pas voulu accéder à leur requête. Il a affirmé que l'occupation de Moscou représenterait un succès d'une importance politique telle qu'il fallait l'obtenir à tout prix.

Une fois encore, les maréchaux se seraient inclinés devant la volonté de leur chef.

Dimanche 9 *novembre.* — Sur tout le front central, une attaque en force contre Moscou serait effectivement en préparation. Entre temps, les opérations se poursuivent au Sud. Les officiers ont peu de confiance dans le résultat final des opérations et déclarent qu'entre le Führer et Brauchitsch s'est affirmé un très grave dissentiment. Keitel, en bon opportuniste qu'il est, a abandonné Brauchitsch, pour appuyer servilement la thèse d'Hitler...

Mercredi 10 *novembre.* — Le général Udet, directeur responsable des constructions aéronautiques, s'est tué hier. C'était un des derniers survivants de l'aviation de la guerre de 14-18 : un individu sympathique, petit, guilleret et très intelligent qui n'avait pas sa langue dans sa poche. Très bon caricaturiste, il possédait un album secret dans lequel son ami Gœring et le Führer lui-même étaient joliment accommodés.

Ce suicide, que les autorités nazies ont tout fait pour camoufler en « mort héroïque, au cours de l'essai d'un nouvel appareil », a laissé tout le monde fort perplexe. L'attaché de l'air a fait une enquête et a réussi à découvrir des éléments intéressants et assez importants quant au jugement qu'ils permettent de porter sur la situation actuelle.

Udet avait été mis à la tête de la production aéronautique avant qu'éclatât le conflit. Il avait donc élaboré les plans de construction sur la base des nécessités d'une guerre de courte durée : nombreux appareils disponibles au début, production intense pour une période déterminée et assez brève, aucune prévision — ou presque — concernant la continuation de constructions intensives. Le conflit, cependant, n'a pas « obéi » aux directives du Führer et il a pris, désormais, toutes les caractéristiques d'une longue guerre. En outre, c'est maintenant une guerre sur deux fronts. Comme tous les autres plans de guerre, ceux de l'aéronautique ont dû, en conséquence, être remaniés. Udet aurait courageusement démontré l'impossibilité de procéder, en pleine guerre, à une transformation aussi radicale, il aurait surtout insisté sur l'extrême difficulté qu'il y aurait pour l'Allemagne à obtenir, même en un nombre assez appréciable d'années, une augmentation de production capable d'équilibrer la croissante production ennemie. Peu de jours après cet exposé, il fut limogé. Hier matin, il s'est tué.

Jeudi 20 novembre. — Ce matin l'offensive prévue a commencé, dans le secteur de Twer. Ce soir, on annonçait déjà que la résistance russe était très tenace et que les combats avaient été particulièrement violents, dès le début.

C'est naturellement Rosenberg qui a gagné, en ce qui concerne le gouvernement des territoires russes occupés. Toute idée d'indépendance, ou seulement d'autonomie des Pays baltes et de l'Ukraine a été définitivement écartée ; on a fait disparaître silencieusement les chefs des mouvements d'indépendance. Ces malheureux pays seront soumis à une espèce d'administration coloniale dirigée par Rosenberg lui-même, avec un ministère et une bureaucratie purement allemands qui auront pour but l'exploitation intensive de leurs ressources et pour instrument la terreur.

Samedi 22 novembre. — L'offensive sur Moscou progresse de façon assez satisfaisante, malgré le froid intense. Guderian attaque par le Sud, mais il semble que ses chars aient à souffrir sérieusement du froid.

Les Allemands sont entrés ce matin à Rostov ; mais ce succès préoccupe l'État-Major plutôt qu'il ne le réjouit. On est en présence d'un coup de tête des S.S. qui ont voulu arriver à tout prix dans la ville et qui s'en sont rendus maîtres ; mais ils subissent une crise très grave de réserves et de carburant.

Mercredi 26 novembre. — Le ministre Ciano est arrivé à Berlin pour renouveler le pacte anti-Komintern. Les représentants des autres pays signataires sont arrivés aussi et la ville est plus animée qu'à l'ordinaire. On a donné à la cérémonie une extraordinaire solennité. Ribbentrop a prononcé un long discours qui voulait être une invitation, sinon un hymne, à une active collaboration européenne et qui avait plutôt l'air de l'ordre du jour d'un despote à ses vassaux. Ciano est furieux.

« J'aurais voulu lui répondre sur le même ton, s'écrie-t-il. Tout le monde aurait été avec moi! »

Pourquoi ne l'a-t-il pas fait?

Jeudi 27 novembre. — Tandis qu'à Berlin, on signe des chiffons de papier, tandis que l'on y célèbre des amitiés auxquelles personne ne croit, tandis surtout que l'on banquette et que l'on rit, de gros nuages surgissent soudain sur le front de l'Est. Ce matin, les Russes ont attaqué violemment à Rostov. Il ne s'agit pas, semble-t-il, d'une simple contre-attaque, mais de quelque chose de plus important et de plus grave qui a toutes les apparences d'une véritable offensive.

Samedi 29 novembre. — Ce matin, Alfieri a été inopinément convoqué à l'*Auswertiges Amt* pour s'entendre annoncer que Pétain avait demandé à parler « de soldat à soldat » avec Gœring, de la situation française. Ce dernier se rendra à Paris demain, puis à Vichy. Voilà encore un « coup » à l'allemande. Le comte Ciano est parti hier. Il avait parlé de la France avec Ribbentrop et le Führer; évidemment, le voyage de Gœring était déjà décidé. Pourquoi l'avoir passé, à ce moment-là, sous silence?

Dimanche 30 novembre. — Les Allemands sont contraints d'évacuer Rostov. La pression ennemie est très forte. Quarante nouvelles divisions soviétiques au moins sont montées en ligne.

Mardi 2 décembre. — Les Russes attaquent en force également dans le secteur central. La division blindée de Guderian, qui tente de marcher sur Moscou par le Sud, est gênée par le froid, et il est soumis à d'incessantes attaques aériennes en rase-motte.

Nous sommes évidemment, au premier acte d'une vaste opération que les Russes ont préparée longuement avec des troupes provenant de l'armée d'Extrême-Orient.

Jeudi 4 décembre. — La division blindée de Guderian peut être considérée comme perdue! Ce sont là environ deux mille chars qui demeurent cloués parmi les forêts et les champs de la région de Toula, à quelques dizaines de kilomètres de Moscou.

La contre-offensive soviétique se dessine toujours plus fortement. Il paraît que les maréchaux se prépareraient à faire une espèce de *pronunciamento* au Quartier général pour imposer la suspension des opérations.

Vendredi 5 décembre. — Les ambassadeurs nippons à Rome et à Berlin ont fait une démarche pour demander à l'Italie et à l'Allemagne de déclarer la guerre à l'Amérique dès que le Japon serait lui-même en conflit avec cette dernière puissance. Mussolini a, naturellement répondu « oui » tout de suite. Ribbentrop, après de longs entretiens avec le Führer, n'a pas encore pris de décision ni donné une réponse précise.

Samedi 6 décembre. — Les personnes qui sont au courant de la situation attendent avec impatience les nouvelles qui arrivent du Quartier général. Une lutte importante doit se dérouler entre Hitler et ses généraux qui

demandent, en termes péremptoires, l'arrêt des opérations, tandis que l'offensive russe croît en violence.

Lundi 8 *décembre.* — Journée historique par le nombre et l'importance des événements qui s'y sont produits.

Premièrement : le Japon a attaqué la flotte américaine à Pearl-Harbour. Les Allemands sont agités et préoccupés. Les tristes prophéties, semblent devoir s'avérer une fois de plus... « Tout se passera comme à la guerre précédente. L'entrée dans le conflit, des États-Unis, marquera le début de la catastrophe... »

Deuxièmement : après de violentes discussions, les maréchaux ont réussi à imposer leur volonté au Führer. On annonce, en effet, solennellement, que les opérations sur le front oriental sont suspendues et que la Wehrmacht s'établira, à partir d'aujourd'hui, sur des positions défensives en attendant le printemps.

A Berlin, dans tous les milieux, surexcitation, confusion et épouvante. A l'État-Major, beaucoup de visages sombres. Les quelques chefs nazis que l'on rencontre menacent de massacrer les traîtres.

Entre temps, en Libye, l'offensive britannique s'intensifie aussi et nos troupes sont dans une piètre situation.

Il semble vraiment qu'un terrible ouragan soit en train de fondre sur nos têtes.

Mercredi 10 *décembre.* — Les nouvelles des extraordinaires succès remportés par les Japonais en Extrême-Orient, sont utilisés par la propagande de Gœbbels pour masquer la gravité de la situation sur le front russe. L'offensive soviétique croît encore en intensité. Le froid est terrible. Après six jours d'attaques incessantes, la division de Guderian est définitivement détruite. Le général, lui-même, a perdu son char et se retire à pied.

On s'aperçoit maintenant que l'ordre de suspendre les opérations est arrivé trop tard pour avoir un résultat positif. Les troupes allemandes qui, en s'arrêtant à temps, auraient pu s'établir sur une ligne fortifiée capable de résister à toutes les contre-attaques ennemies (que l'on ne s'attendait pourtant pas à voir aussi violentes) doivent maintenant soutenir, en pleine retraite, le poids d'une offensive sans pouvoir compter sur un seul point d'appui. Aucune ligne de résistance n'a été prévue, il n'existe pas d'obstacles naturels sérieux, ce qui fait que la prétendue « stabilisation du front » s'avère très difficile et la « rectification » se transforme, à peu de chose près, en déroute.

Jeudi 18 *décembre.* — C'est bien à contre-cœur que le Führer s'était décidé à céder aux instances de ses maréchaux et à ordonner la suspension des opérations. La situation toujours plus grave qui se dessine sur le front russe, où la retraite allemande s'accentue et devient de jour en jour plus difficile, a pour effet de le rendre furieux. Il accuse les militaires de ne pas avoir compris la situation, de n'être capables de rien, et ainsi de

suite. Himmler et sa clique, qui détestent les généraux, voient là une bonne occasion de les desservir auprès du Führer et attisent le feu. On prévoit d'importants limogeages.

Dimanche 21 *décembre*. — La colère du Führer a fini par éclater. A un moment aussi délicat, tandis que l'armée se retire et que le commandement est en pleine crise, Hitler, excité par Himmler et par les fanatiques de son entourage, a relevé de ses fonctions le commandant suprême, von Brauchitsch, pour assumer personnellement le commandement.

Une vingtaine de commandants de grandes unités ont été également destitués de leur fonction. Parmi eux, deux commandants de groupes d'armées : von Rundstedt et von Bock.

Mardi 23 *décembre*. — Veille de Noël vraiment tragique. L'affaire von Brauchitsch, les nouvelles de la retraite de Russie, les appels de Gœbbels pour que les citadins fassent don de skis et de vêtements de laine pour les soldats, ont jeté la consternation dans le public.

L'État-Major a complètement perdu la tête. L'élément le plus grave de la situation est représenté, sans aucun doute, par l'intensification de l'offensive russe. On dirait qu'une nouvelle armée a surgi de ces steppes.

Mercredi 31 *décembre*. — Des troupes soviétiques ont débarqué à Théodosia, en Crimée. Sera-ce la dernière nouvelle sensationnelle de cette année tragique? Elle a vu le début d'une gigantesque aventure dont les phases ont été mal calculées par un amateur dément et chimérique. La leçon qui lui a été infligée en ces dernières semaines devrait servir à lui ouvrir les yeux et à lui donner la conviction qu'il n'existe plus, pour l'Allemagne, aucune possibilité de gagner la guerre.

Et, à son tour, Mussolini comprendra-t-il qu'il n'a plus une minute à perdre pour se décrocher, s'il ne veut pas être entraîné dans cette catastrophe?

III

PRÉLUDE A LA CATASTROPHE

(JANVIER-DÉCEMBRE 1942)

Mercredi 7 *janvier*. — L'offensive soviétique ne donne, à aucun moment, le moindre signe de faiblesse. Dans le secteur Nord, les Allemands évacuent le front de Léningrad, abandonnant les Finlandais. Au centre, où les combats sont très violents, le front est continuellement mouvant. Au Sud, la menace russe est peut-être encore plus pressante, et les opérations dirigées contre Sébastopol ont dû être suspendues.

Situation, en somme, fort peu encourageante et pourtant, en ces derniers jours, nous constatons qu'une atmosphère plus sereine règne à l'État-Major qui a l'impression que les Russes, bien que très forts, ne parviennent pas encore à appliquer de vastes conceptions stratégiques.

« Ils pourront avancer, dit-on, tant qu'ils auront du souffle, mais ils ne réussiront pas à conquérir les points stratégiques indispensables à la Wehrmacht pour reprendre l'offensive. »

Jeudi 8 *janvier*.—Alfieri est informé que le Führer a envoyé à Mussolini une lettre, lui expliquant (naturellement, *ad usum Delphini*) les raisons de la retraite allemande sur le front russe et lui demandant d'envoyer une armée italienne entière sur le front de l'Est, dans le plus bref délai possible.

Marras insiste auprès de l'ambassadeur (entretien assez orageux) sur la nécessité d'être renseignés à fond sur les intentions des Allemands au sujet de la future campagne, avant de faire droit à la requête de Hitler. Nous ne devons pas envoyer nos soldats au feu, affirme-t-il avec énergie, sans au moins savoir de quelle façon ils seront employés.

Tard dans la nuit, l'ambassadeur m'appelle à Wannsee. Il est en proie à une grave crise de conscience!... Il est convaincu que Mussolini acceptera, en courbant l'échine, toute demande et toute explication venant de Hitler, mais il sent que son devoir est d'informer Rome des lignes générales qui inspireront les opérations allemandes ; or, le Führer, Ribbentrop et leurs compères refusent énergiquement de nous donner le moindre éclaircissement à ce sujet ; il faut donc découvrir ce que l'on veut nous cacher.

Je lui dis que, pour atteindre ce but, il sera nécessaire d'avoir recours à des moyens qu'il avait, jusqu'à présent refusé d'utiliser. Il me répond que, dans la situation où nous nous trouvons, il convient de tout tenter « dans l'intérêt même des deux puissances de l'Axe ». Essayons.

Mercredi 14 *janvier*. — La situation militaire s'est subitement aggravée. Loin d'avoir épuisé leurs ressources, les Russes déclenchent dans le secteur central, une véritable offensive : « la bataille de Smolensk ». De toute évidence, ils tentent d'encercler les forces allemandes du secteur de Léningrad et de faire crouler la forte position de Smolensk, base essentielle du front de la Wehrmacht.

L'État-Major continue à affecter un grand calme. Il affirme qu'il est maître de la situation, mais, en même temps, il admet que de nouvelles et importantes « rectifications » du front paraissent inévitables.

Vendredi 23 *janvier*. — Mussolini a répondu à la dernière lettre du Führer. Il lui a fait savoir que les nouvelles divisions italiennes destinées au front oriental étaient « en train de s'organiser ».

Samedi 14 *février*. — Les recherches effectuées en vue de découvrir les éléments des plans allemands pour la future campagne donnent leurs premiers résultats. (Il nous a été impossible d'avoir connaissance de ces plans par la voie officielle.)

L'État-Major est en train de préparer, pour le printemps prochain, une offensive générale sur le front de l'Est. Ayant écarté Moscou comme objectif principal, il s'est posé la question suivante : existe-t-il un secteur

où il soit possible de frapper un grand coup destiné à provoquer, au cours d'une seule campagne, l'écroulement de la puissance ennemie?

Réponse. — Ce secteur existe : c'est celui du Caucase.

Cette région représente, en effet, dans l'immense théâtre des opérations, un point fixe, un secteur géographiquement bien défini où il semble possible de contraindre les Russes à s'arrêter. La conquête de cette région les priverait, en outre, de leurs principales sources de ravitaillement en carburant.

En second lieu, le déplacement du centre de gravité des opérations allemandes du Nord vers le Sud, « transformerait la campagne de Russie en une campagne contre l'Angleterre elle-même : il mènerait à la conquête de bases de départ pour une action vers le Moyen-Orient », considéré comme le cœur de l'Empire britannique.

Ce plan frappe, en même temps qu'il désoriente, non seulement par son ampleur, mais surtout par l'esprit qui semble l'avoir inspiré. Les Allemands se rendent-ils compte qu'en s'éloignant toujours plus de leur objectif final et en s'enfonçant progressivement vers l'Asie, ils font le jeu de leur adversaire? Le Führer et son État-Major ont-ils encore le sens de la réalité et disposent-ils vraiment des moyens nécessaires à la réalisation de leurs projets?

Puisque l'on entend frapper non plus seulement la Russie mais l'Angleterre, en s'attaquant à ses centres nerveux, ne serait-il pas plus simple de chercher à atteindre ce but en conquérant l'Égypte? Non, il n'en est pas question! L'Égypte, c'est la Méditerranée— et les Allemands ont une peur instinctive de cette zone.

Jeudi 19 *février*. — Tandis que les troupes allemandes subissent à l'Est de nouveaux échecs importants sans que cela les empêche de se préparer à la reprise des opérations de printemps, on ne dissimule pas les craintes que font naître les événements du secteur occidental et du secteur africain. On prévoit des coups de main américains en Afrique du Nord et anglais en Norvège. Ces craintes semblent tellement fondées que l'État-Major paraît avoir modifié l'organisation des forces destinées à opérer dans le Caucase, afin de pouvoir renforcer les garnisons de Scandinavie et de la côte française.

Samedi 21 *février*. — L'ambassadeur de Turquie a déclaré ce matin à Alfieri que son gouvernement entrerait probablement en guerre dès que la victoire des Allemands dans le Caucase paraîtrait assurée. Cette nouvelle est d'autant plus intéressante que l'on nous communique de Madrid des déclarations semblables de l'envoyé de Turquie.

Le commandement soviétique persiste dans l'offensive. Sur l'un et l'autre secteurs du front, des opérations de grande envergure ont continuellement lieu. Mais, à part la reconquête d'une large zone perdue au cours de l'été et de l'automne derniers, les résultats sont peu importants.

Ces derniers jours, les Russes ont pourtant obtenu un succès consi-

dérable. Pour la première fois, ils ont réussi une manœuvre d'encerclement. Dans le secteur du lac Ilmen, six divisions de la XVIe armée allemande (quatre-vingt-quinze mille hommes) se sont ainsi trouvés encerclés.

Fait curieux, l'État-Major allemand ne semble pas particulièrement inquiet et affirme que la XVIe armée, ravitaillée par avion, résistera sur ses positions actuelles jusqu'au moment de la grande offensive.

Plus curieuse encore est l'atmosphère qui règne depuis quelques jours dans tous les milieux allemands : « Le pire est passé, dit-on... L'épreuve est surmontée... Nous avons compris la nature de nos erreurs et nous n'en commettrons plus de semblables... L'offensive désormais imminente nous mènera à la victoire. » La foi dans le succès est complète et l'on reprend confiance dans la supériorité du soldat allemand sur l'ennemi.

Vendredi 6 *mars.* — L'amiral Canaris nous confirme que les Anglo-Américains ont effectué certains mouvements, laissant prévoir des opérations ayant pour objectif l'Afrique du Nord. Égypte ou Maroc? Probablement les deux. Ainsi, l'Italie sera prise dans un étau!

On prévoit que ces opérations pourraient commencer en automne, au moment où les Allemands se trouveront nettement engagés sur le front de l'Est.

Dimanche 8 *mars.* — Informations recueillies au sujet des données tactiques du plan d'offensive allemande :

Le général Halder, chef d'état-major, étudierait une manœuvre qui s'appellerait « la manœuvre Voronej ». Les opérations se dérouleraient en deux phases :

1° Conquête de Rostov et de la boucle du Don;

2° Marche sur le Caucase.

Considérant qu'il serait trop difficile d'attaquer directement Rostov, que les Russes défendront jusqu'à la dernière extrémité, Halder a imaginé une manœuvre d'encerclement qui partira du Nord, suivra le cours du Don et permettra aux troupes allemandes de déboucher sur les arrières de la ville. Les forces imposantes que les Russes auront massées entre Rostov Lugansk et Voronej se trouveront ainsi prises au piège.

Aujourd'hui, Marras, qui étudiait la carte, a tracé un grand cercle dans la région marécageuse de la Volga, entre Stalingrad et Astrakhan, et s'est écrié : « Voilà où sera le tombeau de l'armée allemande! »

Et nous sommes sur le point d'y envoyer nos propres soldats!...

Tout récemment encore, Ciano, à qui l'on demandait d'intervenir auprès des Allemands, afin d'obtenir qu'aucune nouvelle division italienne ne soit envoyée sur le front de l'Est, a répondu : « Nous ne pouvons tout de même pas nous faire représenter en Russie par une simple carte de visite! »

Lundi 9 *mars.* — Au dîner, un officier supérieur allemand, connu pour ses qualités de technicien, et nullement nazi, a été interrogé sur les

probabilités de victoire du Reich, en Russie, au cours de la prochaine campagne d'été. Il a déclaré : « L'Allemagne a cinquante chances sur cent de vaincre. Personnellement, je suis pour l'offensive à outrance. Le soldat allemand est supérieur au soldat russe et doit pouvoir le battre. Le tout est de réussir à les affronter en rase campagne et à armes égales. »

Mercredi 18 *mars.* — Aujourd'hui, pour la première fois, l'État-Major annonce que les attaques russes ont cessé sur tout le front transformé en bourbier par un dégel précoce. Les Soviets préparent une ligne défensive pourvue de blockhaus en ciment armé.

« Offensive, offensive et offensive. » On n'entend pas parler d'autre chose. Tous les Allemands semblent avoir une idée fixe. C'est la vie ou la mort du Reich qui est en jeu! Les chefs du régime n'hésitent pas à le déclarer, les soldats et les civils à le croire. Tous sont prêts à travailler comme des fous et à faire le sacrifice de leur vie dans cette bataille suprême. Toute l'Allemagne semble prise de frénésie et dominée par un optimisme d'autant plus extraordinaire qu'elle n'a pas pu oublier les catastrophes de ces derniers mois. L'épopée de la XVIe armée, qui continue à résister et à repousser les Russes, galvanise les troupes.

Une seule ombre semble troubler la tranquille confiance des chefs : la menace d'une attaque anglo-américaine en Afrique du Nord que l'on considère désormais comme inévitable. On ne souhaite plus qu'une chose, c'est que les préparatifs de l'ennemi soient assez longs et difficiles pour que les opérations ne puissent pas être engagées avant que les Allemands aient obtenu une victoire définitive sur le front de l'Est. Ce qui ne veut pas dire que l'Allemagne ait l'intention d'envoyer en Afrique des forces capables de faire face à la nouvelle menace! Elle repousse très nettement toute idée de bataille méditerranéenne, mais elle s'imagine qu'une défaite décisive des Russes suffirait à convaincre les Anglo-Américains qu'ils devraient renoncer à continuer la guerre.

Samedi 28 *mars.* — Grande agitation à l'*Auswertiges Amt* où l'on cherche à élaborer un programme politique destiné au territoire géorgien que l'on espère occuper au cours de la prochaine offensive. Schulenburg, l'intelligent ambassadeur allemand à Moscou, qui connaît parfaitement la situation soviétique, s'efforce d'inciter le Führer à proclamer l'indépendance de la Fédération caucasienne et à former des gouvernements autonomes. A cet effet, il a convoqué à Berlin tous les Géorgiens exilés qu'il a pu trouver. Ils ont étudié la question sous tous ses angles, discuté tous les problèmes, mais au dernier moment, Rosenberg d'une part, et Himmler de l'autre, ont opposé leur veto. Ribbentrop, par crainte de se compromettre, a abandonné l'ambassadeur et même l'État-Major, qui était cependant très favorable à une politique libérale dans le Caucase. Il semble qu'il ait fini par céder à la pression de la police et du parti. Schulenburg, qui est un vrai patriote et qui sait comprendre, comme bien peu de gens, en Allemagne, les nécessités de la politique, a le courage

de mener tout seul sa bataille. Il finira par y laisser sa tête. Et le Caucase, s'il doit jamais être conquis, goûtera, lui aussi, les délices du régime des S.S. Les Allemands courent cependant un grand risque : les montagnards géorgiens appartiennent à une race très dure et sauront le prouver aux Allemands.

Dimanche 29 *mars.* — Débarquement de commandos alliés à Saint-Nazaire. Ils ont été rapidement repoussés par les Allemands, mais malgré les cris de triomphe de la propagande de Gœbbels, le Quartier général est plongé dans une profonde consternation. Il voit dans cet épisode la confirmation de la menace anglo-américaine dont on a, ici, très grand peur.

Dimanche 5 *avril.* — Pour Alfieri, il n'y a qu'une voie à suivre en ce moment : inciter le Duce à parler le plus fréquemment et le plus clairement possible au Führer. C'est la seule suggestion qu'il soit capable de faire. Malgré les craintes qu'il nourrit aussi, désormais, il n'a pas le courage de déclarer qu'il faut sortir une bonne fois de cette situation confuse.

Les moments pourtant significatifs que nous sommes en train de vivre : les efforts que nous faisons pour pénétrer indirectement les intentions d'un allié qui se refuse à nous parler clairement, ne semblent pas suffire à l'éclairer sur la situation. Il n'ose pas affronter Mussolini et lui dire qu'il faut savoir juger froidement les éventualités les plus défavorables de l'avenir.

Mardi 7 *avril.*— D'innombrables observations révèlent que l'opinion publique est convaincue de la nécessité de l'offensive et qu'en même temps elle a « peur » de la campagne imminente. On remarque cette peur chez les soldats, qui, tout en affirmant hautement leur propre supériorité, ont une sainte terreur du soldat soviétique et de l'immense étendue de son territoire ; on la retrouve chez les civils qui soupçonnent que cette campagne est leur dernière chance de terminer la guerre autrement que par une catastrophe.

Samedi 9 *mai.* — Ce matin a été déclenchée dans le secteur de Kertch la première des opérations préliminaires de la grande offensive. Sept divisions allemandes ont attaqué les trois divisions russes qui occupaient la péninsule.

Dans l'après-midi, le bruit court que la Wehrmacht a utilisé cette fois des gaz asphyxiants et qu'elle se prépare à les utiliser sur une grande échelle, au cours de l'été prochain. Cette nouvelle produit une grosse impression. Le Quartier général est réticent.

Mercredi 13 *mai.* — Les Russes lancent une attaque inattendue et extrêmement violente dans le secteur de Kharkov. L'objectif est bien choisi et le moment mieux encore. Les Allemands sont obligés de rappeler

une partie des divisions qui étaient en train d'organiser leurs positions d'attaque, afin de défendre à tout prix cette base d'une importance exceptionnelle pour la future offensive.

Moralement, le coup est très dur. On cherchait à répandre le bruit que l'armée russe était à bout de forces. Il n'est plus possible maintenant de cacher la vérité.

Lundi 25 *mai.* — Après de longues et sanglantes batailles, l'offensive russe sur Kharkov est enfin brisée. Les forces ennemies ont éprouvé des pertes considérables et une grande partie des divisions russes se trouve enfermée dans une vaste poche. Cependant, nous remarquons qu'il est beaucoup plus difficile cette fois de venir à bout de ces troupes encerclées. Les Allemands sont-ils moins forts ou les Soviétiques plus habiles ?

Quoi qu'il en soit, la grande offensive qui aurait dû être déclenchée ces jours-ci a été retardée de quelques semaines. C'est un très grand succès pour les Russes.

Dimanche 31 *mai.* — Tandis que les Russes attaquaient Kharkov, les Anglo-Américains effectuaient d'importants raids aériens sur les régions industrielles d'Allemagne. Cette nuit, ils se sont attaqués à Cologne. Les ouvriers italiens envoyés dans cette région, où l'on déplore des centaines de morts, sont dans une situation telle qu'Alfieri part ce soir, afin de s'en rendre compte et de leur apporter des secours.

Ces nouveaux événements ont fortement ébranlé les nerfs des Allemands. Partout, la nervosité croît et se transforme en un accablement qui touche parfois au désespoir.

Lundi 1er *juin.* — Alfieri revient à l'Ambassade, mais il est absolument hors de lui : lorsqu'il est arrivé à la gare de Düsseldorf, deux agents de la Gestapo lui ont, au nom du Führer, intimé l'ordre de ne pas se rendre à Cologne et de retourner immédiatement à Berlin. Protestations et menaces n'ont évidemment servi à rien. Les agents l'ont conduit à un autre train et l'ont gardé à vue jusqu'au moment de son départ.

A Cologne, la situation est épouvantable. Hitler craignait évidemment que l'ambassadeur d'Italie allât y recueillir de mauvaises impressions.

LEONARDO SIMONI

(TRADUIT PAR C. D. JONQUIÈRES) *(à suivre)*

TEMPÊTES POLITIQUES

SUR LES RÉCIFS ÉCONOMIQUES

De violentes tempêtes secouent actuellement notre pays. La profondeur et l'ampleur des scandales et des grèves sont telles qu'elles absorbent l'attention de l'opinion publique. Les difficultés de l'heure et les périls menaçants ne doivent pourtant pas faire perdre de vue la conjoncture qui les a déterminés. Sans doute est-on tenté d'aller au plus pressé, qui est d'éviter chaque écueil au moment où il apparaît, quitte à l'oublier lorsque la houle le recouvre à nouveau. Si pourtant, on veut naviguer sans courir des dangers mortels, rien ne remplace la connaissance de la carte sous-marine qui permet de déceler les récifs aussi bien lorsque la mer est tranquille que lorsqu'elle est agitée. Quelle que soit sa violence, la tempête est par essence un phénomène passager. Par essence, au contraire, les obstacles qu'elle submerge ou qu'elle découvre sont permanents. Le pilote, sans être obnubilé par ce qu'il voit, doit penser aussi à ce qui est momentanément caché. Car, lorsque le calme revient, les problèmes demeurent.

En examinant les conflits qui font s'affronter les diverses parties de la nation, il est difficile de savoir où s'arrêtent les causes économiques et où commencent à jouer les causes politiques. En tout cas, en admettant même que les revendications de salaires deviennent à un certain moment le prétexte que l'on exploite pour des fins exclusivement révolutionnaires, il est incontestable qu'il existe actuellement en France un malaise profond et parfaitement réel, qui fait que des hommes qui travaillent ne reçoivent pas une rémunération suffisante pour assurer à leur famille et à eux-mêmes une vie digne ou même décente. Notre propos n'est donc pas de caractériser la forme politique que revêtent les événements qui bouleversent notre pays, ce qui serait d'ailleurs impossible en quelques pages, mais bien de discerner, dans les manifestations dont nous sommes les témoins et les victimes, leur fondement économique qui, sans les justifier, explique bien des choses.

***

Suivant les appartenances politiques respectives du présumé coupable, et du journaliste qui expose la question, les scandales jaillissant chaque jour sont minimisés ou exagérés. Quelque opinion que l'on professe, il est impossible de ne pas être frappé par l'éclat que projettent sur les dessous de la vie nationale les affaires qui ont surgi récemment. Qu'il s'agisse des étonnants circuits par lesquels s'évapore le vin français, ou des tractations qui entourent le singulier commerce des points de textile, on apprend que des fortunes considérables s'échafaudent au milieu de la misère nationale et, qui plus est, en l'utilisant sinon même en la provoquant. En peu de semaines, on a vu quelques-uns des plus hauts fonctionnaires mêlés à des affaires retentissantes. On apprend que des individus, au nom particulièrement rocailleux ou de nationalité incertaine, traitent d'égal à égal avec les Pouvoirs publics grâce aux centaines de millions, sinon aux milliards, que leur ont rapportés des opérations criminelles. Dans tout cela il y aurait matière à des considérations morales, mais celles-ci n'épuiseraient pas le sujet si elles n'étaient complétées par des observations économiques.

On sait depuis longtemps qu'il vaut mieux écarter les tentations plutôt que de les multiplier en faisant confiance à l'honnêteté de chacun. Il est étrange que l'on ait oublié cette règle d'élémentaire prudence, et qu'on ne voie pas à quel point les institutions économiques que nous nous sommes données favorisent la fraude et l'immoralité pour lesquelles elles sont un bouillon de culture idéal. Des hommes, dont on voudrait croire qu'ils sont surtout des utopistes, continent à parler de titres de rationnement et d'organisation des circuits économiques et monétaires, comme s'il n'était pas devenu évident que presque toute cette réglementation est actuellement submergée, écrasée, volatilisée par le pullulement des fraudes les plus ingénieuses.

Du point de vue théorique, l'estampillage des billets de banque était tout à fait recommandable, mais on ne peut séparer cette opération des fausses déclarations qui ont été faites, ou des échanges opérés sous le couvert de repris de justice. Quand on voit un notaire se prêter à des dissimulations massives de bons du Trésor on ne peut se dissimuler la gravité d'un mal qui doit être singulièrement répandu pour en arriver à de pareilles manifestations. La réglementation absurde au milieu de laquelle nous vivons n'est pas la seule cause économique de ces désordres. Il est évident que les excès dévorants d'une fiscalité qui est en guerre ouverte avec toute forme régulière et honnête de fortune et de travail, portent aussi une lourde responsabilité.

Voilà des années que l'on dénonce périodiquement les dangers que fait courir à la société l'acharnement que met l'État à détruire les patrimoines, l'esprit d'épargne et de prévoyance, le goût du risque et plus

profondément même le goût individuel du travail. On le dit, on le reconnaît, mais on continue le mouvement, en en accélérant même la vitesse, et l'on s'étonne après coup des résultats que l'on a obtenus sans, paraît-il, les vouloir. Il est fréquemment question de réviser la fiscalité, mais presque jamais de l'alléger. Tout récemment, la C.G.T. a élaboré un projet de refonte des impôts qui conduirait à écraser le peu de fortune privée qui subsiste chez nous ; et il est question de réduire le mode de calcul de l'impôt général sur le revenu pour diminuer les réductions pour charges de famille, qui sont un des rares progrès faits en une matière où l'on ne compte généralement que des erreurs.

On sait que le taux de l'impôt général sur le revenu est actuellement de 60 p. 100 et que celui-ci s'ajoute à des impôts cédulaires dont le taux varie de 16 à 35 p. 100. Ainsi, pour un dividende de 100 francs perçu par un contribuable dans la tranche de son revenu dépassant 500 000 francs, le fisc prélève 72 francs pour n'en laisser que 28 à ce Français qui devra, par ailleurs, payer de nouveaux et écrasants impôts sur tous les gestes qu'il accomplit quotidiennement en achetant de l'essence, en souscrivant une police d'assurance, en payant son loyer, en allant au cinéma, en fumant une cigarette, sans qu'aucune fraude soit concevable. Il est impossible de ne pas reconnaître qu'un pareil régime est absurde et fait pour engendrer des désordres devenant de plus en plus effrayants et qui en arrivent à entraver toute vie nationale. Lorsqu'on lit dans un journal que tel agent de l'État a abusé de ses fonctions, que tel intermédiaire a gagné des millions, et que cependant un refus intransigeant est opposé aux demandes qui donneraient 8 ou 10 000 francs par mois à un homme qui travaille toute la semaine dans des conditions pénibles, il faut bien constater qu'un malentendu grave empoisonne notre existence. On ne choisit généralement pas la malhonnêteté par goût délibéré. Il est certes paradoxal de recevoir péniblement 100 000 francs pour une année de labeur, alors que la fabrication de faux cachets, ou un simple clignement d'yeux discret au moment de l'apposition d'un tampon, permet de gagner plusieurs millions. Cela nous indigne. Mais il y a quelque chose de plus révoltant encore (car cela tient non à la violation des lois mais à leur application), c'est que l'activité correcte d'un homme déclenche sur lui une telle avalanche de formalités et d'impôts qu'ne activité illégale et honteuse devienne pour lui non seulement le moyen de gagner davantage, mais surtout le moyen de conserver ce qu'il touchera de la sorte, puisque par ailleurs on lui prend presque tout le gain de son métier régulier.

On ne saurait assez insister sur cet aspect fondamental des innombrables scandales qui donnent la nausée à un peuple laborieux et qui, toutes choses égales d'ailleurs, préfèrerait certainement l'honnêteté. En écrasant l'épargne, en écrasant les revenus du travail et du capital, l'État développe systématiquement d'innombrables marchés latéraux qui

lui échappent presque totalement. Il continue alors à régner sur une zone de plus en plus étroite, dévastée par la misère, tandis qu'en bordure de cette peau de chagrin de la légalité s'étendent les vastes régions de la fraude, de la concussion et bientôt du crime.

***

Les arrêts du travail se sont généralisés pendant les semaines qui viennent de s'écouler. Le secteur libre n'a certes pas été épargné, mais il est incontestable que c'est dans le secteur public qu'ont éclaté les conflits les plus nombreux et les plus graves.

L'origine du mouvement qui a arrêté les usines Renault, n'a pas été entièrement découverte. Mais sa signification prend toute sa valeur si l'on observe sous quel climat il s'est déroulé. Il est remarquable que la gestion des deux plus grandes affaires françaises d'automobiles soit en aussi parfaite antinomie. Au moment même où la Régie Nationale Renault plaçait dans le public un emprunt de 500 millions, la Société Citroën connaissait une situation industrielle et financière suffisamment saine pour annoncer un bénéfice de 50 millions et la distribution de 800 millions d'actions gratuites, ces deux opérations entraînant une sortie de trésorerie considérable, compte tenu des impôts que perçoit l'État à leur occasion. On apprenait également que les ouvriers de la maison restée libre étaient notablement mieux traités que ceux de la société étatisée et qu'en conséquence ils ne se joignaient pas au mouvement de grève auquel ils étaient alors conviés. Nous n'ignorons pas le caractère simplificateur de pareilles comparaisons ; mais quelles que soient les explications de détail qui peuvent être fournies, le contraste est trop frappant pour ne pas mériter d'être souligné.

Peu de temps après, toute la vie nationale était mise en péril par la menace de l'arrêt des usines d'électricité et de gaz, récemment groupées dans deux entreprises colossales appartenant à l'État, et dont cependant le personnel reçoit des traitements incomparablement plus élevés que ceux des fonctionnaires de la S.N.C.F., en vertu de l'extraordinaire arrêté du 30 avril 1946, littéralement exorbitant du droit commun. Enfin, en juin, une grève générale des chemins de fer vint paralyser toute activité et porter le coup le plus grave à notre économie le jour même où était clos l'emprunt de 10 milliards destiné à rééquiper notre réseau. Nous nous refusons à admettre qu'un mouvement aussi important, et qui met en péril des intérêts nationaux aussi évidemment vitaux, soit déclenché sans raison sérieuse. Cela serait, *a priori*, particulièrement invraisemblable dans le cas de la grève des transports, car on sait le dévouement magnifique et l'esprit d'abnégation dont ont fait preuve les cheminots pendant les années les plus tragiques de l'occupation. On ne peut s'arrêter à l'hypothèse suivant laquelle des hommes qui ont mani-

festé un tel attachement au service public dans l'accomplissement parfait de leur métier, abandonneraient brusquement toute conscience professionnelle pour participer délibérément à la désorganisation systématique de leur pays. Il faut donc bien admettre qu'il y a dans leurs demandes un fond incoercible de justice, de sorte que le déclenchement, au sein des immenses sociétés nationalisées, de grèves tenant à l'insuffisance du niveau de vie des employés ou des agents, constitue la condamnation la plus précise et la plus irréfutable de la gestion étatique.

Emportés par l'habitude, et par le ronronnement des idées toutes faites, les chefs de partis ou d'organisations syndicales continuent à déclarer qu'une hausse des salaires ne doit entraîner aucune hausse des prix, car, suivant la pure doctrine marxiste, il suffit de faire absorber la première par une diminution égale du profit capitaliste. Il est véritablement étrange de proférer de telles affirmations alors que toute trace de profit capitaliste a précisément disparu des mécanismes économiques qui ont été mis en place. Nous sommes persuadés que l'on commet une lourde erreur en écartant de ces mécanismes ce qui devrait concourir à la création continue des indispensables capitaux neufs; mais ceci est une autre question dont on verra demain la gravité. Quant à la suppression totale de la rémunération actuelle du capital, elle est incontestable, et personne n'a le droit de supposer qu'elle joue encore un rôle dans la gestion des entreprises nationales ou des chemins de fer.

Ce devrait être un enseignement expérimental de premier ordre que celui qui nous est fourni par des conflits du travail mettant aux prises les agents d'une société nationale avec la collectivité, seul propriétaire des instruments de production, laquelle admet non seulement de n'en tirer aucun revenu (où sont les dividendes d'antan?...), mais de les considérer comme un bien négatif, puisque leur fonctionnement entraîne une charge pour la nation. Dans de pareilles circonstances, l'insuffisance de traitement d'un seul agent montre avec évidence la puérilité intellectuelle qu'il y a à présenter la réforme consistant à exproprier le capital privé, comme susceptible d'améliorer les conditions générales d'existence dans le pays.

Nous avons dit, parce que les essais déjà réalisés nous avaient conduit à cette conclusion, que la nationalisation n'était nullement faite au bénéfice de la nation, laquelle désire seulement, et en dehors de toute préoccupation idéologique, avoir le meilleur service possible aux meilleures conditions économiques et sociales. Du moins pouvait-on penser que la nationalisation se faisait au profit des agents du secteur nationalisé. Le déroulement des faits actuels, dans leur douloureuse rigueur, montre que cet espoir lui-même n'était pas fondé, puisque les employés ou les ouvriers sont indifférents à la politique générale dont ils espéraient l'amélioration de leur sort, si même ils n'estiment pas avoir perdu au change.

Dans un discours courageux et clairvoyant, le président du Conseil a dénoncé le paradoxe apparent des grèves actuelles. Il a montré aux

ouvriers que « n'étant plus au service d'un patron leur travail ne servait pas, et ne pouvait pas servir, à augmenter un profit capitaliste ». Il a ajouté que « ceux qui ont ardemment voulu être au service direct de la nation savaient forcément ce que cela implique d'honneur et de dignité, et aussi le devoir plus lourd qui en résultait ». Il est malheureusement peu vraisemblable que les partisans de l'étatisation généralisée n'aient été inspirés que par le désir d'assumer plus directement de lourds devoirs vis-à-vis de la nation... Il est humain de penser qu'ils en attendaient aussi, sinon principalement, l'amélioration de leur sort, et l'on comprend le mécontentement et la désillusion qu'ils éprouvent à voir que les choses obéissent si peu à leurs désirs.

Il apparaît une fois de plus, mais avec un éclat particulier, que la gestion étatique fabrique, directement dans les secteurs dont elle s'occupe, et indirectement dans toute la nation, de la pauvreté. On voudrait que cette constatation ne soit prise par personne comme un argument, une critique, ou une sorte de revanche intellectuelle. Les intérêts de tous les membres de la nation sont solidaires. Il est impossible de supposer que certains se feront de façon durable un sort enviable dans une nation allant s'appauvrissant. De sorte que, dans la mesure du moins où l'objectif réellement poursuivi est l'amélioration du niveau de vie de tout le pays (et spécialement des classes déshéritées qui continuent à mener une existence dont la précarité est un reproche permanent pour ceux qui jouissent d'une vie plus facile), l'unanimité des bonnes volontés n'est pas de trop pour réaliser un monde économique meilleur.

Le Sénat belge a envoyé une délégation de sa Commission du Travail étudier en France, au mois d'avril de cette année, les avantages et les inconvénients de la nationalisation des houillères. Les conclusions de son rapport sont une condamnation sans appel de l'étatisation, aussi bien pour des raisons économiques, en raison de son déplorable rendement, que pour des raisons sociales, en raison de l'asservissement de l'homme à l'État qu'elle provoque fatalement. La valeur de ce jugement tient à ce qu'il ne résulte ni d'une thèse à défendre, ni d'une théorie à justifier, mais d'une constatation que chacun peut faire. Et pour juger la qualité d'un arbre, il n'est pas de meilleur moyen que d'estimer les fruits qu'il produit.

***

Les soubresauts auxquels nous sommes soumis sont la preuve des obstacles sur lesquels buttent, et autour desquels tourbillonnent, les nuées de l'illusion. La permanence des problèmes posés, à travers les artifices qui s'efforcent de repousser la solution, montre leur caractère irréductible, tenant à la nature même des choses.

Il est bien évident que la fin de la grève des transports ne guérit le pays d'aucun des maux dont il souffre, et auxquels se sont ajoutées au

contraire, quelques misères et quelques complications supplémentaires. On ose à peine parler du relèvement de la production. L'extraction charbonnière française a été de 3 978 000 tonnes en mai 1947, contre 4 134 000 en mai 1946. Que sera celle de juin ? On imagine facilement l'augmentation du prix de revient qui va suivre inexorablement les décisions récentes. La hausse des tarifs du chemin de fer est inévitable, puisque la S.N.C.F. était en lourd déficit même avant d'ajouter à ses charges les 10 milliards que représente, pour le second semestre de 1947, l'accord intervenu le 12 juin.

La situation financière générale supportera comme toujours le contrecoup des événements. Nous avons dit récemment les rentrées de change qu'escomptait le Trésor en 1947 pour diminuer le recours indispensable aux emprunts extérieurs. Il attendait 150 millions de dollars des touristes étrangers ; mais il ne semble guère que notre pays fasse le nécessaire pour les attirer. Et il espérait 1 225 millions de dollars de nos exportations ; mais la hausse de nos prix intérieurs, sans que le cours du change soit modifié, rend le placement de nos produits de plus en plus difficile : les exportations françaises pour l'étranger ont été de 10,8 milliards de francs en mai 1947, contre 12,1 en avril.

L'état de nos finances internes n'est pas meilleur. Le Trésor s'est fait accorder 40 milliards de francs nouveaux par la Banque de France à la fin de mars 1947. Le bilan du 12 juin montre que les avances à l'État se sont accrues en trois semaines de 31 milliards, s'élevant à 88 milliards sur les 100 antérieurement autorisés, de sorte qu'une fois de plus il faut donner une nouvelle autorisation à la Banque de créer de la monnaie pour permettre à l'État de payer ses dépenses. Le mécanisme inflationniste fonctionne dans toute sa rigueur.

Ces vérités commencent à se faire jour. La façon même dont l'opinion, dans la presque totalité des milieux sociaux, politiques ou syndicalistes, a réagi aux derniers événements, prouve que l'on comprend la gravité de la conjoncture. Il n'est certes pas facile de neutraliser les erreurs commises, dont les terribles effets sont irréversibles, mais du moins personne n'aurait aujourd'hui l'idée de leur en ajouter de nouvelles. Cette compréhension plus directe et plus réaliste des exigences économiques constitue un incontestable assainissement de l'atmosphère.

Les prévisions formulées dans cet article comme dans ceux qui l'ont précédé sont pleinement justifiées par les projets connus au moment où nous mettons sous presse. Mais, imprimer des milliards de billets, aliéner une nouvelle part de notre stock d'or si réduit, et accroître l'écrasement fiscal, cela ne représente évidemment à aucun titre une amélioration quelconque de la situation. Il est vrai que le lot principal de la Loterie Nationale est porté à 12 millions, laissant encore aux Français un dernier moyen de s'enrichir...

ED. GISCARD D'ESTAING

ORDRE DE MISSION

NICOLAS ZAPHIRO, « né » Zaphiropoulos, repoussa le plat de pommes de terre frites, complément habituel de son petit déjeuner, et se renversa dans son fauteuil. Il n'avait pas d'appétit ce matin-là, pas plus qu'il n'en avait eu la veille, ni la semaine passée. Mauvais signe de ne pas avoir faim le matin. Pourtant, il n'était pas malade — jamais il ne s'était senti plus solide — mais il avait simplement perdu le goût de la nourriture — et de bien d'autres choses encore.

Ainsi, la veille au soir, il avait été avec sa femme rendre visite à des amis, des Grecs comme lui, et l'on avait servi du vin de Grèce. Habituellement, rien de plus délectable pour Zaphiro qu'un verre, ou même plusieurs verres de bon vin de Malvoisie ; mais, cette fois, il l'avait porté à ses lèvres et reposé sur la table sans y toucher ; ses amis l'ayant pressé de boire, il s'était exécuté pour ne pas les blesser, mais le liquide avait pris dans sa bouche un goût de moût et d'amertume. Et il en était de même pour ses autres plaisirs, pour ceux de l'amour comme pour le plaisir de réussir une bonne affaire, son plus grand bonheur autrefois. Là, devant cette table surchargée de victuailles qu'il contemplait d'un œil fixe, tout en lançant de courtes bouffées de fumée, Nicolas Zaphiro eut, dans un éclair, la brusque révélation que, depuis très longtemps, il n'avait vraiment pas joui de la vie.

Il était tailleur de son métier, et très habile ; un des meilleurs de Paris, disait-on. Trente ans auparavant, ce même Nicolas Zaphiro avait eu un rêve. Dans ce rêve, beaucoup de monde s'agitait : des hommes vifs et ambitieux comme lui-même allaient et venaient, les bras chargés de beaux tissus, tandis que d'autres, assis devant des tables basses, taillaient le drap ; d'autres encore, haut perchés sur des tabourets, additionnaient dans de grands registres noirs des colonnes de chiffres qui représentaient de l'argent. Il y avait aussi une femme dans ce rêve, une femme potelée et appétissante, tout en rondeurs et en cliquetis de bracelets ; il y avait encore une grande capitale étrangère ; un appartement avec des

1. L'auteur de cette nouvelle, I.-V. Harris, est un écrivain américain né à Chicago en 1903. On ui doit des recueils de nouvelles et plusieurs romans : *Covering two Years, Liberty Street.*

lits moelleux, des divans profonds, et une infinité de mets grésillant dans des huiles savoureuses.

Et maintenant, le songe était réalisé. Le gamin illettré des bas-fonds de Salonique occupait plus d'une douzaine d'employés dans sa luxueuse boutique parisienne, tandis que, sur les bras de sa femme, les bracelets d'or s'accumulaient jusqu'à dépasser le coude. Il s'était acquis une position stable, la richesse, et une forte dose de considération dans son commerce. En fait, il avait dépassé le but qu'il s'était assigné, mais, par malheur, il ne lui restait plus rien à accomplir. Certes, il eût pu étendre ses affaires, doubler ou tripler éventuellement son capital ; mais cela ne rentrait pas dans le cadre de son rêve ; cela ne l'intéressait pas. S'il travaillait encore dix heures par jour dans son magasin, c'était par la force de l'habitude, tout en sachant parfaitement que ses aides auraient pu s'en tirer presque aussi bien sans lui. L'eût-on questionné, peut-être Zaphiro aurait-il trouvé aussi difficile d'expliquer pourquoi il travaillait que de dire ce qu'il attendait encore de la vie.

Il en était donc là, ce fameux matin, assis à côté de sa table, quand lui parvint le bruit léger du courrier tombant de la boîte aux lettres. Écrasant sa cigarette, il se leva et se dirigea vers le corridor où une quantité d'enveloppes étaient éparpillées par terre, près de la porte d'entrée de son appartement. Il se baissait pour les ramasser, non sans grogner, car, avec la fortune, il avait pris du ventre, quand la porte de la chambre à coucher s'ouvrit et il aperçut, dans l'embrasure, sa femme vêtue de sa robe de chambre de flanelle ; le son mat de la chute des lettres sur le tapis avait dû la réveiller.

— Rien d'intéressant ? demanda-t-elle en baillant.

Ils avaient depuis longtemps renoncé au grec et parlaient français, même dans l'intimité.

— Non, rien que des affaires, répondit-il.

Mais, à ce moment, il vit une enveloppe qui n'avait rien de commercial ; une lettre personnelle, quoique d'une écriture inconnue. Il fut sur le point d'en parler, puis se ravisa sans savoir pourquoi.

— Alliez-vous dire quelque chose ? lui demanda sa femme.

— Non, rien. Qu'est-ce qui vous le fait supposer ?

Plus tard, en descendant dans l'ascenseur, il prit la lettre et la regarda de nouveau. Non, certainement, il ne connaissait pas l'écriture. Alors il l'ouvrit, lut *Cher Zaphiro*, et chercha la signature au bas de la page : *A. Lopez*.

Ce Lopez était un de ses clients, un Argentin qui avait passé la plus grande partie de sa vie à Paris. Depuis trois ans, il s'habillait chez le tailleur grec et lui avait commandé un grand nombre de costumes — au moins deux douzaines — sans jamais, jusqu'alors, lui payer le moindre acompte. Un an auparavant, Zaphiro, assez inquiet, avait suggéré qu'un petit versement serait le bienvenu ; mais Lopez avait su l'envoûter, à la fois par ses promesses illusoires et par les manières cordiales, presque

affectueuses qu'il avait adoptées tout de suite vis-à-vis de Zaphiro. Cela flattait la vanité du petit Grec d'être traité en égal par un homme du monde ; bien qu'en fait il ne vît jamais Lopez en dehors de son magasin, il croyait, en l'écoutant, participer à cette vie luxueuse et gaie à laquelle l'autre faisait toujours allusion.

Lorsque Zaphiro ouvrit la porte de sa boutique qui occupait le rez-de-chaussée de l'immeuble où il habitait, toute la lettre de Lopez était lue et son contenu assimilé. En quelques lignes, l'Argentin prévenait son créancier qu'il était sur le point de quitter l'Europe pour retourner en Amérique du Sud ; si Zaphiro passait le voir à son hôtel, tous deux parviendraient certainement à une « entente amicale » au sujet de la note.

En fourrant la lettre dans sa poche, Zaphiro s'étonnait de ne pas se sentir plus ému. Il savait exactement ce que signifiaient ces « ententes amicales », et, un an plus tôt, il se serait maudit d'avoir accordé un tel crédit à un client. Dans le cas présent, il s'en désintéressait, tout simplement... Mais, certes, c'était encore un mauvais symptôme que de ne pas prendre plus à cœur ses propres affaires !

Zaphiro aurait même remis la visite à plus tard, si une course ne l'avait conduit, le matin même, près de l'hôtel de son client ; se trouvant par hasard dans une rue proche, il se souvint de la lettre de Lopez et, de but en blanc, décida de se rendre chez lui. Il était alors un peu plus de onze heures.

Zaphiro dut attendre quelques instants dans le hall de l'hôtel, pendant que la téléphoniste appelait l'appartement de l'Argentin. Au moment où il désespérait d'obtenir une réponse et s'apprêtait à annuler sa communication, il entendit décrocher l'autre récepteur et une voix ensommeillée lui demanda ce qu'il voulait.

— Je suis venu au sujet de votre lettre, dit Zaphiro.

— Ma lettre ? Ah oui !

Il y eut une pause, puis Lopez lui demanda de monter.

— Je suis à vous dans un instant.

Précédé d'un groom, Zaphiro prit l'ascenseur, puis, le long des couloirs du premier étage, ils marchèrent longtemps ; le bruit de leurs pas était étouffé par l'épais tapis. Ils croisèrent une femme de chambre qui, avec un salut obséquieux, se serra contre le mur pour leur faire place.

Enfin, le groom s'arrêta devant une porte vitrée.

— Voici l'appartement, monsieur, dit-il, et il frappa.

Zaphiro lui donna un petit pourboire.

Il attendit à peu près une minute avant que Lopez le fît entrer. L'Argentin portait un pyjama bleu pâle dont un grand chiffre ornait la poche ; une robe de chambre en épaisse soie orange était négligemment jetée par dessus. Il n'était pas encore rasé, mais ses cheveux étaient pommadés et rejetés en arrière de son front étroit et pâle.

— Je vous prie de m'excuser, dit le tailleur. Je ne savais pas... Vous aviez dit...

— Ça va très bien, dit l'autre, en coupant court à ses excuses. Entrez.

Il ouvrit la porte d'un grand salon abondamment meublé, dont les murs étaient ornés de gravures ; au bout de la pièce on voyait une vaste table chargée de statuettes de porcelaine. On ne se serait pas cru à l'hôtel, mais plutôt dans le salon d'une maison particulière.

— Oh! Comme c'est bien installé, chez vous, dit Zaphiro, en jetant un coup d'œil circulaire.

— Pas mal. Asseyez-vous. Vous fumez?

— Merci.

Il prit dans une boîte d'albâtre une cigarette sur laquelle Lopez avait fait imprimer ses initiales.

— C'est joli, dit-il, je n'avais jamais vu ça.

Lopez ne répondit pas, mais aborda aussitôt le sujet de la visite ; il semblait pressé d'en finir.

— Oui, je vous le répète, il m'est impossible de régler ma facture pour l'instant. Je vous ai déjà expliqué que nous ne pouvons sortir de l'argent de notre pays, du moins pas beaucoup. Inutile toutefois de vous tourmenter, ce sont des mesures provisoires ; j'ai l'intention de vous payer.

— Je n'ai absolument rien dit, intervint Zaphiro. C'est vous qui m'avez écrit.

— Je sais, je sais. Eh bien, que faire? Je ne veux pas que vous subissiez une perte, et, d'autre part, je ne peux pas faire l'impossible. Voilà donc ce que je propose : je vais vous laisser quelque chose que je possède et qué je ne puis emporter avec moi. A mon retour en Europe, je vous donnerai l'argent : ce sera une sorte de caution.

— Je vois. Et que pensez-vous me laisser?

— Je ne sais pas... mais nous trouverons bien un objet à votre goût. Que diriez-vous de ma voiture? J'ai une Citroën... le modèle du dernier Salon.

— Et moi aussi, dit Zaphiro.

— Oh! Ce n'est pas de chance. Eh bien, que puis-je vous offrir d'autre? Peut-être mon avion...

— Un avion! Qu'est-ce que je ferais d'un avion?

— Vous pourriez apprendre à piloter, comme moi. C'est extrêmement amusant ; je vole presque tous les soirs.

Zaphiro se mit à rire devant l'absurdité d'une pareille suggestion.

— Mais je crains d'être né tailleur, dit-il, et non pas aviateur.

Brusquement, il éprouva une sensation des plus bizarres : il eut la certitude absolue que tout cela lui était arrivé auparavant, qu'une fois déjà il avait lancé cette phrase à quelqu'un qui affirmait voler tous les jours. Était-ce récemment, ou depuis très longtemps? Il n'était pas sûr. En ce moment même, il avait l'impression de rêver, mais de rêver « cons-

ciemment », un vieux songe qui fuyait toujours sa mémoire pendant les heures de veille. Et ce qu'il y avait de plus étrange, c'est que ce rêve était en rapport direct avec son apathie, avec son ennui, avec tout le changement qui s'était opéré depuis quelque temps dans sa manière d'être. Ce fut pour Zaphiro comme l'éclair d'une intuition, mais un instant après, tout était sombre à nouveau.

Lopez parlait toujours :

— Vous n'êtes pas à la page, mon chez Zaphiro! Que serait devenue l'aviation si nous avions tous pensé de la sorte? Est-ce que je croyais « être né aviateur »? Mais, on y mord, vous verrez... c'est comme une nouvelle langue qu'on apprend : on a vite l'impression de l'avoir toujours sue.

Il était là debout, sa robe de chambre éclatante jetée sur ses minces épaules, ses cheveux brillant au soleil du matin. Il symbolisait un autre monde, très éloigné de celui des tailleurs, des émigrants grecs, des petits bourgeois : conscient de cette distance infinie, Zaphiro sourit d'un air contraint.

— Je suis un homme occupé, monsieur Lopez, je n'ai pas les loisirs nécessaires pour passer mes journées à voler.

— Oh, ce n'est pas une question de journées : une heure, le soir, vous suffira amplement, et nous sommes en avril ; rappelez-vous que les jours allongent. Je vous assure que c'est passionnant... mais, ne croyez pas que j'essaie de vous entraîner.

— C'est une idée fantastique, dit Zaphiro, tout à fait fantastique.

Il aurait voulu dire autre chose et abandonner la question de l'avion mais, à son grand étonnement, il se surprit au contraire à poursuivre sur ce sujet.

— Enfin que proposez-vous? Que j'achète réellement l'avion? Ou que je le garde comme caution? A mon avis, ce serait très compliqué.

— Oui, vous feriez mieux de l'acheter, et, si vous n'en voulez plus, vous pourrez le revendre par la suite. Bien entendu, le montant de votre facture serait considéré comme payé.

Zaphiro était stupéfait de la façon dont Lopez, sans paraître insister, semblait considérer le marché comme conclu ; à l'entendre, il n'y avait plus que des détails à régler, et, en dépit de lui-même, le Grec se sentait entraîné.

— Alors, il n'y aurait pas beaucoup à payer, observa-t-il, avec un sursaut de son vieil instinct de marchandage.

— Non, pas beaucoup. Nous fixerons un prix raisonnable pour l'avion ; il y a un tarif officiel, comme pour les voitures d'occasion. Quant à la différence, vous me la solderez quand vous voudrez.

— Je comprends très bien. Mais, puisque je vous rends service, je suppose que vous pourriez me laisser l'appareil à bon compte... étant donné les circonstances.

— Nous ne discuterons pas le prix.

A ce moment précis, la porte d'une des chambres s'ouvrit brusquement et, au grand embarras de Zaphiro, une jeune femme en robe de chambre vert pâle fit irruption dans la pièce. Tout de suite, il fut frappé par sa beauté et par la pâleur anormale de son visage.

— Que voulez-vous? demanda Lopez avec irritation. Je suis très occupé.

— Ne pourriez-vous choisir un autre moment pour vos affaires?

— C'est très important. Nous allons conclure un marché au sujet de mon avion.

— Oh! Vraiment? Si vous essayez de vous débarrasser de ce vieux zinc, rien ne m'étonne plus : il vous faut certainement beaucoup d'arguments. L'appareil n'est même pas capable de rouler sur la longueur du terrain de vol. Je suppose que vous êtes aviateur? demanda-t-elle en se tournant vers Zaphiro, avec un sourire dont ses clients n'avaient pas l'habitude de le gratifier.

— Non, répondit-il, mais M. Lopez est en train d'essayer de me convertir.

— Zaphiro m'habille, expliqua Lopez. C'est le premier tailleur de Paris. Ne croyez-vous pas qu'il ferait un aviateur magnifique?

— Mais, bien sûr, dit en riant sa maîtresse, tout en toisant de nouveau Zaphiro. Le seul ennui, c'est son poids : il faudra qu'il essaie de maigrir, sans quoi il ne pourra jamais réussir à décoller convenablement.

Zaphiro remarqua le changement subtil d'attitude qui avait marqué la révélation de sa profession; auparavant, sans aucun doute, elle l'avait pris pour un homme du monde.

— Est-ce que Madame vole aussi? demanda-t-il quand elle eut quitté la pièce.

— Oui, c'est un excellent pilote; c'est d'ailleurs à l'aéroport que j'ai fait sa connaissance.

— A quel aéroport allez-vous?

— A Orly; c'est le plus pratique; à quinze kilomètres seulement de la place de la Concorde. Avec votre Citroën, vous en auriez pour vingt minutes. A propos, que diriez-vous d'un petit tour d'essai avec moi, ce soir? Vous verriez si cela vous plaît.

— Oh... eh bien, merci beaucoup; vous voulez dire que vous me feriez voler?

— Mais oui. Inutile d'avoir peur, je suis pilote breveté; j'emmène tout le temps des amis en avion.

— Non, non..., je n'ai pas peur, bien que ce soit la première fois. J'étais seulement en train de me demander si je trouverais le temps nécessaire aujourd'hui. Vraiment, si ce n'est pas trop abuser de vous, j'en serais ravi.

— Entendu.

A peine sorti de l'appartement de Lopez, Zaphiro commença à se reprocher le dénouement de l'entrevue ; en toute logique, il lui fallait reconnaître qu'il avait agi comme le plus lamentable des hommes d'affaires : en consentant à discuter la proposition de Lopez, il avait dit adieu à tout espoir de récupérer son argent. Non qu'il eût l'intention d'acheter cet avion ! Du reste, il ne s'engageait nullement en permettant à l'Argentin de le faire voler ; ce serait assez amusant et, à coup sûr, une expérience nouvelle.

Il était plus de midi quand il retourna à son magasin ; employés et coupeurs étaient tous partis déjeuner. Zaphiro monta chez lui, et, en ouvrant la porte, ses narines furent assaillies par l'odeur généreuse du goulash ; la femme de chambre passa en coup de vent, un immense plat d'aubergines farcies dans les bras.

— Vous êtes en retard de dix minutes, dit-elle. Ils ont commencé à manger.

Tout de suite, Zaphiro entra dans la salle à manger où son épouse, sa belle-mère et les trois enfants étaient assis devant des assiettes débordantes. Sa femme l'accueillit en brandissant sa fourchette.

— Nous ne pouvions plus attendre, nous avions trop faim.

Il s'assit à sa place habituelle en attendant que la soubrette le servît ; mais quand, après avoir passé les légumes, elle lui apporta sa viande, il s'aperçut qu'il n'avait aucun appétit. Sa femme le surveillait d'un air fâché, tandis qu'il choisissait quelques petits morceaux.

— Pourquoi ne mangez-vous rien ? Est-ce que vous n'aimez pas ça ?

— Si, mais je n'ai pas faim, tout simplement.

Il se demandait comment leur annoncer l'événement qui se préparait : leur en parlerait-il incidemment, ou encore leur laisserait-il deviner ses intentions, afin de jouir ensuite de la surprise générale... Mais, finalement il garda le silence. Sûr que sa femme mettrait son veto, il craignait une scène car, tout d'un coup, il sut pertinemment qu'il monterait en avion : rien ne pourrait l'en empêcher. Sans raison bien définie, il considérait maintenant comme extrêmement important de faire ce jour-là le vol d'essai avec Lopez. Après réflexion, il décida donc de ne rien dire ; c'était le parti le plus sûr.

Le repas traînait en longueur, Zaphiro toujours enfermé dans son mutisme morose. Le souvenir de sa brève entrevue avec Lopez l'isolait de sa famille ; il se sentait singulièrement loin de ces enfants à la peau noire et graisseuse, de sa propre épouse, cette femme courtaude aux cheveux crêpus, dont les seins rebondis jaillissaient par-dessus son corset relâché. Dans la glace ovale du mur qui lui renvoyait sa propre image, il remarqua avec satisfaction sa peau claire, son visage lourd, mais bien dessiné, l'ampleur de ses épaules que le costume poivre et sel coupé de ses propres mains, recouvrait sans un faux pli ; et, pour la première fois, il éprouva un sentiment d'irritation contre cette famille

de Grecs qui avait poussé autour de lui et faisait valoir ses droits sur sa personne. Sans eux — sans son nom — il eût pu passer pour un Français.

Il s'esquiva aussi vite que possible et descendit au rez-de-chaussée en emportant un épais chandail et une casquette de sport, accessoires appropriés au vol, pensait-il. Il était deux heures dix à l'horloge du magasin, et l'un des commis qui s'était attardé à déjeuner arrivait justement par la porte d'entrée ; il sursauta en apercevant le patron, car, généralement, Zaphiro ne retournait à la boutique que vers trois heures, après un somme à l'orientale. A sa grande surprise, l'employé s'en tira sans une réprimande, sans un coup d'œil interrogateur. Distraitement, le Grec avait allumé une cigarette et faisait les cent pas dans la petite pièce. Puis, il pénétra dans le bureau où se trouvaient les livres de compte, sous prétexte d'étudier la facture de Lopez, mais, en réalité, afin d'être seul. Pendant quelques minutes, il s'assit à la table, sans ouvrir le registre posé devant lui.

Aucune peur, aucun trouble ne l'agitait à la pensée de l'aventure prochaine, mais il éprouvait une sensation très étrange qu'il n'avait connue qu'à deux ou trois reprises au cours de sa vie. La première fois, il s'en souvenait très nettement, il était alors en Grèce, petit garçon de douze ans. C'était Noël. Quelqu'un, dont il avait oublié le nom, avait envoyé à sa mère une pièce de drap pour se faire une robe et des vêtements pour les enfants. Il croyait encore voir l'étoffe jetée dans un coin de l'unique pièce encombrée ; il en sentait même, au bout des doigts, le contact soyeux. Par quelle étrange coïncidence, avait-il reçu en même temps, pour son Noël, une grande paire de ciseaux « de couturière » ? Soudain, le voilà qui marche vers la pièce d'étoffe, le bras tendu, la main serrée sur les ciseaux ; il arrive de plus en plus près, et, à chaque pas, il éprouve avec violence dans l'intime de son être cette même sensation, curieuse, inexplicable, qui doit l'envahir de nouveau près de quarante ans plus tard. Comment la décrire ? Est-ce la conscience de la fatalité... de l'inévitable qui va se réaliser... de l'avenir enveloppé dans le présent ? Il sait qu'il doit tailler le tissu : sa destinée y est incluse, comme l'accomplissement de son être, comme la beauté. Et, aujourd'hui, de la même façon ou presque, il sait qu'il doit voler à travers les nuages avec Lopez. Consciemment, il marche à son destin. Le présent, le passé sont fondus l'un dans l'autre par le retour d'une émotion depuis longtemps oubliee ; il est un enfant ; la vie est devant lui comme un modèle à la trame immuable, et il doit « vivre » ce modèle.

En revenant dans l'autre pièce, il fut surpris de voir la Citroën de Lopez arrêtee devant la porte. L'Argentin l'attendait, un cigare aux lèvres.

— Je croyais que vous aviez dit trois heures, dit Zaphiro en s'excusant. Je ne voulais pas vous faire attendre.

— Il est trois heures, Zaphiro ; trois heures dix, plus exactement. Mais ne vous tourmentez pas ; je viens seulement d'arriver.

Il était donc resté assis près d'une heure dans son petit bureau!

Il alla chercher son chandail, sa casquette et prévint les employés qu'il ne reviendrait pas ce jour-là. A son retour, Lopez jeta un coup d'œil de méfiance sur le couvre-chef à damiers.

— Ceci ne vous servira à rien, dit-il, je vous prêterai un casque réglementaire en arrivant au terrain de vol.

Ils roulèrent à travers la banlieue sud de Paris et sortirent par la route de Fontainebleau. Peu de mots furent échangés avant d'arriver à l'aérodrome.

— C'est ici? demanda Zaphiro, se dressant sur son siège en apercevant une rangée de hangars à sa gauche; en même temps, il remarqua deux avions qui décrivaient des cercles dans le ciel.

— Oui, c'est Orly, dit Lopez, en franchissant l'entrée.

Un portier galonné s'inclina en ôtant sa casquette.

Sitôt descendu de voiture, Zaphiro suivit l'Argentin le long d'une piste cendrée jusqu'à un édifice tout neuf en pierres blanches, dont le fronton portait l'inscription : « Cercle Roland Garros ».

— C'est un cercle, expliqua Lopez. Il faut être élu membre, bien que, naturellement, on puisse voler à Orly sans en faire partie. Mais je vous arrangerai cela; vous trouverez utile d'y entrer.

Dans la grande salle de lecture qui sentait encore la peinture et le vernis, plusieurs personnes causaient et parcouraient des revues. Presque toutes firent un signe de tête à Lopez et deux hommes vinrent lui parler; on présenta Zaphiro, et, comme ce matin quand la maîtresse de Lopez lui avait adressé la parole sans savoir sa profession, il fut frappé et ravi de leurs manières déférentes à son égard. Lopez le laissa pour aller revêtir sa tenue de pilote et, pendant quelques instants, Zaphiro put s'entretenir avec ces messieurs qui, tous, avaient leur avion particulier, et, comme l'Argentin, volaient en amateur.

Quand Lopez revint, ils quittèrent le Club en suivant la piste cendrée et se dirigèrent vers l'un des hangars. Il tombait une pluie fine et pénétrante; la visibilité était mauvaise, mais Lopez se mit à rire quand Zaphiro lui demanda si le temps n'était pas bien mauvais pour voler.

— Vous n'essayez pas de vous défiler, je pense?

— Non, bien sûr. Quelle idée!

Devant le hangar, deux mecaniciens étaient en train de tourner l'hélice d'un monoplan découvert à deux places.

— Il fait encore froid, expliqua Lopez. Il faut un certain temps pour mettre le moteur en marche.

Au moment même où ils arrivaient devant l'avion, l'hélice démarra dans un vrombissement, arrachant de son souffle la casquette à damiers qui alla tourbillonner sur le terrain. Lopez rit aux éclats de la déconvenue de Zaphiro.

— Mettez donc ça, dit-il, en tirant de sa poche un casque garni de lunettes qu'il lui jeta.

Un instant plus tard, ils avaient sauté dans l'avion et le mécanicien montrait au Grec comment on attache les courroies de sécurité qui fixaient le passager à son siège. Lopez donna les gaz ; lentement, puis plus rapidement, ils commencèrent à rouler sur le terrain ; imperceptiblement, ils décollaient et le sol recula de plus en plus, les laissant suspendus d'une façon impressionnante dans l'espace.

C'était pour Zaphiro une nouvelle expérience. Et, cependant, elle ne lui semblait pas vraiment neuve. Avait-il travaillé la question aviation au point d'en reconnaître toutes les sensations, comme s'il les avait déjà éprouvées, ou ce vol faisait-il vraiment partie également de son rêve, puisque le geste de Lopez, se retournant dans la carlingue pour lui crier quelque chose, en lui montrant au-dessous d'eux le Palais de Versailles, tel un jouet minuscule, ce geste ne faisait que répéter celui d'une vieille image, rêvée dans le passé? Mais, si c'était à présent la réalité et que l'autre expérience fût un songe, il était étrange que le rêve, si ténu et fragmentaire qu'il restât dans son souvenir, eût une vigueur dont le présent était dépourvu. Tout était maintenant aussi nébuleux et irréel que s'ils avaient volé sur un tapis magique. Ils traversèrent une épaisse couche de brume et, pendant quelques instants, tout s'effaça pour Zaphiro, même les extrémités des ailes ou la nuque de son compagnon ; il lui semblait vivre dans un monde nouveau, après avoir laissé dans son vieil univers toute conscience de sa vie passée ; il sentait l'air humide baigner ses joues et picoter si bien ses yeux qu'il dut fermer les paupières, et il savourait ces sensations, comme un homme qui n'aurait jamais souffert de sa vie tendrait les bras à la douleur. Quand ils sortirent de la brume, il se sentait nettoyé à fond et sa peau lui semblait douce et étrange au toucher. Après une telle expérience, pensa-t-il en un éclair, un homme ne peut jamais plus être le même. Ils passèrent au-dessus de Versailles et de Saint-Germain, à peine visibles à travers les lambeaux de brouillard, et alors Lopez fit demi-tour et se dirigea vers Orly. Arrivé au-dessus du champ d'aviation, il se mit à descendre en décrivant des cercles. Zaphiro sentait l'air hurler à ses oreilles, tandis que le terrain montait à leur rencontre, tout en pivotant rapidement autour de son axe.

Pas un instant il n'eut peur, bien qu'il ne sût pas que c'était là la plus sûre méthode pour perdre de l'altitude. Voyant Lopez se retourner, il agita son bras et sourit. Il aurait voulu continuer indéfiniment et il s'aperçut avec regret que l'atterrissage était proche. Quand l'avion rasa le terrain, puis, tributaire du sol à nouveau, se dirigea maladroitement, avec force cahots vers les hangars, Zaphiro se détendit avec un soupir de satisfaction. C'était donc comme cela! Oui, il l'avait deviné... il l'avait toujours su. Il allait acheter l'avion de Lopez et apprendre à piloter.

***

Tous les soirs, à cinq heures, Zaphiro prenait sa leçon à l'aérodrome. Pour ce genre de vol, il ne se servait pas de son propre appareil, mais de l'avion-école à double commande. Le Farman restait sous bâche, dans le coin d'un des hangars et, souvent, Zaphiro le faisait découvrir pour contempler son bien à loisir. Il n'y était monté qu'une fois, mais il avait déjà pour lui une véritable tendresse, persuadé *a priori* que son avion était plus beau et plus élégant que ses frères. Le fait de devenir aviateur lui semblait maintenant tout à fait normal et il estimait qu'il avait eu une chance incroyable de tomber sur un si merveilleux petit appareil. Bien que son instinct de la propriété ne fût pas très développé jusque-là, il était gonflé d'orgueil dès qu'il s'agissait du Farman. Il n'aimait pas à penser qu'un autre l'avait possédé avant lui et un jour que les mécaniciens avaient poussé l'avion à l'autre bout du hangar sans son autorisation, il entra en fureur à leur grande surprise et perdit tout contrôle de lui-même.

Mais, de l'avis de sa femme et de sa famille, sous d'autres aspects, son caractère avait également changé. Ce n'était pas tant la façon cavalière dont il les traitait depuis peu, ou plutôt sa manière d'ignorer complètement leur existence, mais surtout la transformation complète de son attitude envers toutes choses, petites et grandes. Si, depuis longtemps, il n'était déjà plus tout à fait lui-même, il s'était opéré récemment dans sa personne un changement à la fois plus général et plus accentué. Cet ennui, parfois ce dégoût même que lui inspirait sa famille et qu'il ne se donnait pas la peine de cacher s'étendait peu à peu à tout le cercle de ses anciennes relations ; il finit, un jour, par blesser son ami d'enfance, Diamantopoulos, en négligeant d'assister à la réception donnée pour son anniversaire. Et cela lui était absolument indifférent. Quant Diamantopoulos vint le voir, le lendemain, Zaphiro se montra si désinvolte que la situation ne fit qu'empirer ; comme le dit plus tard son vieil ami à madame Zaphiro, « il avait l'air ailleurs, comme si toute cette affaire ne le concernait pas ».

La femme de Zaphiro était persuadée qu'il avait une maîtresse et se flattait de savoir jusqu'à son nom. Naturellement, elle goûtait peu l'idée qu'il lui fût infidèle après vingt ans de vie conjugale, mais, en femme intelligente, elle en aurait pris son parti si seulement il n'était pas devenu si étrange et si insensible. Pour aggraver encore la situation, Zaphiro ne réfutait jamais ses accusations mais, se refusant à toute espèce de discussion, retombait simplement dans un silence obstiné. Toutes relations ayant cessé entre eux, elle ne doutait plus un instant de son infidélité, et elle eût été bien surprise d'apprendre que sa rivale avait des ailes au lieu de jambes et un corps lisse et poli en aluminium où s'étalaient les grands cercles concentriques d'une cocarde tricolore. Toutes platoniques étaient encore les relations de Zaphiro avec son nouvel amour, mais le

jour était proche où une intimité physique quotidienne allait les unir. Il aurait préféré mourir plutôt que de présenter sa maîtresse à sa femme, ou même de parler chez lui de ce monde défendu, domaine de la bien-aimée, qu'il allait voir furtivement après les heures de bureau.

Vers quatre heures, Zaphiro laissait son magasin, passait au garage prendre son auto et enfilait la route d'Orly. Avant le départ, il était toujours gagné par une extrême surexcitation, presque douloureuse à force d'intensité ; mais, une fois dans sa voiture, il s'apaisait complètement : il était déjà dans son nouveau monde et l'autre était aussi oublié que s'il n'avait jamais existé. Dès lors, il ne pensait plus à sa famille, à ses affaires, à rien qui se rattachât à son existence ordinaire ; il ne reniait pas sa vie, il n'en avait pas honte, mais elle était si lointaine qu'il avait peine à se rappeler les noms de ses trois enfants ou la couleur d'un costume commandé le matin même par un client.

Il arrivait à l'aérodrome une demi-heure avant sa leçon ; il avait craint, les premiers jours, en effet, d'être en retard et de contrarier son professeur ; puis il avait gardé cette habitude, car il appréciait les moments de loisir passés dans le hall du Cercle Roland-Garros. Là, à défaut d'amis, des connaissances innombrables l'accueillaient aimablement et lui offraient parfois un verre. On savait qu'il était tailleur, mais les pilotes ne sont pas snobs et le métier qu'il exerçait ne changeait rien à la cordialité de leurs sentiments à son égard. Il était le seul qui fût choqué de voir le mot « tailleur » imprimé à côté de son nom sur la liste des nouveaux candidats au Cercle.

A cinq heures tapant, Zaphiro montait dans la carlingue de l'avion-école après avoir attendu un bon moment la venue de son mentor qui se rafraîchissait souvent au bar entre deux vols. Enfin, il le voyait arriver par la piste cendrée, rattachant paisiblement la boucle de son casque, sans se presser le moins du monde. Le tailleur avait peine à l'attendre pour partir et à dominer son exaspération devant ce retard journalier qui lui retirait dix minutes de sa demi-heure. Le professeur montait languissamment à sa place, jetait sa cigarette et, avec un mot grommelé à l'adresse de son passager, mettait enfin l'avion en marche. Zaphiro n'aimait pas cet homme, le seul qui, parmi toutes ses connaissances d'Orly, semblât le mépriser. Pourtant, de l'avis même du professeur, son élève avait fait des progrès étonnamment rapides. Savait-il que Zaphiro était tailleur et Grec et était-ce la raison de son attitude ? En tous cas, il avait réussi à exaspérer tout à fait Zaphiro qui, à son tour, ne manquait jamais une occasion de le rembarrer quand il le rencontrait au Cercle.

Après le vol, il trouvait délicieux de revenir dans la pièce bien chauffée qui, à ce moment-là était remplie de monde. Il y avait, en général, quelques bridgeurs et une table de poker où Zaphiro aimait à faire une partie. De temps à autre, la porte s'ouvrait, livrant passage à de nouveaux arrivants qui débarquaient de leur avion. Assis à la table de jeux ou debout

devant le bar, Zaphiro appelait l'un ou l'autre d'entre eux pour savoir comment s'était passé le vol. Il avait même fait la connaissance des as de l'acrobatie aérienne, Détroyat et Doret qui volaient souvent à Orly, et il leur faisait un petit signe tout à fait amical. Comment se figurer qu'un mois auparavant, tous ces gens lui étaient complètement inconnus?

Il restait toujours très tard et comme le Cercle servait à ses membres un léger souper, il téléphonait souvent à sa femme qu'il ne rentrerait pas dîner. Dans la cabine téléphonique faiblement éclairée, tandis qu'en attendant la réponse de la voix familière, il écoutait le bourdonnement rythmé du récepteur, il lui semblait que le lien qui l'attachait encore aux siens était plus ténu, oui, infiniment plus ténu que le mince fil aérien qui reliait cet appareil à son appartement de Passy. Commè ce serait facile, à présent, de faire sauter cette dernière attache, et, avec elle, toute l'existence qu'il avait connue jusqu'alors ! Et puis après? Son avenir était aussi sombre, aussi aride que cette cellule capitonnée de cuir; et, cependant, Zaphiro savait qu'il lui fallait le vivre; il ne devait pas y avoir de retour vers la sécurité, vers l'ordre et le repos.

Il aimait, après avoir transmis son message, à s'attarder encore un moment dans la cabine; il rectifiait le nœud de sa cravate ou passait son peigne de poche dans ses cheveux, trouvant dans ces gestes une excuse à prolonger ce bref interlude entre ses deux vies si différentes. Quand il ouvrait la porte pour s'aventurer de nouveau dans le salon enfumé, il se sentait comme un plongeur de grands fonds, s'élançant de la terre ferme dans un élément étranger.

Un jour, en entrant dans le hall, après son vol, il aperçut une femme qu'il crut reconnaître, assise dans un coin, au milieu d'un groupe. En approchant, il remarqua son extrême pâleur et reconnut la maîtresse de Lopez qu'il avait déjà rencontrée, ce fameux matin, lors de sa visite à l'hôtel. Lopez voguait à présent en pleine mer, mais Zaphiro connaissait les personnes avec qui elle s'entretenait.

— Connaissez-vous Madame?... dit l'une d'elles, quand le tailleur arriva à leur table.

— Je crois que oui.

Elle regarda Zaphiro avec curiosité, mais sans le reconnaître.

— Madame m'a dit un jour que j'étais trop gros pour voler. Je crains qu'elle ne se soit trompée.

Elle se souvint brusquement et se mit à rire.

— Mais vous n'avez pas maigri comme je vous l'avais recommandé; vous êtes encore plus gros maintenant.

— Désolé de ne pas avoir suivi votre conseil, dit Zaphiro, piqué. Je m'en tire très bien comme cela.

Tout le monde éclata de rire.

— Oh oui, acquiesça un des hommes avec enthousiasme, Zaphiro réussit admirablement. Il a fait des progrès d'une rapidité inouïe; le

professeur est sur les dents. Quand faites-vous votre premier vol en solo, Zaphiro ?

— C'est fait..., aujourd'hui même.

— Vraiment ? C'est magnifique. Vous allez bientôt prendre votre brevet.

— Je ne perdrai pas de temps.

— J'en suis certaine, dit la maîtresse de Lopez. Vous n'avez pas l'air d'un type à perdre son temps ; et je pense que vous avez appris à vous bousculer dans votre métier.

— Bien sûr, dit Zaphiro, devenu pourpre, tout en essayant de sourire.

— Pas le temps de traîner quand le costume d'un client est promis, hein ?

Zaphiro, tout à fait décontenancé, tourna les talons et se dirigea vers le bar. Un peu lâchement, les autres souriaient de cet air gêné que prennent les membres d'une coterie quand l'un d'eux a dépassé les limites de la plaisanterie.

Quelques instants plus tard, comme Zaphiro finissait de vider son verre, tout en se répétant qu'il n'avait cure des réflexions de la jeune femme, il s'aperçut qu'elle était là, debout près de lui ; son pâle visage lui souriait.

— Eh bien, monsieur Zaphiro, vous ne me parlez plus ?

— Pourquoi pas ?

— Je me demande pourquoi, diable, vous m'avez tourné le dos comme ça.

— Je regrette, dit Zaphiro, s'excusant aussitôt. Pardonnez-moi si j'ai été impoli.

Ils se mirent à causer et elle accepta une consommation. Zaphiro trouvait cette jeune femme délicieuse : elle s'exprimait avec aisance et lançait des réparties amusantes. Il était enchanté maintenant de l'avoir rencontrée et l'insulte était bien oubliée. Mais, au moment où ils se disaient au revoir, un membre du cercle s'approcha et leur demanda ce qu'ils avaient bien pu discuter avec tant d'ardeur.

— Rien de très important, dit-elle, notre ami vient de m'apprendre la meilleure façon de coudre les boutons.

Cette fois, Zaphiro fut assez fin pour ne pas laisser voir son dépit, mais l'affront lui restait sur le cœur.

« Qu'a-t-elle donc à se moquer de moi, cette petite grue ? pensait-il. Si je voulais, je pourrais, moi aussi, raconter une ou deux histoires à son sujet. »

Mais il découvrit bientôt qu'il n'avait en fait rien à raconter, ou plutôt rien qu'elle ne dît elle-même. C'est avec un parfait cynisme que, discutant ses relations avec Lopez comme avec d'autres, elle semblait prendre à tâche de révéler sa vie. Une fois, elle déclara tranquillement qu'il n'y avait pas un seul as de l'aviation en France qui n'eût été un jour son amant. Zaphiro découvrit que, veuve d'un fameux pilote d'acrobatie

tué accidentellement deux ans auparavant, elle possédait une grosse fortune personnelle et avait trois avions particuliers à Orly. Mais elle, ne volait guère régulièrement à présent, et plutôt dans d'autres appareils. Pourtant, expliquait-elle à Zaphiro, elle aimait à piloter, mais elle évitait la fatigue et préférait qu'on travaillât à sa place. Depuis la mort de son mari, elle avait peu à peu perdu toute énergie et hésitait maintenant devant le moindre effort ; elle laissait les circonstances régler ses actions, mais, quant à vivre, au sens actif du mot, elle semblait y avoir renoncé. De là, le désordre général de son existence, les trois avions inemployés et ses aventures avec tous les as de l'aviation.

Plus il la connaissait, plus Zaphiro s'intéressait à cette femme — sentiment qu'il mit d'abord sur le compte de sa profonde originalité ; elle était toujours prête à dire ou à faire exactement ce qui lui passait par la tête, sans se soucier des conventions sociales, de la bienséance, de la raison. S'il lui plaisait d'être impertinente envers lui, elle savait l'être plus que personne, et, tandis que l'impolitesse du professeur se cachait sous un semblant de déférence, la sienne accentuait à dessein sa cruauté ; mais, l'instant d'après, elle semblait n'avoir plus d'yeux que pour Zaphiro, et s'absorbait avec un plaisir évident dans sa conversation. Lui se sentait alors dédommagé de tous les coups d'épingle subis et il pressentait même qu'avec un peu de hardiesse et de patiente habileté, il verrait venir son heure et pourrait recueillir un jour l'héritage de Lopez et des cent as de l'aviation.

Qu'il y eût entre eux un lien plus subtil que le badinage sentimental, Zaphiro devait le comprendre certain soir au cercle, à la fin d'une journée pluvieuse. Pour la première fois, ils avaient dîné ensemble, et avalé ensuite force cognacs, assis sur le divan auprès d'une fenêtre ouverte sur l'aérodrome. Dehors, dans la demi-obscurité, on voyait la pluie fine gicler sur la piste détrempée que marquaient faiblement les doubles sillons transversaux tracés par les roues d'avions ; une rangée de lumières jalonnait les limites du terrain que l'éclair subit du projecteur balayait d'un bout à l'autre, à intervalles réguliers. Le salon était dans la pénombre ; ils étaient seuls.

Tout à coup, elle se pencha en avant et, sans regarder Zaphiro, mais en fixant par la fenêtre le champ d'aviation, elle dit, et sa voix résonnait étrangement, privée de son accent d'ironie coutumière :

— Oui, comprenez-vous, voilà ce qui se passe : un jour, notre vie arrive à un point mort... et après ? Comment peut-on continuer ?

Le cœur de Zaphiro se contracta ; il la regarda intensément, attendant la suite, sentant que ses paroles allaient éclairer la grande obscurité qui l'enveloppait. Mais elle sourit :

— Haussez les épaules, mon ami, haussez les épaules. Nous autres, créatures perdues, nous n'avons pas le droit de poser de telles questions.

— Qu'est-ce que vous dites ? Je ne comprends pas.

— Je n'ai rien dit, mais vous comprenez trop bien. Quoi qu'il arrive,

n'essayons pas de nous tromper l'un l'autre ; c'est un jeu trop mesquin.

Zaphiro se taisait ; il s'était senti devenir livide et n'osait se servir d'eau-de-vie de peur d'en répandre sur la table.

— Alors, tout est fini pour nous ? dit-il au bout de quelque temps.

— Oh, c'est très agréable de se survivre.

Après cette soirée, ni l'un ni l'autre ne fit jamais allusion à cette conversation. Mais elle n'était pas oubliée.

Zaphiro comptait passer son brevet à la fin de mai et commencer aussitôt à piloter son avion personnel. Il avait fait des progrès extrêmement rapides, car sa première leçon datait de moins de six semaines. Tous ses amis s'étonnaient de sa persévérance, de son ardeur à raccourcir le plus possible la période d'apprentissage ; souvent, il montait deux fois par jour, le matin et l'après-midi, afin d'avoir plus d'heures de vol à son actif ; le mauvais temps même ne l'arrêtait pas : il semblait courir vers une fin dont la réalisation était d'une importance suprême, sans pouvoir expliquer lui-même cette hâte irraisonnée.

Il n'avait pas encore sorti le Farman, préférant louer un appareil pour les vols d'essai. Il ne voulait pas risquer d'écraser au sol son trésor tant qu'il ne possédait pas encore à fond les manœuvres délicates de l'atterrissage et du décollage ; en outre, sa police d'assurance lui interdisait de se servir de son avion tant qu'il n'aurait pas de brevet. Mais il aimait à le regarder. Une fois, ayant fait enlever la bâche et remplir le réservoir, il fit rouler l'appareil en tous sens sur le terrain pour acquérir la maîtrise de ses commandes. Il s'en fallut de peu ce jour-là que Zaphiro ne changeât d'avis et s'envolât : il accéléra si bien le moteur qu'une légère secousse du manche à balai eût suffi à faire décoller l'avion ; mais, au dernier moment, la prudence l'emporta et le Farman fut reconduit au hangar. Non, l'heure n'était pas venue, il fallait attendre encore un peu.

En se dirigeant vers le cercle, il aperçut l'ex-maîtresse de Lopez assise sur le perron, en train de l'examiner :

— Qu'est-ce que vous aviez à ramper sur le terrain ? lui cria-t-elle. Aviez-vous les pieds gelés, Zaphiro ?

Il lui raconta que c'était l'ancien appareil de Lopez et pour quelles raisons il ne voulait pas encore le piloter.

— Oh, ainsi, vous avez tout de même acheté cette vieille guimbarde ?

— Cette guimbarde ! C'est un magnifique appareil !

Elle le regarda curieusement, comme si elle voulait dire quelque chose, puis se ravisa.

— D'accord, c'est un magnifique appareil. Puisque vous l'avez acheté, je suppose que vous devez le savoir.

— Vous êtes montée dans cet avion ?

— Oh, plus d'une fois. Lopez était un brillant pilote — et très audacieux.

— Peut-être volerez-vous avec moi, un jour ou l'autre, dit Zaphiro.

— Oui, peut-être — si cela me chante.

— Je vais vous dire, continua le Grec, pris d'une idée subite. Pourquoi ne pas m'accompagner lors de mon premier essai? Je dois avoir mon brevet d'ici quinze jours. Ce sera le nouveau baptême de l'air du Farman et nous irons boire du champagne après.

— Croyez-vous que ce serait agréable?

— Mais oui, très agréable. Êtes-vous d'accord?

— Je ne sais pas. Peut-être. Et, après le champagne, que se passera-t-il?

— Ce que vous voudrez, répondit-il.

— Passerons-nous cette nuit-là ensemble? demanda-t-elle brusquement.

Zaphiro sentit le sang affluer à son visage; sa gorge était tellement serrée par l'émotion qu'il ne pouvait parler.

— Vous moquez-vous de moi? fit-il.

— Non, je ne plaisante pas. Je vous promets que si je monte dans votre avion, je passerai la nuit suivante avec vous — si je me décide à monter, évidemment.

— Peut-être vous forcerai-je à tenir votre promesse.

— J'en suis sûre, Zaphiro. Sans cela, vous ne seriez pas grec, n'est-ce pas?

Elle se mit à rire en se balançant d'avant en arrière sur les marches; elle riait aux éclats, mais sans joie, ses yeux grands ouverts fixés sur Zaphiro. Il ne savait si c'était de lui ou d'elle-même qu'elle se moquait — peut-être des deux, finit-il par conclure. Et il rentra.

Il faisait maintenant un temps d'été radieux et Zaphiro passait en avion la plus grande partie de ses journées. Il négligeait complètement ses affaires, dont il laissait la charge aux deux employés très embarrassés de leur nouvelle autorité. Sa famille le voyait rarement et, quelquefois, pas du tout, quand il partait tôt le matin pour revenir tard dans la nuit. Rapidement, s'écoulaient dans des vols répétés ces heures toujours plus brèves qui le séparaient de son brevet : le but tant désiré était presque à portée de sa main.

Dix jours plus tard, il se présenta chez la jeune femme, car elle n'avait pas paru au Cercle depuis leur conversation.

— J'espère que vous n'avez pas oublié, commença-t-il.

— Je n'ai rien oublié.

— J'ai mon brevet depuis une demi-heure; cela semble magnifique. A quand notre premier vol dans mon avion?

— A quand le vôtre?

— Demain, peut-être. Est-ce que vous venez avec moi?

— Je ne sais pas.

— Demain, ou plus tard si vous voulez.

— Oh, demain irait aussi bien qu'un autre jour. Je ne suis pas tout à fait décidée. A quelle heure volez-vous?

— A quatre heures, si cela vous convient — ou plus tôt.

— Soit, quatre heures, c'est parfait. Si je n'y suis pas, il ne faut pas m'attendre.

— Je remettrai le vol.

— Non, non, mon ami, cela ne servirait à rien. Si je ne suis pas là demain à quatre heures, c'est que je ne volerai jamais avec vous.

— Très bien. — Il était trop fin pour insister. — J'espère de tout cœur que vous m'accompagnerez; dans de telles circonstances, on n'a pas envie d'être seul; et je le souhaite passionnément pour d'autres raisons encore.

— Bien entendu — nous n'en doutons pas. Inutile d'essayer de me téléphoner à nouveau : je serai au rendez-vous ou je ne viendrai pas du tout.

Zaphiro se réveilla très tôt le lendemain matin. Il resta quelque temps dans son lit, impatient et lucide, les yeux fixés sur le plafond, les mains derrière sa tête. La chambre était presque obscure, mais, à la lumière de l'aube qui filtrait à travers les persiennes bien closes, il pouvait distinguer un couple de mouches qui se pourchassaient autour du lustre, bourdonnant au moment de s'unir, dans leur effort pour accomplir leurs noces aériennes, et reprenant toujours leur poursuite.

Comme c'est étrange, pensait-il, qu'il y ait, à chaque instant, autour de nous, des milliards de vie en train d'accomplir leur petit cycle, vivant, aimant, mourant — des existences dont nous ne prenons conscience que pendant l'espace d'une seconde! Et, même à l'intérieur de chaque personne, il y a des centaines de millions d'organismes distincts dont on peut supposer que chacun possède sa conscience propre et, si l'on peut dire, le sens de sa valeur personnelle! Oui, tous doivent être conscients, à un degré plus ou moins élevé, sans cela ils cesseraient de vivre et deviendraient partie du monde inanimé, comme un rocher ou un fragment de sédiment.

Et, tout à coup, une idée l'illumina : oui, voilà ce qui m'est arrivé — c'est cela même. J'ai perdu la conscience de mon être, la conception nette que je suis moi, Nicolas Zaphiro, un tailleur, un Grec. Je me suis regardé vivre dans l'abstrait, du dehors, comme je regarde un passant dans la rue ou ces mouches au plafond, et ma conscience de vivre est devenue si faible qu'en fait elle n'existe plus. Je ne suis plus qu'un simple organisme, agissant par routine, régi par des forces extérieures à moi-même; je ne suis plus qu'un homme qui existe dans le monde; j'ai perdu contact avec moi-même.

Pendant quelque temps, il rumina tranquillement cette pensée, sans la trouver désagréable ou troublante, mais seulement extraordinaire comme toute vérité pleinement évidente qui a échappé jusqu'alors à l'esprit. Il avait perdu le sentiment de son identité, comme ces mal-

heureux commotionnés qui ne peuvent se rappeler leur vrai nom ; mais, chez lui, la cause du mal n'était pas une catastrophe, un choc brutal imprimé à ses sens — c'est lentement, inéluctablement qu'il avait glissé peu à peu dans cet état. Et il se demandait si beaucoup de gens, à une certaine période de leur vie, parviennent à ce stade, proche de la syncope et si on peut le dépasser pour accéder à une autre vie.

Dans son sommeil, sa femme eut un mouvement d'inquiétude. Il tourna les yeux vers elle et demeura quelques instants à regarder ce visage qui lui avait été si cher autrefois, ce bras potelé et la petite main qui serrait l'oreiller. Elle soupira dans son triste rêve et il eut pitié d'elle, non par remords d'être la cause de son chagrin, mais parce qu'il la considérait à présent comme une de ces innombrables créatures vivantes, conscientes et sensibles, tel qu'il avait été lui-même autrefois.

Brusquement et sans raison particulière, il se rappela qu'il lui avait promis de changer son testament. Il s'agissait de certains bons d'État grecs légués par lui à son jeune frère et qu'à la suite d'une brouille assez ancienne, il avait décidé de faire rentrer dans la part de sa femme. Les mois s'étaient écoulés et Zaphiro n'avait encore pratiquement rien fait. Il résolut de ne pas tarder davantage ; le matin même, il passerait chez son notaire.

En s'habillant, une demi-heure plus tard, un autre devoir s'imposa à lui : retrouver Diamantopoulos. C'était étrange qu'il se souvînt de son vieil ami en un jour déjà si chargé d'occupations ; en effet, Zaphiro ne l'avait pas revu et n'y avait jamais pensé depuis le malheureux épisode de l'anniversaire ; en faisant un retour sur sa conduite il trouva inconcevable d'avoir agi d'une façon si déplaisante : il fallait, sans hésiter, prendre les mesures nécessaires pour amener une réconciliation, et cela dans le délai le plus rapide.

La matinée fut bien remplie : d'abord la visite au notaire chez qui Zaphiro prit toutes dispositions nécessaires pour son testament ; il tint essentiellement à signer sur l'heure le nouveau codicille, en dépit du notaire qui voulait remettre à plus tard la rédaction du document. Ensuite il téléphona à Diamantopoulos et prit rendez-vous avec lui pour déjeuner. Entre temps, le tailleur avait pensé à plusieurs autres affaires restées trop longtemps en suspens et qui demandaient une solution définitive. Il ne pouvait comprendre pourquoi, jusqu'à présent, il avait perpétuellement remis ces démarches.

Il n'arriva pas à l'aérodrome avant trois heures et demie, malgré son intention d'y être beaucoup plus tôt afin de faire le plein du réservoir et de procéder aux vérifications du moteur, des traverses du fuselage, tout ce que nécessitait l'appareil après son repos de deux mois. Le déjeuner avec Diamantopoulos avait pleinement réussi : leur différend était oublié à tout jamais et ils avaient décidé de se voir à l'avenir aussi souvent que par le passé. Zaphiro continuait à se demander comment il avait pu

permettre aux circonstances de les séparer si complètement ; il était enchanté d'avoir eu l'idée de téléphoner à son ami, sans remettre à plus tard leur réconciliation. Il était près de quatre heures, à présent, et Zaphiro était debout à côté de l'aéroplane dont l'hélice tournait lentement tandis que les mécaniciens achevaient une rapide mise au point du moteur.

Sans cesse, il regardait la piste cendrée qui menait à l'entrée de l'aérodrome par où sa passagère devait arriver. Elle n'était pas encore en retard mais la nervosité de Zaphiro croissait de minute en minute, car elle avait promis d'être exacte ou de ne pas venir du tout. Il avait à peu près abandonné tout espoir quand il aperçut le cabriolet jaune et noir qui tournait près de l'entrée et, avec la sensation maintenant familière de l'inévitable qui s'accomplit, il comprit qu'au fond de son cœur, il avait toujours su qu'elle viendrait. Oui, malgré son réflexe de surprise à la vue de la jeune femme, c'était bien ainsi, il le savait, — tout s'exécutait suivant un programme rigoureux. Quelques instants plus tard, elle était debout à ses côtés, vêtue de sa combinaison de vol ; elle avait l'air distant et vaguement ennuyé comme si, ayant déjà vécu cent fois les expériences à venir, elle en avait épuisé la violence et le goût.

— Vous voilà enfin! dit Zaphiro, en essayant de maîtriser l'émotion qu'il sentait monter à sa gorge.

— Comme vous le voyez. Tout est prêt?

— Tout prêt. J'avais tellement peur que vous n'arriviez pas. Je ne peux pas vous dire comme je suis heureux...

— Non, Zaphiro, non. A quoi bon? Je vous en prie, démarrons, si nous devons partir.

Il l'aida à monter dans le siège arrière de la carlingue et finit d'attacher sous son menton la courroie de son casque.

— Zaphiro! appela-t-elle, comme il allait grimper à sa place.

— Oui, qu'y a-t-il?

— Montrez-nous un peu vos prouesses ; essayez quelques vrilles, quelques loopings. C'est un beau petit appareil pour les vols de virtuosité.

— Et vous me disiez toujours que c'est une vieille guimbarde!

— Oh, je plaisantais... je vous assure que je plaisantais ; il ne faut pas croire tout ce que je dis.

S'élançant sur le marchepied d'aluminium, Zaphiro pivota sur son siège. Deux fois, il accéléra le moteur pour le laisser baisser ensuite ; il tournait parfaitement rond. Puis, d'un geste, il fit signe aux mécaniciens d'enlever les cales. Lentement, l'avion quitta l'aire cimentée du hangar ; avec un léger roulis, il traversa toute l'étendue du terrain, puis, s'élançant dans un vrombissement du moteur, il piqua enfin dans l'azur.

De tous les appareils que Zaphiro avait pilotés depuis ses débuts, avions-écoles, avions loués pour ses vols d'essai, c'était le premier qui lui convînt aussi parfaitement. A peine touchait-il les commandes que le Farman répondait déjà à ses intentions, et, après avoir volé pendant

quelque cent mètres, il en possédait la maîtrise parfaite. Certainement, cet appareil avait été fait pour lui, ou peut-être était-ce lui qui était né pour le piloter.

Au bout d'une dizaine de minutes, il donna tous les gaz et tressaillit de joie en voyant sur le tableau de bord, l'aiguille rouge monter jusqu'au chiffre de 200 kilomètres et y demeurer en oscillant légèrement tant que son pied pressait l'accélérateur ; puis, il la laissa redescendre à 180... 160... 140... où il la maintint grâce à une très légère pression sur la pédale ; c'était la vitesse normale de croisière du monoplan.

Il ajusta ses lunettes et se retourna pour voir si sa passagère était contente : immobile, les yeux fermés, elle respirait profondément et il l'aurait cru endormie si elle n'avait porté tout à coup sa main à son front pour le caresser légèrement. Elle était encore plus pâle que d'habitude ; son mince visage était aussi blanc que si elle l'eût couvert de poudre et l'on pouvait à peine distinguer le dessin étroit de ses lèvres.

— Quelle femme extraordinaire ! pensa Zaphiro. Elle semble à peine humaine. Peut-être dit-elle vrai, après tout, quand elle raconte qu'elle est morte depuis deux ans.

Mais, cependant, il n'avait pas peur d'elle : il était au delà de toute frayeur.

L'avion, plus rapide qu'un oiseau, continuait sa course et, tout d'un coup, Zaphiro vit au-dessous de lui le ruban de la Marne. Il suivit le cours de la rivière jusqu'aux collines de Chennevières, puis l'abandonna avant son confluent avec la Seine pour reprendre à plein gaz la route d'Orly ; poussé par un vent de poupe, l'appareil filait sans secousses, telle une frégate voguant à pleines voiles devant une brise franche.

L'aspect familier du champ d'atterrissage rappela au Grec la demande de sa compagne au sujet des acrobaties et il commença à basculer le nez du Farman pour une vrille en piqué. L'avion répondait toujours aussi parfaitement à la moindre pression ; il piqua du nez jusqu'à former un angle presque droit avec le sol, puis s'élança comme un trait à une vitesse terrifiante, tandis que Zaphiro, palpant de ses doigts tendres et sensibles le levier de commande, attendait le moment précis d'interrompre la chute et de permettre à l'appareil de se redresser. Le vent sifflait à ses oreilles, le hangar vers lequel il se dirigeait devenait de plus en plus grand ; la main de Zaphiro se referma sur le levier et l'attira vers lui.

Mais alors il comprit que quelque chose allait mal, si mal qu'il n'y avait pas de remède possible. Dans sa chute, l'avion faisait des embardées de côté et, en jetant un coup d'œil dans cette direction, Zaphiro vit à ce moment même les traverses cassées en deux et l'aile se détacher du fuselage ; il voyait toujours le hangar et le terrain et, au delà, le ruban blanc de la route mais cela tourbillonnait en tous sens autour de lui comme si l'avion était devenu l'axe d'un énorme cercle.

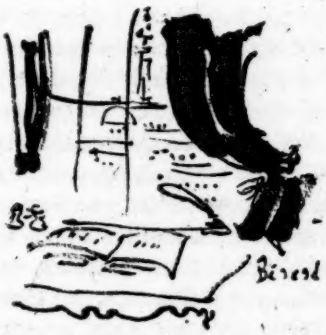
Tout cela, Zaphiro le vit très nettement et il comprit qu'il allait mourir,

mais il se rendit compte aussi qu'il le savait déjà, qu'il l'avait presque toujours su. Ce qui l'avait troublé récemment s'éclairait d'une nouvelle lumière. En regardant ces derniers mois comme une période préparatoire à sa mort, il vit qu'il était parvenu depuis longtemps à un point où il n'était plus pour lui de raison de vivre, où son existence en toute logique avait atteint sa fin. C'est à ce moment qu'il avait reçu son ordre de mission et cherché lui-même inconsciemment l'instrument de sa perte. Rien de plus naturel que la hâte avec laquelle il avait accepté l'avion de Lopez! Toujours, il avait dû pressentir que cela finirait ainsi. Comme c'était clair et simple à présent! Tout s'accordait, jusqu'aux moindres détails — jusqu'à son désir le matin même, d'opérer ce transfert de fonds. Ainsi, la mort est toujours un suicide, pensa Zaphiro en un éclair. Il comprit et s'étonna d'être le seul à saisir la vérité.

De plus en plus vite, l'appareil se précipitait comme une trombe vers le sol. L'aile se détacha complètement et, se tordant en plein ciel, tomba plus lentement que la carcasse; pendant un fugitif instant, elle vécut de sa vie propre, puis s'écrasa en poussière à quelque distance de l'avion.

I. VICTOR MORRIS

(TRADUCTION HÉLÈNE DE CASTEX)



Lettres inédites de
ROBERT DE MONTESQUIOU

(LETTRES AU PRINCE SEVASTOS)

PLUSIEURS critiques se sont attachés, avec une ardeur peu commune, à identifier les modèles des personnages de Proust, en premier lieu de son baron de Charlus, ce demi-dieu de la mythologie romanesque qui compte, comme la grecque, des monstres et des héros. Cependant, bien qu'on ait indéfiniment disputé pour établir quels traits appartiennent au baron de Hirsch et quels à Aimery de la Rochefoucauld ou à son cousin germain, Robert de Montesquiou, il semble que la cause ne soit pas encore entendue.

Plus qu'à la profondeur des idées, au pittoresque des anecdotes ou à la qualité de la langue, c'est à l'importance du témoignage qu'elles apportent dans le débat que tient l'intérêt des lettres adressées par ce dernier au prince Sevastos. De ces pages, en effet, ornées d'une écriture d'un gothique flamboyant, avec ses boucles lancéolées et ses f dessinés comme des clés de sol, encombrées d'une multitude de virgules, de renvois indiqués par des astérisques en forme de cœurs ou de nimbes crucifères et de traits (il y a jusqu'à quarante mots ou membres de phrases soulignés dans une seule lettre) se dégage, avec évidence, la ressemblance de leur signataire avec le héros proustien. Ses avances et ses bouderies, ses réticences et ses aveux, ses timidités et ses imprudences, toute cette politique, si incompréhensible pour certains, (et peut-être pour l'objet lui-même) mais si claire pour d'autres, à l'égard d'un garçon de dix-sept ans dont l'éducation anglaise avait accentué la réserve propre à son caractère et à son âge, qu'il traite tantôt en grande personne et tantôt en gamin, tour-à-tour comble de prévenances et accable de reproches destine à des fonctions flatteuses puis accuse d'avoir déçu, par une retenue naturelle mais à ses yeux inopportune, les espoirs insensés que sa jeunesse charmante avait inspirés au vieil homme, absurde et fascinant, moitié mousquetaire et moitié prélat qu'il était devenu : rien qui évoque davantage l'attitude de Charlus avec Marcel — non à l'époque

de leur première rencontre sur la plage de Balbec, mais à celle du « Temps Retrouvé » où, dépouillé de son arrogance sans l'être de sa fierté, il entoure son désir de scrupules qui le rendent plus difficile à satisfaire et, par là même, plus émouvant.

Auteur de poèmes, d'essais, de mémoires qui forment une vingtaine de volumes et dont aucune histoire de la littérature ne devait mentionner les titres, le comte Robert de Montesquiou-Fezensac n'était considéré ni par les critiques ni par les lettrés ni par les gens du monde, pour une fois unanimes, comme le grand écrivain qu'il ne doutait pas d'être et que l'avenir peut-être reconnaîtra qu'il fut. Mais il s'en était longtemps consolé, ou plutôt vengé, en exerçant dans les salons une dictature qu'il croyait fondée sur son génie autant que sur sa naissance, assez brillante d'ailleurs pour qu'il pût se dispenser d'en être vain, ou sur le luxe de ses fêtes, aussi fastueuses que celles de Boni de Castellane, et qui l'était, en fait, sur la cruauté de ses mots et la grâce de ses sourires, l'excentricité de sa tenue et le raffinement de ses manières, l'outrance de ses prétentions et la séduction de son esprit, la violence de ses haines et la délicatesse de ses générosités, l'originalité de ses mœurs, mystérieuses pour les uns, évidentes pour les autres et pour tous prestigieuses, l'étrangeté enfin de sa personnalité, baroque et voyante comme l'anneau d'évêque ou la pierre noire qu'il avait accoutumé de porter.

Lorqu'il entra en relations avec Jean Sevastos, un peu plus d'un an avant sa mort, il avait perdu cet ascendant sur les mondains, las de supporter ses affronts et ses rancunes arbitraires, sur les écrivains, dépris de son esthétique symboliste, sur les snobs enfin, empressés à suivre des modes nouvelles. On imagine ce qu'il put souffrir, ayant survécu à son siècle, de voir naître un monde dans lequel il n'y aurait pour lui nulle place.

Il était, en outre, profondément ulcéré que Marcel Proust eût osé s'inspirer de lui pour composer l'un des types les plus hallucinants de la littérature, ce grotesque et magnifique baron de Charlus en qui toute la société parisienne le reconnaissait en s'esclaffant. S'il ne fut pas flatté d'être, par la grâce du plus grand écrivain français de son siècle, qui l'immortalisait en le ridiculisant, changé de son vivant en héros légendaire, c'est que précisément il avait ressenti, avec plus de tragique que quiconque, le conflit entre le personnage symbolique et le personnage réel que tout homme porte en soi, plus ou moins confondus, mais qui, dès qu'il renonce à être obscur, se distinguent et le plus souvent s'opposent. S'il s'est résigné, n'ayant pu la prévenir, à favoriser cette méprise en entretenant sa légende où il voyait, non sans apparence, la seule chance d'une célébrité dont le fait même lui importait plus que la nature, il n'en a pas moins souffert que la gloire, par un de ces caprices dont elle est coutumière, exaltât le premier au détriment du second.

Bref, il s'estimait alors la victime d'un monde dont il avait été à la fois le tyran et le chérubin. Il devenait vieux, il était malade, et il se sentait

seul depuis qu'Yturri était mort... C'est alors qu'il rencontra Jean Sevastos.

Dernier descendant de l'illustre dynastie byzantine des Ducas, le prince Sevastos, qui mourut en octobre 1939 à trente-six ans, n'était pas seulement l'ami délicat, le causeur brillant, l'hôte accompli que la société parisienne a connu. Son élégance, son affabilité, sa courtoisie, qui frappaient dès l'abord, n'étaient que les signes d'une distinction morale égale à sa distinction physique. S'il éleva au rang des vertus cette urbanité que Montesquiou qualifiait de « mot digne et charmant comme la qualité qu'il représente », ce patricien qui, dans son caractère comme dans ses traits, alliait la pureté de l'Hellade à la subtilité de l'Orient, était un homme cultivé, spirituel et artiste... A l'époque où débute sa correspondance avec Montesquiou, c'était un adolescent de dix-sept ans, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, avec ce mélange de grâce involontaire et de réserve qui séduit tant Charlus chez les fils de la marquise de Surgis-le-Duc, lorsqu'il les aperçoit au bal Guermantes. Montesquiou était très lié avec sa mère et avec son beau-père Paul-Louis Couchoud, le philosophe de *Sages et Poètes d'Asie* et l'exégète du *Mystère de Jésus*, qu'il devait d'ailleurs désigner comme exécuteur testamentaire. Mais il n'avait jamais eu l'occasion de le voir chez ses parents, parce qu'étant de santé fragile, le garçon voyageait avec son précepteur en achevant des études qu'il avait commencées loin de Paris. Un jour qu'il leur rendait visite, dans les derniers mois de 1919, il aperçut sur le piano du salon l'une de ses plus récentes photographies. Désireux de le connaître, il s'avisa que le meilleur moyen était de lui offrir un de ses livres pour les étrennes. C'est ainsi qu'à l'occasion du premier janvier, il lui envoya un exemplaire de son recueil de poèmes le plus célèbre, *Les Hortensias bleus*, sur la première page duquel il avait écrit ce quatrain, composé spécialement pour lui :

La jeunesse aux beaux yeux, au sourire agréable,
A la démarche vive, aux cheveux parfumés,
Vient s'asseoir au banquet dont elle orne la table,
Forme le groupe élu des convives aimés.

Jean Sevastos l'ayant remercié de son cadeau, il lui répondit :

Cher jeune homme,

Je suis content que les quatre compliments anonymes de ma dédicace vous aient plu, parmi lesquels les « cheveux parfumés » sont certainement le plus agréable ; mais « la démarche vive » qui n'est plus la mienne, me représente le plus enviable.

J'ai vu votre portrait, mais je ne vous connais pas pour cela, j'en suis persuadé, pas plus que je ne connaissais votre charmante sœur, pour avoir vu le sien. Cependant un auteur que j'admire beaucoup a écrit : « La photo-

graphie est un miroir qui se souvient ». C'est une belle définition, et quelquefois vraie.

Vous dites, même vous écrivez des choses aimables, ce qui ne se fait plus guère, et vous les écrivez d'une écriture personnelle, déjà un peu troublée par ce que la vie semble promettre, qu'elle tient, elle aussi, quelquefois, que, j'espère, elle fera pour vous.

Au revoir, « cher jeune homme », je n'ajoute pas encore : « ô tueur de gazelles », mais je l'ajouterai.

Comte R. de Montesquiou.

(Quand je vous verrai, je vous demanderai de me réciter mes vers, *puisque vous dites les apprendre, pour savoir si vous avez mis cela* par gentillesse, *ou* par sincérité.)

Janvier 1920.

Jean Sevastos, confus qu'il eût pris la peine de donner une réponse, aussi rapide et aussi bienveillante, à une lettre qui n'en demandait pas, lui écrivit de nouveau pour l'en remercier. A Clermont-Ferrand, où il passait l'hiver avec son précepteur, il reçut d'abord des fruits confits que Montesquiou, en villégiature à Menton, lui expédiait de Grasse, puis, au bout de plusieurs semaines, les deux lettres suivantes. Dans la dernière en date, son illustre correspondant, tout en laissant entendre l'importance que ces relations épistolaires ont déjà prise dans sa vie, lui explique les raisons pour lesquelles il a tant tardé à lui répondre — ou plus exactement à lui envoyer la lettre qu'il lui écrivit le jour même où la sienne lui était parvenue. Par une prudence quelque peu machiavélique, plutôt que par le souci de correction dont il ne manque pas de se vanter, il avait attendu d'y être autorisé par les parents du « cher jeune homme », devenu « cher enfant », qui se trouvaient alors en Grèce.

Mon cher enfant,

J'admire qu'un heureux naturel vous fasse juger si affectueusement favorable quelqu'un à qui vous avez adressé de charmantes et surprenantes lettres[1], *auxquelles,* scrupuleusement et systématiquement[2], *il n'a pas admis d'écrire de réponses, avant d'en avoir référé à qui de droit. Cette réponse m'est venue d'une source gracieuse et bonne, sous le couvert d'une voix qui assure à la mienne de s'exprimer au-delà du tombeau, dont, tous trois le deux novembre dernier, nous avons fleuri la pierre.*

Donc — j'entends bien *vous faire plaisir en vous l'annonçant — vous pouvez, vous aussi, compter sur toutes les réponses auxquelles vous avez*

1. *Je sais que je commets une grave imprudence en révélant à une personne* le point par où elle agit sur nous, *que Rodenbach déclare unique ; et je sais aussi que le désigner suffit souvent à l'anéantir, parce que la grâce naturelle doit être ingénue, et que l'application à la reproduire aboutit à la faire s'envoler. Mais ce détail doit probablement dominer ma rencontre avec vous, si elle se prolonge, et la qualité de votre nature me fait espérer qu'elle conjurera ce danger.*

2. *Rendez-moi cette justice.*

droit, car j'aurais grand'honte de laisser sans écho des manifestations qui vont jusqu'à m'apparaître providentielles et, par suite, m'émeuvent beaucoup.

Ci-jointe la première de ces répliques [1] *; je l'ai écrite le jour même de la venue de votre dernière lettre ; mais j'attendais pour vous l'adresser l'autorisation qui me semble plus belle de venir du pays où le pain quotidien est le miel de l'Hymette.*

Comte Robert de M.

Mercredi 19 *mai* (date mémorable).

P. S. — *On ne peut tout de même pas correspondre indéfiniment à coups de violettes prâlinées et de cantaloups confits ; on finirait, pour varier, à en venir à des potirons candis et à des figues de barbarie civilisées ; l'heure du* calamus *est venue, si celle du verbe n'a pas encore sonné.*

Votre dernier envoi floral m'avait pourtant donné l'envie de vous faire porter un muguet cristallisé — mais il fait défaut : je n'en trouve que dans mon cœur. Contentez-vous de ces irréelles friandises.

Pas moins vrai que vous êtes un enjôleur *redoutable ! Vous m'annoncez que vous me réciterez de mes vers, ce qui me cajole déjà et vous choisissez ceux qui contiennent le plus de mon humanité douloureuse.*

Moi aussi je pourrais vous lire une poésie, celle que j'aime le mieux de tout ce que j'ai fait ; je n'y mettrais ni diction, ni récitation, mais mon émotion intérieure.

A cette lettre était joint le billet suivant, dans lequel il affecte de prendre au sérieux la gêne qu'avait, par politesse, exprimée son jeune ami et suggère, pour la dissiper, de soumettre leur correspondance à un contrôle familial. Il lui reproche aussi, mais avec plus de mélancolie que d'amertume, de n'avoir pas paru sensible à son désir de l'entendre interpréter ses poèmes — oubli qu'il devait tenir pour d'autant plus injurieux qu'était plus grand l'honneur qu'il avait voulu lui faire.

Monsieur Jean, rassurez-vous : par un coup de baguette magique et pourtant très simple, je vais vous tirer d'embarras. *Vos parents vont revenir et, puisque vous avez montré le goût de m'écrire* [2], *ils fixeront approximativement le nombre de lettres que vous êtes autorisé à m'adresser, quand le cœur vous en dira, car l'*habitude *et la* contrainte *enlèvent aux choses toute leur grâce.*

Vous voyez que je suis accommodant et sage, et que votre lettre « décousue » était encore assez bien conçue pour me dicter un oracle apaisant.

Pas moins vrai que le seul point de ma lettre qui aurait pu, même dû *vous émouvoir, vous n'y avez pas même fait allusion. « La jeunesse est légère », c'est même pour ça que nous la regrettons.*

Comte Robert de M.

1. *Je répondrai aussi à vos autres lettres (celles qui ont suivi) une fois, en une fois,*
2. *Ne m'écrivez pas avant leur retour.*
(Et puis, avec tout ça, vous finirez... par me faire *gronder !)*

La rosserie n'était pas la seule forme qui fût naturelle à l'esprit de Montesquiou : il prenait aussi parfois celle de l'espièglerie. Ainsi se plaisait-il à distribuer des surnoms à ses amis, comme Napoléon des trônes à ses frères. Il choisit tout naturellement pour Jean Sevastos celui de Rabanesse, faubourg de Clermont-Ferrand, où celui-ci préparait sa rhétorique, puis celui de Ternoël, corruption de Tournoël, ruine féodale d'Auvergne, où il était allé en excursion et dont il lui avait envoyé des cartes postales.

Dans la lettre qu'il lui écrivit huit jours après la précédente, il le loue de sa gentillesse et lui abandonne le soin de régler désormais le rythme de leur correspondance, soit qu'il ait tenté de se défendre contre l'inclination qu'il y avait quelques risques qu'elle développât, ou qu'il ait tenu à paraître irresponsable de la fréquence avec laquelle il souhaitait qu'elle se poursuivît.

Cher Jean de Rabanesse,

Votre réponse porte encore l'empreinte de ces vers de Musset :

Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur,
Jeunesse de visage et jeunesse de cœur.

C'était difficile, c'est ce qu'il faut, et qui prouve que je vous ai bien jugé, *à distance.*

Maintenant je veux achever de me mettre en règle avec vous pour vous laisser désormais toute l'initiative *de nos relations épistolaires dont je vous abandonne* volontairement *toute la responsabilité, puisqu'il est bien entendu que je ne me reconnais qu'un droit, celui de vous* répondre, *et alors, un droit qui est un devoir.*

Je relis donc vos lettres : elles sont, je vous le répète, charmantes, mais je m'aperçois que je vous ai dit tout ce qu'elles m'inspiraient. Tout au plus votre désir de me voir *me semble sujet à caution, à précaution et me suggère de m'y dérober. J'ai* beaucoup *aimé d'être vu, mais je ne l'aime* plus du tout. Sic transit. *On n'aime que ce qu'on fait bien, et* se montrer *n'est pas de tous les âges. Méditez ce vers :*

Restons où nous voyons, pourquoi vouloir descendre...

et ce qui le suit.

Votre exquis beau-père, quand je suis descendu à sa réception m'a dit, avec sa grâce accoutumée : « Vous en êtes le plus bel ornement », *mais il m'illusionnait sciemment et savamment, il savait très bien... que c'était le Citoyen Rappoport !*

Ces chers parents vont revenir, je leur parlerai de vous et de vos jolis égards *envers*

Celui qui s'attarde à pleurer dans l'automne.

26 *mai* 1920. *Comte R. de M.*

P. S. — *Eh bien si ! J'ai trouvé un* muguet confit ; *vous le recevrez quand vous le désirerez si fort qu'il* partira tout seul *!...*

Cependant cet échange de lettres entretenait son désir de connaître son jeune correspondant. Après avoir paru se dérober à l'idée d'une rencontre, lorsque c'était celui-ci qui l'avait exprimée, il la reprend à son compte, mais sans la formuler ouvertement et en utilisant, pour la suggérer, son habitude de sceller chacune de ses lettres d'un cachet différent. Le cachet symbolique qu'il choisit pour celle-là était orné de la devise « toujours et un jour » empruntée, comme il l'indique, à un vers de Shakespeare. Le livre dont il annonce la publication prochaine était un volume de critique, intitulé *Elus et Appelés.*

Pour la première fois dans cette correspondance, apparaît cette ironie redoutable qu'à propos de Théophanie, la sœur de Jean, il qualifie lui-même de « sanglante » et qui lui avait valu, jusque parmi ses proches, tant d'inimitiés. Mais, s'adressant à un adolescent qu'il ne faut pas effaroucher, il ne l'emploie qu'avec mesure. Il se moque d'abord de l'étourderie du garçon qui, ayant feuilleté dans la bibliothèque de son beau-père un exemplaire du *Chancelier de Fleurs*, ouvrage paru en 1907 et consacré à la mémoire du gentilhomme argentin Gabriel de Yturri, avait, sans doute à cause de la moustache et de la barbiche à la mousquetaire, de la jaquette, du melon et de la canne à pommeau d'ivoire qui leur donnaient à tous les deux la même allure, pris la photographie du mort, dont le volume était illustré, pour celle de Montesquiou lui-même. Il le plaisante ensuite sur l'admiration juvénile, que celui-ci avait eu l'imprudence de lui confier et dont il semblerait qu'il eût été jaloux, pour l'une des plus brillantes jeunes femmes de l'aristocratie roumaine, dont la parure d'émeraudes était presque aussi fameuse que les premiers livres et que « le monsieur aux perles noires » avait surnommée « la dame aux pierres vertes ».

Puisque les Perles rouges *vous apportent un* si grand plaisir, *je veux l'augmenter et rechercher pour vous un exemplaire illustré, plus significatif, que j'aimerai savoir entre les mains d'un distingué citoyen nouveau de la ville âgée.*

Le cachet précédent *vous mettra sur la piste d'un petit* conte vrai *que vous trouverez dans mon prochain livre, et qui vous plaira peut-être. Le cachet dernier est* shakespearien, *il a trait au jour pour lequel* je compte *sur vous. Puisque vous aimez les* cachets, *j'en ai quelques-uns que je vous donnerai.*

Tout de même vous êtes un jeune homme distrait : *comment avez-vous pu voir* mon *portrait dans celui du pauvre « Chancelier »? Demandez à votre veau-père de vous laisser lire dans ce livre le poème intitulé :* Pleurs du Crépuscule, *c'est celui que je voulais vous lire moi-même, je crois bien mon meilleur. Ça ne vaut pas un* Haï-Kaï, *mais on fait ce qu'on peut.*

Maintenant, venons au fait — plus grave ! — car, selon Hugo :

... ce n'est pas d'abord de cela qu'il s'agit

Je me suis donc aperçu, avec épouvante, que vous étiez amoureux de la dame aux pierres vertes *!... Je vous avertis que c'est une sirène, même une* Circé, *qui vous changera en bête ; je suis persuadé que vous serez une* très gentille petite bête, *mais j'aime mieux que vous restiez une* intelligence déliée *et une* réceptivité ouverte.

Dixi
Comte R. de M.

(Je dois aussi une lettre à Théophanie, je ne 'oublie pas, mais je veux d'abord me « tuyauter » sur la sanglante ironie *dont je la soupçonne, et dont vous n'avez pas,* a priori, *nié la possibilité.)*

P. S. — *Je reçois votre carte, tumultueux pendant de* Ternoël, *qui est votre* second pseudonyme : *avec Rabanesse, cela vous en fait deux, très élégants.*

Portrieux-Saint-Quay, c'est donc là que vous êtes ! J'en ai des souvenirs de jeunesse. J'y ai fait faire un costume rouge, avec lequel je m'élançais en escarpolette dans la nuit, que j'avais l'orgueil (non déçu !) d'empourprer dans mon vol. J'en ai fait refaire un dernièrement, mais ils ne se ressemblent plus du tout !

Il y avait là un missionnaire d'une grande beauté, qui portait un vêtement de foulard noir à boutons d'ambre, et disait des choses étonnamment ingénues.

A la fin des vacances, qu'il avait passées sur la petite plage bretonne de Saint-Quay-Portrieux, Jean Sevastos, qui avait quitté l'Auvergne, revint à Versailles chez ses parents pour y achever ses études. C'est quelques jours après son retour, exactement le trois octobre, qu'eut lieu, dans le décor, d'un Pompadour mil neuf cent du Palais rose, la rencontre, si longtemps différée et si ardemment attendue, au moins par l'un des deux, du vieux poète bagué comme un cardinal mais batailleur comme un spadassin, merveilleux et risible, et du prince adolescent, intelligent et beau, mais un peu guindé par son éducation britannique.

Montesquiou déploya pour son jeune invité toutes les ressources de son esprit, qui étaient inépuisables, et toutes les grâces de son hospitalité, qui pouvaient être irrésistibles. Il lui montra ses collections et ses manuscrits, il lui fit les honneurs du jardin ; il lui demanda son avis pour le choix du costume qu'il porterait au baptême de sa nièce et filleule, Corisande de Gramont, fille du duc de Guiche, mais jugea trop classique la tenue (redingote gris clair aux revers de satin gris, haut de forme gris, guêtres blanches) que celui-ci lui conseillait. Enfin il lui offrit, en souvenir de cette journée, une eau-forte d'Helleu, toute encadrée et pourvue même d'un petit clou à rosace doré pour la suspendre, qui représentait Tama, son chien favori, cadeau de la princesse de Sagan, née Seillière. Dans l'angle gauche de la gravure, il avait recopié, de son écriture orne-

mentée comme une grille de palais andalou, le sonnet suivant dédié à la donatrice de l'animal :

Tama, le joli chien japonais et soyeux
Est taché noir et blanc, tel qu'un chien d'essuie-plume ;
Son poil est si soyeux qu'on dirait de la plume ;
C'est un grand seigneur-chien tout illustré d'aïeux.

Tout l'Extrême-Orient roule dans ses gros yeux
D'une chimère, au seuil d'un temple ou d'un volume ;
Sa gaieté tour-à-tour s'endort ou se rallume
En allongements doux après des bonds joyeux.

Il s'appelle Tama : ville de magots pleine
Sa race y luit, portraicturée en porcelaine
Ou, dans l'or des coussins, s'y brode sur fond bleu.

Mais lui, pour que jamais son image ne cesse
En vos yeux qu'il aimait et qu'il pleure, Princesse,
A l'eau-forte, il s'est fait buriner par Helleu.

Bref, il ne négligea rien pour séduire Jean Sevastos, lequel, de son côté, s'efforça, par sa politesse, sa déférence et la pertinence de ses réflexions, de se montrer digne des témoignages d'affection dont il était l'objet. Il n'est pas douteux, pourtant, qu'il n'y ait eu de part et d'autre quelque déception. L'élève de philosophie dont les parents étaient intimement liés avec plusieurs des grands écrivains de l'époque, avec Anatole France entre autres (à qui Montesquiou désirait offrir, par l'intermédiaire de Paul-Louis Couchoud, une petite toile du peintre suisse Mind, spécialiste des portraits de chats), fut intéressé par les collections anciennes de son hôte et sensible à son érudition, mais déconcerté par son attitude tour-à tour empressée et hautaine.

Quant à lui, si dans la première lettre qui suit l'entrevue il n'ose, par pudeur, par prudence ou par amour-propre, avouer son désappointement, il ne tarde guère à le laisser poindre. Bientôt même il s'enhardit jusqu'à reprocher à l'adolescent la réserve, un peu farouche, qui est l'un des charmes de cet âge.

Cher Jean,

La journée du trois octobre, *dont vous parlez bien, était* plus grave *que vous ne pensez ; vous n'en connaîtrez* le sens *que plus tard, un sens triste, mais humain, autant dire non sans beauté, ne fût-ce que celle du chagrin.*

Il ne faut pas dire aux personnes ce qui plaît en elles, *de crainte de* le leur faire perdre, *par* l'application *qui gâte* l'élan. *Ceci dit, je m'empresse d'aller contre mon gré.*

Une chose qui me plaît en vous, c'est votre observation directe, *quand vous remarquez que mon raisin* était musqué *ou que la* verveine de Clermont *était appréciable, qu'il y a une* variante *dans le sonnet, que la plume J a des qualités, et quand vous prenez au sérieux ma* présentation somptuaire. *Ce n'est rien moins, tout cela, que la précieuse qualité subtilement dénommée par Baudelaire : « La faculté de tenir ses facultés en éveil* [1]*». Vous la tenez*

1. *N'oubliez pas que c'est* moi *qui vous fais part de ce beau texte.*

de votre mère, qui a demandé le nom d'une plante, que d'ailleurs on ne lui a pas donné.

Je suis content que l'eau forte vous ait fait « un immense plaisir » (sic). *Verlaine dit :*

Allez! rien n'est meilleur à l'âme
Que de faire une âme moins triste.

Mais faire « un immense plaisir » est encore « meilleur à l'âme », pourvu qu'il soit vraiment immense et, s'il se peut, elle aussi, ce qui est plus rare.

J'aime suspendre dans des chambres amies une image qui force de penser à nous [1], *sans être la nôtre. Le souvenir ne suffit pas tout seul. Mais ne doutez pas que le* clou à rosace *ne fût* mille fois plus attentionné *et, par suite, plus attendrissant.*

Vous dites : « J'étais tout pénétré des choses que j'avais vues et des paroles que j'avais entendues ». C'est ce que j'ai voulu. *Je ne fais pas toujours ce que je veux, mais presque toujours ce que j'ai voulu.*

Je vous observe, une chose m'étonne ; pourquoi votre socer *a-t-il dit : « A la maison, l'on n'entend que lui », pendant que vous étiez si réservé dans la mienne? Mystère.*

Ce que j'ai voulu encore, c'est acquérir pour J. S. le droit de m'écrire, *avec* la certitude d'une réponse, *le contraire étant* une humiliation poignante. *C'est pourtant cette rare faveur qui lui est apparue comme « un embarras », au lieu d'y escompter, ne fût-ce qu'une collection d'autographes. Il me doit un gage. Quand c'est moi qui lui en devrai un, et comme c'est déjà ainsi, je lui promets de ne plus parler des* pierres vertes [2].

17 *octobre* 1920.

« Vous n'en connaîtrez le sens que plus tard » et, dans une lettre suivante, « Vous vous apercevrez un jour que c'était un contrat généreux » : ces appels fréquents à l'avenir, chargé d'éclaircir un mystère qui dépasse l'expérience de l'adolescent, marquent à la fois la nature secrète des sentiments de Montesquiou et sa résignation à ne les voir ni partagés ni même compris. A mesure que se poursuit cette correspondance, l'image du Montesquiou légendaire se modifie. Des qualités apparaissent, que ses contemporains ne lui ont pas reconnues : la modestie, avec laquelle il corrige le premier mouvement d'orgueil que lui avait inspiré, parlant de sa correspondance, l'expression « rare faveur », la tolérance dont témoigne cette phrase « Il ne faut contrarier — et encore pas toujours », la générosité enfin qu'il manifeste en acceptant que Jean ne lui écrive que selon son gré. Il ne reste plus rien du despote qui terrorisait les salons. Charlus est mûr pour épouser madame Verdurin.

1. *Dites au docteur, quand il sera de retour, que le* petit Mind, *destiné à M. France va être prêt. Si mon grand ami doit prochainement revoir le Maître, je le prierai de remettre cette babiole, sinon je l'expédierai. Point d'interrogation.*

2. *Que dans six ans et demi !*

Cher Jean, j'aime votre jeune sensibilité, elle révèle une qualité d'âme qui est un charmant écho où lancer des paroles qu'on ne veut pas voir perdre et un sol où lancer des grains qu'on veut voir fructifier.

La pauvre petite pensée frileuse s'est blottie d'elle-même dans un livre de poésie, et s'est mise à y adhérer si fort qu'elle n'a plus voulu s'en détacher. Je l'y ai laissée. Il ne faut (je parle pour moi) contrarier que les humains ; *et encore,* pas toujours.

R. M.

(Dans ma dernière lettre, c'est par inadvertance que j'ai écrit : rare faveur ; je le pensais peut-être, mais ce n'était pas à moi de le dire ; rare exception *vaut mieux.)*

Malgré les saisons dans les villes d'eaux et les villégiatures d'hiver sur la Riviera, la santé de Robert de Montesquiou déclinait. Les crises d'urémie, dont la dernière devait l'emporter quelques mois plus tard, devenaient plus fréquentes. Peut-être est-ce la conscience de son état qui, à la veille d'un court séjour à Paris en janvier 1921, devait l'inciter à écrire à son jeune ami la lettre la plus explicite de toutes celles qu'il lui adressa.

Cher Jean,

Les circonstances de ma santé *et de mon* humeur *ne m'ont permis de vous envoyer que des* cartes vagues ; *mais en réalité je n'ai pas répondu à vos lettres, et il m'en reste un* malaise, *vague, lui aussi, mais pourtant réel.*

C'est qu'il y faudrait, s'élevant au-dessus des bagatelles de la porte et du badinage des préambules, une petite explication *que votre jeunesse empêche d'être* grande, *mais à laquelle votre sérieux* donne de l'importance.

Quand vous êtes venu à moi, par correspondance, il y a en effet une année, que vous célébrez avec une grâce délicate, qui vous est propre et m'attache à vous, j'ai éprouvé une grande joie, *dont la cause était* VOTRE SPONTANÉITÉ.

En effet, aussi, vous vous éleviez hors de l'inconnu, comme un personnage de légende, et comme il m'en faut un, pour défendre mes intérêts posthumes ; je n'étais donc pas loin de croire, et la différence d'âge étant celle qu'il fallait, que vous pouviez bien être celui-là.

J'en ai référé à qui de droit, les réponses se sont accordées avec mon désir, et je me suis laissé aller à penser que Celui de qui j'ai reçu des assurances qui me sont chères, *rencontrerait, dans sa propre maison, à l'heure de remplir son engagement, un collaborateur plus jeune, pour le seconder, le continuer, et que cela n'était pas étranger à ce que Baudelaire nomme « les* desseins éternels ». *Alors, pour cela, l'autorisation m'en ayant été donnée, je vous ai témoigné un peu de vigilance affectueuse, qui déjà* ébauchait un lien.

Du temps a passé, vous êtes sorti du mystère et m'avez mis en présence d'un jeune homme correct et réservé, circonspect et froid, dont la voix sèche m'a surpris dans le téléphone, et dont la rencontre sans élan m'a déconte-

nancé dans la réalité. Cette visite, que vous aviez voulu me faire quand je ne vous connaissais pas, vous ne me l'avez plus offerte, quand elle devenait indiquée, et les malentendus des âmes fières ont commencé de tisser leur trame invisible, mais pas insensible...

J'aurais cependant aimé fixer vos regards sur des manuscrits que vous auriez reconnus, *quand il s'agira de les connaître, de les révéler, et cette formalité aurait servi mon dessein, d'*orgueil, *je l'avoue, mais peut-être aussi* de raison.

Je vous parle avec franchise, *comme j'agis toujours, qui ne me fait pas d'amis. Je ne renoncerai pourtant pas à cette* particularité, *parce que, j'en suis persuadé, quand on est sorti du monde où, en effet, elle indispose contre nous, elle fait se jeter dans ces bras, que nous n'aurons plus !...*

Votre vieil ami,

R. Montesquiou.

(Je vais m'installer à Paris, pour un certain temps.)

11 *janvier* 1921.

Trop jeune et trop droit pour pénétrer ces complications, Jean Sevastos tenta de se justifier des accusations que Montesquiou portait contre lui, en alléguant la sévérité de l'éducation qu'il avait reçue — éducation qui l'avait préservé, d'autre part, d'un contact précoce avec la vie et des expériences diverses du collège. Montesquiou riposta par les lignes suivantes où l'absence de formule de terminaison contraste avec le « cher Jean » traditionnel et l'affectation de mansuétude, avec cet ajournement de leur rencontre qu'il décide comme une représaille, où l'amertume en un mot se dissimule mal sous les apparences du détachement.

Cher Jean,

Il faut donc que les parents soient bien méchants, pour vous avoir brossé *(comme si c'était de la poussière !) de toutes les jolies qualités qui devaient me séduire et m'attacher à vous.*

Il ne faut jamais reprocher les erreurs[1] *que quand* il n'est plus temps de les réparer. *Autrement,* ce ne serait pas être assez cruel. *Je ne veux pas l'être pour mon cher Jean ; tout de même le projet de rencontre n'est plus motivé, pour l'heure.*

Deliberando sœpe perit occasio. *Belle devise* pour un cachet *et sage enseignement* pour un cœur.

R. M.

26 *janvier* 1921.

Quatre mois ont passé. Un incident a séparé les deux amis, dont un auteur connu a été la cause. Mais Jean Sevastos écrit à Montesquiou pour justifier sa conduite et Montesquiou s'empresse d'autant plus à lui répondre qu'il y trouve l'occasion d'exprimer sa rancune et son mépris

1. *C'en est une d'avoir* manqué d'élan, *quand on l'attendait, puisque vous en avez eu, quand on ne vous connaissait pas !*

pour cet écrivain, dans une lettre où les traits du personnage classique réapparaissent : sa hauteur naturelle, sa manie de moraliser, cette façon de remercier d'une attention en en marquant la maladresse et d'indiquer qu'il est très malade sans insister et sans se plaindre — en bref, son allure de grand seigneur.

Cher Jean,

Vous vous y prenez très bien pour obtenir votre pardon, mieux même que je n'aurais cru possible, *car j'avais sans doute l'intention de vous pardonner un jour, mais pas* si vite *ni* de si bon cœur.

Or je cède tout de suite au plaisir que vous m'offrez de mettre dans son tort *un homme qui se croit* tout permis *et qui (bien que doué de talent) en profite pour se conduire comme le plus* volumineux personnage *de la fable dont le chien est le plus petit. Le* talent *et la courtoisie* sont *deux, et des qualités entre lesquelles peuvent parfaitement exister* des cloisons étanches.

C'est toujours charmant à un jeune homme *de* remercier *d'un livre offert (sinon* pourquoi le lui offrir ?*) et d'exprimer son juvénile avis, à la fois fier et modeste.*

Par suite, la dédicace qui prétendait vous contester ce droit *n'avait nullement* l'esprit qu'elle s'arrogeait *et suait* l'arrogance *dont elle était imprégnée. Cessez donc (c'est* moi qui vous le dis*) de trouver une* « humiliation » *sur un point où elle n'est* pas du tout pour vous *mais* pour l'autre.

Et d'une ! passons maintenant à la suivante, plutôt à la précédente, sans quitter le sujet si sûr de soi.

J'avais envoyé au même écrivain le troisième de mes poèmes de guerre, *sur lesquels M. France a formulé un jugement qui* permet l'orgueil. *Je n'ai* pas reçu de réponse, *et j'en ai conclu que* tout le monde n'était pas poli.

Un an se passe et je reçois du délinquant (j'appelle délinquant, *pour parler* sans acrimonie, *un homme qui ne remercie pas d'un livre qu'on lui adresse) je reçois, dis-je, un volume orné d'une aimable dédicace. J'en conclus, cette fois, que mon livre à moi, resté sans réponse, était l'objet d'une* erreur postale, *et je commence par écrire à mon correspondant toute la peine qu'il m'avait faite en ne m'accusant pas réception de mon ouvrage. Et puis, ayant eu le loisir de lire sans retard celui qu'il m'envoyait, je joins ma seconde lettre, celle de* félicitations, *à la première, celle de* récriminations, *d'ailleurs tout amicales !*

JE N'AI JAMAIS REÇU DE RÉPONSE, A L'UNE NI A L'AUTRE.

Quand vous trouverez des « auteurs de cette grâce *et de cette* urbanité », *vous pourrez leur dire qu'ils ne seront* JAMAIS ASSEZ « INTIMIDÉS », *et le leur dire* de ma part.

Vous voyez que vous avez très bien fait de vous adresser à moi et avec droiture, *le seul véhicule des* réconciliations qui tiennent. *Je* lève les scru-

pules, *quand il y a lieu, et je ne m'en tiens pas là ! J'y ajoute par surcroît, cette petite* moralité : *quand vous recevrez une* soi-disant leçon, *demandez-vous si la personne qui vous l'inflige est en droit de vous l'adresser et s'y prend d'une façon qui fait* ressortir son propre mérite ; *dans ce cas, inclinez-vous avec modestie. Dans le cas contraire,* battez-vous-en l'œil, *et sans plus de souci que le* fameux poisson *de la* célèbre pomme.

R. M.

1er *juin* 1921.

P. S. — *Je trouve* très gentil, *en effet, d'avoir décoré d'*hortensias, *en pensant à moi, les jardinières de votre* sauterie ; *peut-être aurait-il été* plus gentil encore *de penser qu'elle allait probablement* sauter sur mon dernier soupir ; *mais ce n'est pas* bien sûr, *car une fête funéraire s'accommoderait fort bien d'un pas qui ne s'appellerait pas* « le trot du dindon », *et dont on ne confierait pas le règlement à* André de Fouquières. *Et encore,* ça dépend *du* mort.

L'été vint. Jean passa brillamment son baccalauréat de philosophie et, aussitôt après, accompagna en Angleterre, pour lui servir d'interprète, son beau-père qui se rendait à Cambridge à un congrès de la « Classical Association » dont il était l'invité d'honneur. Les préparatifs de ce départ empêchèrent Paul-Louis Couchoud d'accompagner à la gare, comme il le lui avait promis, Montesquiou qui partait lui-même pour l'Auvergne, et celui-ci, avec une injustice où éclate sa rancœur, s'en prend à Jean qu'il en rend ou, du moins, affecte d'en croire responsable.

Cher Jean,

A votre place, ce n'est pas d'avoir « versé des torrents de lumière » que je serais surtout fier ; *je m'enorgueillirais plus encore d'avoir induit une personne* délicate *à ne pas tenir ses engagements envers un ami malade, parce que cela, c'est* difficile, *vraiment,* difficile et rare.

*Je vous remercie de l'*admiration *que vous me témoignez ; j'espère que c'est* sur des points où je la désire, *puisque Saint Augustin affirme que* le contraire n'est pas un éloge.

Bon voyage et souvenirs affectueux.

R. Montesquiou.

31 *juillet* 1921.

Prolongeant leur séjour en Angleterre après la clôture du Congrès, Paul-Louis Couchoud et son beau-fils, à qui Montesquiou croyait à tort que Théophanie s'était jointe, s'attardèrent à Brighton. Montesquiou qui soignait alors sa maladie de reins à Saint-Nectaire, où Jean était venu plusieurs fois lorsqu'il habitait Clermont-Ferrand, lui écrivit en août au sujet de la petite somme qu'il devait à son beau-père. Celui-ci, en

effet, s'était chargé de prendre pour lui son billet de chemin de fer que, n'ayant pas le temps de lui apporter, il lui avait envoyé par la poste et qui Robert de Montesquiou, en ignorant le montant, n'avait pu encore lui rembourser.

Cher Jean,

Du temps que je vous aimais sans vous connaître, j'aurais été ému de parcourir les endroits.

Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune berger...

Aujourd'hui je n'y vois que le visage sans grâce d'un lieu aride et peu attrayant.

Vous m'autorisez à « m'en prendre » à votre beau-père de notre mutuel départ sans adieux, c'est fort bien, mais je ne veux pas m'en prendre à sa bourse, *et vous me ferez plaisir en lui rappelant qu'il m'en ferait bien plus encore en me laissant connaître ce dont je lui demeure* redevable, *sauf la* reconnaissance, *bien entendu, dont le règlement est impayable.*

Je quitte ce lieu resté affreux, mais devenu funeste par un froid glacial et pénétrant.

Je souhaite que votre plage vous traite mieux, tous les deux, et même tous les trois, et vous envoie mes bons souvenirs.

Comte R. de M.

P. S. — *J'admets que vos costumes excentriques « effarouchent les bourgeois », mais je ne doute pas que leurs regards ne se posent complaisamment sur les costumes de la nymphe.*

24 *août* 1921.

Cette lettre, si désabusée, est la dernière que Jean Sevastos reçut de son étrange ami. Celui-ci devait mourir à Menton, le 11 décembre suivant, à l'âge de soixante-six ans, sans avoir revu l'adolescent que, de son propre aveu, il avait eu l'imprudence d'aimer avant de le connaître.

JACQUES DE RICAUMONT

LE MUSÉE DE L'IMPRESSIONNISME

Encombré, embouteillé, étouffant de richesses — en quelque sorte privé de respiration — le vieux Louvre, déjà avant la guerre, n'était plus que très partiellement ouvert au public. De vastes travaux de reclassements et d'aménagements y avaient été engagés, lesquels, pendant plusieurs années, furent fatalement interrompus. Repris à la libération, ces travaux ne sont pas achevés et ne le seront pas avant longtemps. Cependant, était-il admissible que tant de chefs-d'œuvre demeurassent confinés, loin des yeux, de l'esprit et du cœur, dans la solitude des « réserves » ? Dès juillet 1945, quelques salles furent hâtivement remises en état, où l'on put revoir un premier choix de peintures, revenues d'exil, sauvées, ressuscitées... L'émouvant florilège associait ou confrontait les plus grands noms, dans la resplendissante variété des époques, des pays et des écoles. Ainsi furent rapprochés pour quelques mois, dans d'idéals Champs-Elysées, Fouquet de Holbein, Poussin de Titien, Watteau de Rubens, Ingres de Raphaël, Delacroix de Tintoret... Exaltante occasion de constater, *de visu*, grâce à une expérience qui n'avait jamais encore été faite, grâce aussi à des circonstances dont on se fût cependant très bien passé, la permanence et la continuité, à travers les siècles, de l'Ecole Française. Privilège qu'elle possède à l'exclusion de toute autre en Europe.

Un an plus tard, transférée temporairement au Petit-Palais, pour la première fois cette Ecole Française était montrée — telle qu'elle le sera sans doute demain au Louvre — c'est-à-dire non point fragmentairement, disséminée, éparpillée dans les étages d'un immense édifice, mais rassemblée dans une suite ininterrompue de salles. Du XVe au XIXe siècles, notre peinture y déroulait son beau cours de rivière heureuse, mouvant miroir du visage de notre pays. Cette collection de « portraits de famille » était le témoignage irrécusable d'une lignée très pure et d'une civilisation très favorisée. D'âge en âge, l'aïeule peinte par quelque Primitif innommé reconnaissait sa race dans sa descendance, fidèle aux mêmes vertus d'âme et d'intelligence.

Au Petit-Palais, cette « suite française » s'arrêtait à Manet ; c'est-à-dire au seuil d'une époque qui n'est le passé que depuis hier.

Aujourd'hui, cet « hier » est montré aux murs du Jeu de Paume, devenu « Musée de l'Impressionnisme ».

*
**

Il semble bien que, dans l'intention des organisateurs, il s'agisse ici d'un musée définitif. Comme les autres musées, dans le monde entier, le Louvre est désormais résolu — sinon contraint — de se plier aux lois d'une toute puissante « muséographie » internationale. Il va « se mettre à la mode ». Ces salles du Louvre d'autrefois, aux murs recouverts de tableaux se juxtaposant et se superposant de la cimaise aux frises, nous ne les reverrons plus. Les œuvres secondaires — cependant souvent si charmantes, si excitantes, si modestement disposées à faire de précieuses et délicates confidences — vont être bannies ; sacrifiées aux ouvrages exemplaires, lesquels seront exhibés en personnages, en « seigneurs », se prélassant sur de larges surfaces murales et débarrassés de voisins considérés comme négligeables ou indifférents. Pour le visiteur, pour le flâneur, plus de découvertes, plus de choix à faire. Le Louvre, comme les opulents marchands de primeurs, n'offrira au client que les pêches du « dessus-du-panier ». Chaque tableau sera isolément « mis en valeur », sans risques de promiscuités ou de coude-à-coude. Il est évident que les « chefs d'emploi » gagneront à être montrés ainsi ; et qu'ils le méritent. Il est également évident que le Louvre possède assez de chefs-d'œuvre pour demeurer toujours, après cette épuration, l'un des plus riches musées du vieux monde. Mais nous nous résignons mal, pour notre part, à la pensée que maints tableaux non élus seront désormais soustraits aux yeux, dans des *in pace* difficilement accessibles ; parents pauvres, n'accueillant plus guère, dans leurs moroses retraites, que quelques amis fidèles, quelques curieux occasionnels et quelques savants têtus.

Toutefois, à ce Louvre futur — et, souhaitons-le : prochain — réservé aux seuls « sociétaires à part entière » de l'Art, et où la délectation du visiteur sera, d'avance, dirigée, contrôlée et garantie, il est, dit-on, dans l'intention de la Direction des Musées de France, d'adjoindre, en d'autres locaux, des filiales, des annexes. Ainsi le château de Maisons-Laffitte et, plus tard, le château de Vaux hébergeront les « rescapés » du Grand Siècle. Grâce aussi à ce filtrage, certains « ensembles » pourront être reconstitués : *le Sacre* de David retournerait enfin à Versailles, près de *la Distribution des Aigles* et de *la Bataille d'Aboukir*, dans la salle qu'il décorait autrefois (nous demandions déjà cela, voici vingt ans)... Et pourquoi ne montrerait-on pas, dans l'île Saint-Louis, à l'Hôtel Lauzun, qui est vide, et tout à côté de l'Hôtel Lambert, où ils sont nés, les Lesueur du *Cabinet de l'Amour* et du *Cabinet des Muses?* Quant à la troisième « suite » de Lesueur, celle de *la Vie de saint Bruno* (que le Louvre, depuis longtemps, n'expose plus dans sa totalité), peinte pour le petit cloître des Chartreux, qui s'élevait rue d'Enfer, elle regagnerait très opportunément le quartier de son berceau si on l'installait, rue de Vaugirard, dans l'ancien musée du Luxembourg, aujourd'hui désaffecté ; — et où une fort belle salle pourrait être également aménagée pour accueillir la triomphante *Histoire de Marie de Médicis*, peinte par Rubens pour le tout proche palais médicéen. — De telles « décentralisations », en « décongestionnant » le Louvre, créeraient, à travers la ville, des « points d'attraction » tout à fait dignes de séduire indigènes et étrangers...

...Mais renonçons à rêver à ce qui pourrait être, et revenons à ce qui est ; à ce que la réalité nous propose de très positif et de très satisfaisant.

***

Voici donc, dans un édifice exceptionnellement bien placé, au cœur de la ville et à la lisière de son plus vieux jardin, trois cents peintures, pastels et aquarelles qui, dans leur majorité, ont été inspirés à leurs auteurs, pendant plus d'un demi-siècle, par Paris et par le pays parisien.

Cette homogénéité est un premier attrait de ce rassemblement. On se trouve ici dans un domaine circonscrit à la fois dans l'espace et dans le temps... Vous venez de quitter, les yeux émerveillés, le parfait spectacle de grandeur et d'harmonie que compose, entre deux étendues de verdures, la place de la Concorde ; et il suffit que vous gravissiez quelques marches pour que paysagistes, peintres de mœurs et d'intérieurs, portraitistes — pré-impressionnistes, impressionnistes et post-impressionnistes — vous invitent à continuer, sans dépaysements, votre promenade. Ni avec Manet et Degas, ni avec Monet, Sisley et Pissarro, ni avec Berthe Morisot, Toulouse-Lautrec et Seurat, vous ne vous éloignerez beaucoup de cette Seine qui coule à deux pas, entre ses berges de peupliers et de platanes. Pour la plupart, ces peintres sont parisiens d'origine ou d'adoption ; et ceux-là mêmes qui cherchèrent ou trouvèrent ailleurs leur répertoire de « sujets », sont cependant représentés ici par quelqu'œuvre parisienne (ou de la région parisienne) : — avant de regagner Aix, Cézanne a peint en Ile-de-France cette *Maison du Pendu* ; avant d'aller perdre raison et vie en Arles, Van Gogh a peint ce *Restaurant de la Sirène* ; avant de s'évader farouchement en Océanie, Gauguin a peint ce *Pont d'Iéna* ; — et avant d'aller embaumer ses très vieux jours dans les édéniques roseraies de Cagnes, Renoir, en vingt toiles éclatantes comme des bouquets, a, si l'on peut dire, « féerisé » Paris.

Et ce Paris, montré de salle en salle dans la diversité de ses aspects et de ses mœurs, est demeuré extraordinairement vivant. C'est un Paris familier et quotidien ; si familier et si quotidien qu'il a jadis paru « vulgaire » à la plupart de ceux qui virent ces peintures venir au jour. Cette réalité — à laquelle il est à vrai dire parfois tentant de se soustraire lorsqu'on se sait enchaîné à elle — ces peintres eurent la faveur d'en dégager pour l'avenir la secrète et pénétrante poésie. Ce qu'il pouvait y avoir de banal, d'ordinaire, et même de « trivial » dans ces « motifs », a cessé de le paraître avec le temps. En s'éloignant de nous, cette « gommeuse » de Lautrec se rapproche insensiblement d'une « finette » de Watteau ; en se démodant, les jeunes hommes en veston et pantalon que Manet convoque près d'une Parisienne nue pour déjeuner sur l'herbe, se rapprochent des bergers mélomanes qui (eux aussi en costumes de leur temps), courtisent, dans *le Concert champêtre* de Giorgione, deux Vénitiennes également nues... Une crinoline de soie puce et un cabriolet à rubans roses, comme les porte intrépidement la fort digne sœur de M. Degas, et qui paraissaient hideux ou ridicules à nos mères, font aujourd'hui très agréablement rêver nos enfants à une époque qui ne leur paraît guère moins antique que celle où Mme Récamier posait devant David en robe à la grecque, que celle où Mme de Pompadour posait devant Boucher en poudre et en paniers. Cette possibilité de transfiguration que toute représentation exacte et authentique de la vérité porte en soi n'est d'ailleurs pas l'apanage des talents hors de pair : les scènes de genre

scrupuleusement appliquées d'un petit maître comme Boilly, les effigies fringantes et véloces d'un prestidigateur comme Boldini, possèdent, compte non tenu de leurs qualités picturales, une valeur de témoignage, de document, qui, en invitant à quitter la réalité présente pour la réalité passée, invite aussi, selon l'expression de Stendhal, « l'imagination à broder ».

Ces broderies, au Jeu de Paume, le visiteur peut à son gré s'en faire, pour y balancer son imagination, d'aériens hamacs d'arcs-en-ciel, scintillants de rosée, constellés de fleurs, palpitants de papillons ; mais, pour bien jouer ce jeu, il devra préalablement consentir à départager, parmi les peintres ici rassemblés, les « vrais » impressionnistes de ceux qui ne le furent que peu de temps ou pas du tout. Consentement auquel le visiteur sera d'ailleurs prédisposé par la répartition et par la présentation que MM. René Huyghe et Germain Bazin, conservateurs de la peinture au Louvre, ont — non sans compétence, ingéniosité et hardiesse — adoptées.

***

Il s'agissait de distribuer, dans seize salles occupant deux étages, des toiles sommes toute fort disparates : les plus anciennes se conformant encore aux pratiques traditionnelles du clair-obscur et acceptant les éclairages du « jour-d'atelier », les plus récentes, après s'être approprié les découvertes et les innovations de la « vision » impressionniste, s'écartant d'elle pour tenter de restaurer les lois, également traditionnelles, du « sujet » et de la composition. Entre les Fantin-Latour et les Manet des premières salles, peints avant 1870, et les Gauguin et les Rousseau (le « Douanier ») des salles dernières, peints après 1900, prend place ce grand et rapide festin de plein-air et de lumière, ces trente années (environ) de fêtes diurnes, où, sans se soucier ni du sage Prospero ni de l'inepte Caliban, l'impondérable Ariel règne sur la nouvelle peinture française, en la personne de Claude Monet.

Claude Monet est ici l'initiateur, le « meneur de jeu ». Sans Monet, que seraient Sisley, Pissarro et Guillaumin ? Sans Monet, la palette de Manet fût demeurée celle de *l'Olympia* et du *Déjeuner sur l'herbe* ; Renoir n'eût sans doute jamais enveloppé de réseaux prismatiques son *Moulin de la Galette*, ni, Degas, vêtu les pauvres danseuses de ses pastels de jupons ainsi enduits de pollens et diaprés de pierreries ; Berthe Morisot eût continué de demander ses secrets à Corot et Cézanne les siens à Delacroix et aux vieux maîtres du Louvre ; Van Gogh n'aurait peut-être pas surgi de ses caves à pommes de terre ; Gauguin n'eût peut-être été, aux antipodes, qu'un disciple émancipé de Puvis... L'influence, l'action de Claude Monet sont donc capitales et déterminantes ; et l'on peut regretter que, pour des questions de dates (sans doute), il n'ait pas été permis d'accueillir, dans ce sanctuaire, ni Vuillard, ni Bonnard, les plus délicats et savoureux fruits, cependant, de l'Impressionnisme à son déclin...

Le programme consistait à raconter par l'image l'histoire d'une époque et à montrer, outre l'Impressionnisme lui-même, la place qu'il occupe chez des peintres qui ne seraient pas ce qu'ils sont sans lui, mais qui, pour la plupart (et parmi les plus grands) ne se sont pourtant ni soumis, ni résignés à lui.

En effet, l'Impressionnisme, en asservissant le cerveau et la main au seul sens de la vue, limite étroitement le champ pictural : et l'on sait à quelles stériles et inconsistantes divagations chromatiques Claude Monet devait être finalement entraîné, et, peut-être (l'avenir le dira) perdu.

La création valable d'un univers plastique dépend, qu'on le veuille ou non, des aptitudes imaginatives ; d'une vision, intuitive ou à demi consciente de l'esprit et, jusqu'à un certain point, du cœur ; c'est-à-dire, au bout du compte (et si l'on ose écrire ce vieux mot honni), de l'inspiration. Tels sont les mondes picturaux d'un Giotto, d'un Van Eyck, d'un Vinci, d'un Titien, d'un Rembrandt, d'un Poussin, d'un Watteau, d'un Goya, d'un Delacroix ; ou, pour s'en tenir aux paysagistes, d'un Claude Lorrain, d'un Vermeer, d'un Corot. Claude Monet n'est pas de cette grande lignée. Dénué de toute inquiétude ou ambition spirituelles, mais doué d'une faculté de perception optique extraordinaire, presque monstrueuse, les toiles de ses dernières années apparaissent comme des ouvrages inhumains. Ce sont, non des interprétations, mais des enregistrements. Les plus belles œuvres de Monet sont celles qu'il peignit entre 1875 et 1890, alors que son « génie », pareil à un ballon captif, n'avait pas encore coupé la corde qui le rattachait à la terre. A partir de 1890 et jusqu'à sa mort (1926), il se voua à l'élaboration de ses fameuses « séries » : *Cathédrales, Meules, Ponts de Londres, Venises, Nymphéas,* qui firent tant pour sa gloire viagère. Mais il ne s'agissait plus là que d'exercices de virtuosité ; double virtuosité : celle de l'œil et celle de la main. L'enchanteur était devenu la victime de ses enchantements. L'idéal qu'il poursuivait avait cessé d'être un idéal de peintre. Par la volatilisation des formes, par l'effondrement du support, par l'effacement des lignes, ses toiles produisaient pour les yeux l'effet que produit pour l'oreille un langage inarticulé ; l'œuvre d'art avait disparu ; et le plaisir paresseux que l'on éprouvait à regarder ces agréables sortilèges se différenciait peu de celui que l'on éprouve à écouter les hasardeuses modulations de l'air, dans une harpe éolienne, au gré du vent.

Pour que leur charme strictement physique ne cesse pas tout à fait d'opérer, de semblables ouvrages exigent l'isolement. Il n'a pas été question, au Jeu de Paume, de s'enhardir à les montrer, comme on l'a fait pour les paysages antérieurs de Claude Monet, près de paysages d'autres peintres. Qu'en serait-il resté ? Ils occupent donc une salle écartée, où l'on a pris le très heureux parti de les disposer, sur les murs, sans cadres. Ils apparaissent ainsi comme une suite de mystérieux aquariums, ou d'étranges dioramas, vaguement astraux, sans communications ou contacts avec le monde terrestre ; et ayant assez vite, hélas ! perdu, avec les années, cette fleur de lumière, ce duvet d'enfance qui, autrefois, les faisait vivre et étinceler... Il est à craindre que cette peinture ne soit guère moins éphémère que les « impressions » qu'elle s'efforce de capter. Un beau tableau doit pouvoir vieillir comme un beau visage, où l'inéluctable travail de l'âge altère certes la fraîcheur de l'épiderme, mais affirme et accentue, en les respectant, la structure, les traits. Les magiques écharpes aériennes que — à peine étaient-elles sorties des laboratoires du vieil alchimiste de Giverny — nous allions, adolescent, voir chatoyer dans les étroites petites salles, du Durand-Ruel de la rue Laffitte, ne sont plus aujourd'hui que de molles charpies incorporées de poussières colorées, aussi mélancoliques, pour les yeux, que l'est, pour la mémoire, le vain souvenir d'une fusée évanouie.

*
**

Claude Monet aimait à répéter : « C'est Boudin qui m'a donné le coup de foudre. » Ce gentil précurseur de l'Impressionnisme, on le trouvera dans l'une des premières salles, associé à quelques peintres de sa génération et à quelques aînés ou cadets. Cette « Salle Boudin » est la salle des « origines ». Pour les illustrer, les organisateurs ont choisi, *senza rigore*, le thème de l'Eau, puisque l'Eau n'est qu'un mobile et transparent tapis de reflets, et que, selon M. Jean Leymarie (auteur de l'intelligent petit « Guide »), c'est « en observant les reflets mouvants du soleil sur la Seine et sur l'Oise que Monet, Pissarro et Renoir découvrirent leurs principes techniques... » Mais l'observation des reflets était-elle alors vraiment une nouveauté ? Constable, Bonington, Turner s'étaient déjà voués, à cette date, à cette observation ; et lorsque, en 1870, Monet et Pissarro firent ensemble le voyage de Londres, les trois paysagistes anglais — et plus particulièrement Turner — les éblouirent. Second « coup de foudre », qui en rappelle un troisième ; celui dont Delacroix fut la victime bénéficiaire, lors de la fameuse exposition de peintres anglais à Paris, où Constable lui apparut « incroyable et admirable... » Au XIXe siècle, la peinture française reçut donc à deux reprises son impulsion de la peinture anglaise...

Si aucune des toiles de Constable et de Bonington que possède le Louvre ne figure au Jeu de Paume, c'est que celles-ci sont présentement « en visite » place de Furstemberg, dans l'atelier de Delacroix, lieu d'une captivante petite exposition : « *Delacroix et les compagnons de sa jeunesse* » (que nous engageons vivement d'aller voir). Quant aux deux seuls Turner de nos collections publiques, ils sont malheureusement assez peu dignes de foi...

A défaut de cette mémorable source britannique, voici d'autres sources, françaises celles-là, pures et tempérées. On a très opportunément sorti du Cabinet des Dessins, pour la faire voir ici, l'une des surprenantes aquarelles, si sensibles et si libres, que, sur ses vieux jours (c'est-à-dire dès 1845), l'Aixois Granet « lavait » à Paris et à Versailles (dont il était le conservateur)... Et puisque ce sera, en 1949, le centenaire de la mort de de Granet, formons (en passant) le vœu que l'on commémore alors ce centenaire en exposant non seulement les aquarelles du Louvre, mais celles aussi qui dorment dans des cartons, au musée d'Aix, fraîches comme au premier jour. C'est là un petit trésor inconnu.

Isabey, Daubigny, Lépine, Jongkind sont également dans cette salle, ainsi que deux « adorables petits Corot » et qu'un très beau panneau de Chintreuil, datant de 1867, prophétiquement intitulé par son auteur *l'Espace*. Cet *Espace*, qui tient les promesses de son titre, est accroché au-dessus du fameux *Triptyque May*, où trois paysages de Monet, de Sisley et de Pissarro sont encadrés se touchant bord à bord, et comme ne faisant qu'un, sans pour cela se nuire mutuellement ; sans nuire non plus à ce spacieux Chintreuil, jusqu'ici méconnu.

Méconnu encore (mais peut-être bientôt cette méconnaissance va-t-elle cesser) l'Aptésien Paul Guigou, qui, dans la salle suivante, accompagne le Montpelliérain Frédéric Bazille ; ménageant ainsi une place nullement usurpée à cette école méridionale, ou plutôt provençale, qui devait, avec

Cézanne, atteindre l'apogée. Et n'est-ce pas entre Guigou et Cézanne qu'il eût fallu accueillir le Marseillais Monticelli, qui fut longtemps le compagnon du premier, et dont les natures mortes ont, avec celles du second, de piquantes affinités ? Enfin — et puisque nous en sommes au très court et très léger chapitre des omissions — regrettons de ne pas voir ici une peinture d'Albert Besnard. Oui : Albert Besnard est présentement délaissé, dédaigné ; on lui fait grief d'avoir « singé » l'Impressionnisme, d'avoir « profité » de lui ; c'est : « le pompier qui a pris feu ». Besnard paie ou purge une gloire qui fut trop officielle pour être encore tolérée, la mort venue. Mais, lorsque le temps aura fait son choix dans une production parfois facile ou cursive, il faudra bien la « reconsidérer » et assigner son rang à ce généreux poète de la forme et de la couleur, qui fut aussi « un homme de culture générale », et dont les hautes ambitions décoratives sont souvent des ambitions exaucées. D'autre part, Besnard a laissé de la femme de son temps des effigies d'un caractère savoureux et d'une vérité évocatrice : un portrait comme celui de *Madame Roger Jourdain*, ou un nu comme *la Femme qui se chauffe* (l'un et l'autre appartiennent à l'Etat), devrait, ne fut-ce que du point de vue objectif de l'histoire de l'Impressionnisme, être présent ici, à aussi juste titre qu'une œuvre de Mary Cassatt, de Lebourg ou de Guillaumin.

***

Dans ses *Mémoires de ma vie morte* — l'un des livres les plus intimement fervents qu'un étranger ait consacrés à Paris — l'Anglais George Moore écrit : « ...La femme est l'occupation sérieuse de l'homme, et, j'oserais dire, faisant une incursion rapide dans le pays presque inconnu de la Sincérité, que si nous oublions un peu la Femme quand nous pensons à l'Art, c'est très peu, et pour très peu de temps... » Ce petit texte d'un écrivain qui voulut d'abord être peintre, et qui, dans cette intention, vint vivre sa jeunesse chez nous — il fut, près de la belle Méry Laurent, l'ami et le rival de Manet et de Mallarmé — nous engage et nous permet peut-être de nous arrêter un instant, dans cette exposition si riche (et où il faut bien que le promeneur choisisse) devant les œuvres qui y sont dédiées à la figuration du corps et du visage féminins...

Dans l'œuvre de Manet, impossible de repérer, comme dans l'œuvre, par exemple, de Titien, de Prud'hon ou de Chassériau, la présence d'un type de femme reconnaissable de toile en toile, choisi par lui dans la réalité ou imposé à lui par ses songes. Les déesses dorées du Titien, les nymphes lunaires de Prud'hon, les grandes filles fières et sauvages de Chassériau sont des variations sur un thème permanent, né d'une aspiration du sentiment ou d'une nostalgie des sens plus ou moins conscientes, plus ou moins avouées. La plupart des peintres qui furent plus particulièrement des « peintres de la Femme » furent fatalement fidèles à un type déterminé, à demi vrai, à demi chimérique. On peut dire : « La Femme de Botticelli, la Femme de Piero della Francesca, de Bronzino, de Vermeer ; la Femme de Gainsborough, de Goya ; la Femme d'Ingres », et, plus près de nous : « La Femme de Bonnard, la Femme de Modigliani... » Mais : « La Femme de Manet ?... » Tous les peintres que nous venons de nommer (et

l'on saurait allonger encore la liste) furent les Pygmalions d'une Galatée. « *Comme je t'aimerais, demain, si tu vivais !...* » pourraient-ils, comme Musset le dit à Manon, dire à la fille de leurs rêves. Manet n'emploie ni ce conditionnel, ni cet imparfait ; mais l'indicatif : « Je t'aime parce que tu vis ; et c'est parce que tu vis que je te peins... » Parce qu'elle est jolie, il arrête un moment la femme qui passe, joyeux, parce qu'elle lui plaît, de la représenter telle qu'elle est, et non telle qu'elle pourrait être, ou telle qu'il voudrait qu'elle soit. Ses prestes et dextres pinceaux louent le lustre d'une chair heureuse, la juvénile fragilité d'une courbe d'épaule, les jeux de la lumière sur une chevelure, la sphère moelleuse d'un beau sein. Une jolie femme qui pose n'est pas pour Manet, d'abord, beaucoup autre chose que ses chères touffes de pivoines, de roses et de lilas. De même que l'envie ne lui viendrait pas de peindre lilas, pivoines et roses de manière à ce que ces trois différentes espèces de fleurs se ressemblent, de même l'envie ne lui viendrait pas de ramener à un seul type, idéalisé par l'imagination, cette brune et cette blonde, cette grasse et cette maigre, cette adolescente et cette dame que l'automne a touchée. Par tempérament, il préfère la diversité, le changeant, l'éphémère. Peu de peintres aussi dépourvus de cérébralité. Son sensualisme est directement possessif. En peignant, il s'offre une fête : « Il faut faire ce qui vous amuse », disait-il ; il disait aussi : « Il faut rester son maître... »

Ce sensualisme, élément constitutif du génie de Manet, est sauvé du matérialisme par un goût infaillible. Cet impulsif a toutes les délicatesses et toutes les audaces que confèrent la confiance et la certitude. Ce qui l'amuse, c'est ce qu'il aime... Cependant, sauf Baudelaire, les contemporains de Manet sont tous d'accord : pas de peinture plus vulgaire, plus grossière que la sienne : « Ah ! vous êtes dur pour les femmes !... » lui disait Aurélien Scholl... Quelle femme, aujourd'hui, ne rêverait d'être peinte par Manet !...

Jamais il n'insiste. Il suggère, élude, abrège. Il suit le conseil de Delacroix : « Ne cours pas après une vaine perfection... » Quelques traits essentiels ; quelques rapports de tons d'une justesse vivace et hardie, et nous savons de la charmante enfant qui a posé pour lui tout ce qu'il faut savoir pour la connaître, pour croire en elle ; et pour apprécier à notre tour ce qui la rend spécialement et immédiatement séduisante ; que ce soit une éblouissante fraîcheur d'épiderme, ou la souplesse langoureuse d'une main, ou l'humidité des lèvres rouges noyées dans le sourire, ou ces cils qui enveloppent le regard bleu d'une vapeur tamisée...

Les gourmandises de Renoir sont à la fois plus lentes et plus avouées ; son appétit plus exigeant, plus persistant. Où Manet ne fait que caresser, effleurer, Renoir palpe (autant dire : « pelote »).

Devant une jolie fille nue, il disait : « Ah ! ce téton ! Est-ce assez doux et lourd ! Le joli pli qui est dessous, avec ce ton doré, c'est à se mettre à genoux devant !... D'abord, s'il n'y avait pas eu de tétons, je crois que je n'aurais jamais fait de figures... » Candide et tendre compliment, aussi significatif que les déclarations que Corot adressait aux arbres et aux prairies. Renoir a aimé le corps de la femme d'un amour naturel, presque primitif. Il disait encore : « La femme nue sortira de l'onde amère ou de son lit ; elle s'appellera Vénus ou Nini. On n'inventera rien de mieux... »

Mais Renoir ne précisait-il pas encore trop en désignant ainsi ses modèles ? Sa femme nue ce n'est pas Vénus, ce n'est pas Nini ; devant ces jeunes et beaux corps paisibles jusqu'à la passivité, si sains dans leur gaucherie gracieusement animale, pense-t-on à une déesse ou à une « petite femme » de Paris ? Ne restent-ils pas plutôt dans le souvenir ce que les nymphes et les naïades de la Fable sont pour les poètes païens de la Grande-Grèce : des allégories visibles de la nature, des incarnations ?...

...Nous retrouvons Nini au *Moulin de la Galette*, le plus beau tableau français du XIXe siècle, sans doute, avec *les Femmes d'Alger* ; le plus digne d'être égalé au cours des âges au *Gilles* de Watteau, à *l'Inspiration du Poète* de Poussin, au *Jardin d'Amour* de Rubens, à *l'Antiope* du Corrège, aux *Fileuses* de Velasquez, aux *Bacchanales* du Titien, au *Concert champêtre* de Giorgione ; à ces chefs-d'œuvre fondamentalement optimistes, à ces Eloges de la Création qui, selon l'expression de Walter Pater, sont « des stimulants pour les yeux et des consolations pour le cœur »... Dans ce *Moulin de la Galette* (comme dans *la Balançoire*), la Femme de Renoir est vêtue ; mais ce magicien allie voluptueusement les linges et les étoffes aux corps qu'ils cachent. Comme animées d'une mystérieuse vibration, ces robes deviennent en quelque sorte l'haleine colorée de la chair irriguée de sang qu'elles enveloppent et épousent, et dont elles se sont, par contact, intimement saturées. Il émane d'elles la complicité d'une tiédeur secrète, un vague halo caressant qui semble se diffuser, s'évaporer en sudation parfumée. Charmant ainsi la vue, Renoir sollicite allusivement le sens du toucher, le sens du goût ; pour lui, une femme dans sa robe, c'est une pêche dans sa peau : femme-et-robe, pêche-et-peau ne font qu'un...

Ce monde né de l'équanimité du génie s'éloigne, hélas ! comme le mirage d'un paradis perdu lorsque le cruel, l'impitoyable Degas apparaît pour le démentir. Qu'il s'agisse de ses premiers portraits-bourgeois, qu'il s'agisse des blanchisseuses, femmes-à-leur-toilette et danseuses qu'il peignit ensuite, les femmes de Degas sont des prisonnières, des « prévenues ». Il les fait comparaître devant lui avec l'inexorable placidité du juge d'instruction, avec la tenace insensibilité du vivisecteur penché sur quelque cobaye. Dans quelles taciturnes détresses, dans quelles impuissances inavouées la misogynie de Degas a-t-elle ses sources morbides ? Le destin s'est acharné contre ce grand et malheureux artiste, comme il s'est lui-même acharné contre l'être humain. Au plein de sa carrière, sa vue diminua, se voila ; il poursuivit dès lors son œuvre dans l'ingratitude des demi-ténèbres ; il renonça au portrait ; il ne fit plus poser devant lui que des créatures salariées ou anonymes, auquel cet ennemi de soi-même, donnait, en bourreau, « la question ». Comme Flaubert — autre obsédé — renonce à *Salammbô* pour *Bouvard et Pécuchet*, Degas renonce à *Sémiramis* pour *les Repasseuses* et *la Buveuse d'Absinthe* ; et ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'il tente de s'arracher au morne désespoir où il s'enlise en associant, dans ses magnifiques pastels, la rêverie de la couleur à la réalité du dessin.

...D'autres femmes sont là encore : celles de Toulouse-Lautrec, celles de Berthe Morisot. Nain, difforme et monstrueux, Toulouse-Lautrec, sur lequel s'apitoyaient les femmes, ou qui les faisait rire, savait dégager, des êtres déchus ou avilis près desquels il s'était en quelque sorte réfugié, la trace d'une grâce survivante, le vestige d'une élégance corrompue. Observateur et témoin, il voyait les stigmates, mais il ne stigmatisait pas, comme

Degas. Jadis, son naturalisme a pu paraître cynisme ; au contraire, la finesse aiguisée de sa pénétration, son extrême et infaillible distinction, sa « race » nous frappent aujourd'hui... Comme Toulouse-Lautrec, Berthe Morisot peint son « milieu » ; et, comme lui, elle le peint en amateur, pour son plaisir, par caprice, par jeu : jeunes filles, jeunes femmes aussi préservées, aussi protégées par leur « classe » que les modèles de Lautrec le sont peu. Ces talents si opposés s'apparentent cependant par la spontanéité, le naturel, la franchise, par la faculté de surprendre le mouvement de la vie dans son instantanéité : chez l'un et chez l'autre, les dons comptent avant tout. Berthe Morisot les épanouit dans l'innocence et la pureté. Femme-peintre, elle n'a guère peint que des femmes ; ses toiles sont des miroirs ; c'est toujours elle que nous y trouvons.

***

« ...Il faut savoir pénétrer dans sa science, car, chez lui, il n'y a pas de papillotage, mais partout une infaillible rigueur d'harmonie. De plus, il est un des seuls, le seul peut-être qui ait gardé un profond sentiment de la construction... et, s'il est permis de comparer la composition d'un paysage à la structure humaine, le seul qui sache toujours où placer les ossements... » Vous n'en doutez point : c'est de Cézanne qu'il est question dans ces lignes, et de sa position par rapport aux impressionnistes... Pas du tout ! c'est Baudelaire qui parle ici de Corot...

Le grand homme, l'intransigeant isolé qui, retiré à Aix, sa ville natale, voulait faire, de l'Impressionnisme, « quelque chose de solide et de durable comme l'art des musées », fut avant tout un paysagiste. Or, il n'est guère représenté ici que par des natures mortes. Sur onze toiles, trois seulement sont des paysages ; et un seul, *l'Estaque*, a la Provence pour thème. Aucune *Campagne aixoise* ; aucune *Montagne Sainte-Victoire*. On peut le déplorer, car cette Campagne, car cette Montagne, comme l'*agro romano* et le Soracte hantèrent Poussin, hantèrent Cézanne. Ce sont elles qui, nourrices tutélaires, mirent patiemment au monde son laborieux et puissant génie.

Ces onze Cézanne, Louvre ne les a ni achetés, ni choisis ; pas plus que ne furent achetés et choisis, jadis et naguère (sauf exception ?) ces huit Gauguin, ces cinq Van Gogh (ceux-ci malencontreusement dispersés, et quasiment perdus à travers les salles) ; pas plus que ne furent achetés et choisis la plupart des œuvres qui constituent ce nouveau musée — si fourmillant de beautés qu'il ne peut s'agir, en quelques pages, de les recenser toutes. Tout ce qui est ici y est sans préméditation, sans discrimination préalable, mais rassemblé au seul gré imprévisible et capricieux de la bonne chance ; d'où, d'une part, des lacunes, et, d'autre part, des redites, des répétitions. En effet, du temps où ces peintres, honneur de l'Ecole Française moderne, étaient encore bafoués et incompris, non seulement les successifs conservateurs du musée du Luxembourg n'eurent jamais l'idée d'acquérir une seule de leurs œuvres, mais quand, ensuite, la renommée leur fut venue, jamais non plus l'Etat ne leur fit une commande, un achat. Bien plus ; lorsque, voici à peu de chose près un demi-siècle, à la mort du peintre Caillebotte, soixante-cinq toiles impressionnistes, léguées par lui, furent offertes au Luxembourg, on repoussa d'abord ce magnifique

présent avec dédain ; et si l'on revint ensuite sur un inconcevable refus, on écarta cependant sans retour vingt-cinq « numéros » de cet ensemble. Ce qui restait, on l'entassa timidement, peureusement, honteusement dans une médiocre petite salle, sorte de cul-de-sac, non sans provoquer toutefois, dans les milieux académiques, alors souverains, un scandale retentissant... Nous nous souvenons de ce clandestin mais fascinant tabernacle où, autour de *l'Olympia* (offerte par un groupe d'amateurs), *le Balcon* de Manet, *le Moulin de la Galette* et *la Balançoire* de Renoir, *la Gare Saint-Lazare* et *les Régates d'Argenteuil* de Monet, *la Route* de Sisley, *le Vase de Fleurs* de Cézanne (etc...) faisaient grincer les dents et hausser les épaules aux uns, tandis que les autres s'en délectaient longuement...

Après ce legs Caillebotte (entré au Luxembourg en 1896 et passé au Louvre en 1928) vinrent d'autres legs, d'autres dons, sans lesquels ce Musée de l'Impressionnisme n'existerait pas : Moreau-Nélaton (1906), Camondo (1911), Personnaz (1937). Les noms de ces « grands bienfaiteurs » sont inscrits au seuil de certaines salles. Hommage assurément légitime, mais dû d'abord au fait que, selon des dispositions testamentaires dont il fallait respecter le principe, les collections ainsi offertes ne pouvaient être démembrées. Faute d'avoir exprimé pareille volonté, d'autres donateurs sont frustrés de ce témoignage de reconnaissance. Pourtant, à défaut d'une salle entière, ne pourrait-on baptiser, ici, tel escalier, tel couloir, tel palier : « *escalier Rouart* », « *couloir Paul-Jamot* », « *palier Raymond-Koechlin* » ? Ces amateurs fervents, ces amis discrets et modestes, et qui, en enrichissant le Louvre, ont moins songé à leur vanité qu'à son prestige, ne méritent-ils pas de participer expressément, eux aussi (justement parce qu'ils ne l'ont pas demandé), au triomphe de ces peintres qu'ils furent parmi les premiers à servir et à aimer ?...

JEAN-LOUIS VAUDOYER

LES LIVRES D'HISTOIRE

Les historiens ont souvent déploré l'invasion de leur domaine par la littérature romanesque. Il n'est pas de revue savante qui n'ait cent fois voué aux divinités infernales les essayistes coupables de s'être risqués en terrain défendu. Mais les éminents « spécialistes » ne sont pas sans reproche. Auraient-ils à se plaindre des empiétements des amateurs, s'ils n'avaient eux-mêmes trop souvent méprisé ou découragé le grand public ? Il n'en est que plus heureux de voir un érudit aussi considérable que M. Ferdinand Lot prendre la peine d'écrire pour les honnêtes gens un livre maniable et attrayant qui embrasse toute l'histoire de *la Gaule*[1] jusqu'à l'effondrement de la Romania. Certains lecteurs lui reprocheront peut-être un abus des titres, sous-titres et divisions. Le récit n'en est pas moins coulant et, pour le profane, plein de surprises. C'est ainsi que, chemin faisant, M. Lot nous apprend que les Gaulois n'étaient ni grands, ni blonds, ni pourvus de longues moustaches tombantes. Il est même bien probable que Vercingétorix était glabre.

Au fond, la seule question est de savoir si la Gaule a gagné ou perdu à la conquête. Elle a accepté la romanisation sans grande résistance, ce qui prouve, sans doute, qu'elle y voyait plus d'avantages que d'inconvénients. Néanmoins on ne peut s'empêcher d'y réfléchir. « La défaite d'Alésia est la plus grande catastrophe de notre histoire. C'est beaucoup plus qu'une défaite ; c'est la mort d'une âme remplacée dans le même corps par une autre âme... Pour nous s'est brisée la chaîne des temps qui demeure sans rupture chez le Germain, le Slave, le Finnois, l'Asiatique... Une forme de culture a été étouffée avant d'éclore au soleil de la vie civilisée. » Voilà précisément ce qui tempère nos regrets. Qu'aurait été la Gaule, si elle s'était faite toute seule ? Nous n'en savons absolument rien. La science des druides n'était pas écrite, mais apprise de mémoire. Que valait-elle au juste ? Comment se serait-elle développée ? Quelle littérature, quel art, quel droit en seraient sortis ? Nous l'ignorerons toujours. La Gaule serait-elle devenue une seconde Irlande ? Mais la mer n'a pas protégé l'Irlande contre la conquête. Divisée contre elle-même et affaiblie par ses divisions, la Gaule n'avait plus guère le choix qu'entre les envahisseurs, César ou Arioviste, Romains ou Germains. La civilisation, en tout cas, valait mieux que la barbarie.

Il est utile de réagir contre le fatalisme. On peut imaginer autre chose que ce qui a été. On peut rêver d'une Gaule inviolée : ce n'est qu'un rêve.

1. Ferdinand Lot, membre de l'Institut : *La Gaule*, 1 vol. in-12. Les grandes études historiques. Fayard, éditeur.

Au surplus, les Germains sont venus, à leur tour, quelques siècles plus tard et loin d'apporter avec eux la jeunesse et l'innocence, comme il fut de mode de le prétendre, ils n'ont été que les agents d'une « rebarbarisation » progressive. M. Robert Latouche, qui vient de consacrer aux grandes invasions un livre [1] clair, solide et bien articulé, ne nous laisse là-dessus aucune illusion.

Un des bienfaits de Rome, par exemple, était d'avoir instauré une justice universelle, égale pour tous. Les Barbares imposent une justice personnelle, variable selon les parties. La tribu germanique conserve le principe de la veangeance privée. Le tribunal ne fait qu'appliquer un tarif de composition où sont fixées les sommes que les auteurs de délits doivent verser aux victimes ou à leurs familles, pour éteindre la vengeance privée, pour s'épargner les représailles. Les juges ne sont plus des magistrats : ce sont des arbitres. La justice cesse d'être un service public, une magistrature. Comme ceux qui l'exercent ont droit, en rémunération de leurs services, à la part d'indemnité qui revenait au roi, on la traite comme un revenu privé. Dans les chartes, le droit de justice figurera à côté du péage ou du droit de mouture, sans qu'on se scandalise d'un tel avilissement.

Ce qui a empêché la civilisation de s'engloutir tout à fait, c'est que les invasions ne se sont pas faites d'un seul coup, sous la forme d'un déferlement armé, crevant en un jour les remparts des frontières et recouvrant le pays. Avant la débâcle du ve siècle, il s'était bien produit des poussées de cet ordre, mais elles n'avaient point réussi. Après une marche plus ou moins heureuse, les tribus entrées par la force avaient toujours fini par être repoussées ou détruites. L'infiltration se fit lentement. Les Germains qui se présentaient en bandes sur le Danube ou sur le Rhin ne venaient point en ennemis, mais en suppliants. C'étaient des déracinés, des fugitifs, talonnés par la peur, chassés de chez eux par d'autres peuples : ils sollicitaient l'honneur de servir l'empire, dont ils respectaient la puissance et dont l'éclat les fascinait. Ils promettaient de se conduire en bons et loyaux sujets. Or l'empire souffre de dépopulation ; le peuple s'est dégoûté du service militaire : les barbares sont accueillis avec joie. On les installe, on les forme en corps auxiliaires, on leur assigne des terres à cultiver.

Mais pour que cette immigration restât bienfaisante et assimilable, il fallait que le gouvernement impérial fût toujours en état de la contrôler et de la disperser.

Quand les Wisigoths se présentèrent sur le bas Danube en 375, ils ne manifestaient pas d'autres dispositions que ceux qui les avaient précédés. Mais ils étaient plus nombreux, soixante-dix mille environ, en y comprenant les femmes, les enfants et les esclaves. Après une assez longue attente, ils furent admis. Mais il n'échappait à personne qu'une telle multitude deviendrait dangereuse si elle restait unie. Aussi était-il convenu qu'elle serait désarmée et divisée. Les historiens s'accordent pour incriminer la négligence et la cupidité des fonctionnaires impériaux. Bref, au bout d'un an, les Wisigoths se trouvaient encore agglomérés. Mal traités, mal nourris, ils se plaignirent. On ne les écouta pas. Ils se révoltèrent et battirent

1. Robert Latouche, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble : *Les grandes invasions et la crise de l'Occident au Ve siècle.* Aubier, éditeur.

les contingents envoyés pour les remettre à la raison. Sur leurs pas, d'autres tribus passent le fleuve. Les voilà en marche dans l'empire.

Tantôt au repos, tantôt errants, tantôt pillards, tantôt salariés, on les suit pendant un demi-siècle, en Thrace, en Grèce, en Italie, en Gaule, en Espagne, en Gaule de nouveau, sans qu'on puisse jamais dire exactement si celui qui les commande est un roi barbare, un général au service de Rome, un envahisseur étranger ou un mercenaire révolté. Figurons-nous dans la France deshabituée de la guerre, des tribus d'Arabes employées à la défense de notre sol, les chefs comblés d'honneur, faits généraux et maréchaux, les hommes soldés et nourris, tout un petit peuple étranger, d'humeur indépendante, incapable de discipline, mais incapable aussi de faire autre chose que servir, toujours en quête de cantonnements meilleurs et traînant ses smalas de province en province, les chefs réclamant de plus grands honneurs, la tribu de plus amples distributions de vivres et d'or : tels étaient les Wisigoths. Souvent révoltés, ils retombaient toujours dans l'obéissance. On finit par les établir comme fédérés en Aquitaine.

Le statut des fédérés illustre la décadence de l'Etat. Les fédérés gardent leur autonomie politique et ne reconnaissent pour chefs que leurs rois nationaux, seuls responsables devant l'empereur. D'autre part, comme il ne reste plus assez de terres libres à cultiver, une législation spéciale très minutieuse a été élaborée pour leur assurer le logement et la subsistance. Sur le vu d'un billet de réquisition, tout propriétaire est tenu, pour la durée de leur séjour, de leur abandonner une partie de sa maison. Ils ont droit, dans les mêmes conditions, à la jouissance de jardins, de champs, de prairies, de bois, avec le matériel et la main-d'œuvre servile. La part de l'hôte a été la part du lion : les deux tiers, parfois.

Tel a été le mécanisme de la conquête. Après les Goths, arrivèrent les Vandales, les Francs, les Suèves, les Alamans, les Burgondes. Mais les barbares étaient la force : elle faisait de leur billet de logement un titre au commandement politique. En fait, les armes les rendaient maîtres du pays ; de gré ou de force, l'administration civile devait passer à leurs ordres ; les dignités et les emplois que les empereurs conféraient à leurs chefs n'étaient que la confirmation d'un état de choses, contre lequel personne ne songeait plus, faute de moyens, à s'insurger.

Par bonheur, les Barbares étaient peu nombreux. Quand Clovis fut baptisé par Rémy, il commandait à six mille guerriers. On a calculé que les Burgondes n'ont jamais dépassé le chiffre de vingt-cinq mille, en comptant les femmes et les enfants. Les occupants pouvaient bien déposséder partiellement les grands propriétaires : ils ne changèrent pas les conditions économiques et sociales où se trouvait la population avant leur arrivée. Certes, une minorité peut transformer un peuple quand elle s'applique à le dominer en tout, quand elle n'a pour lui que mépris, quand elle le considère comme une matière à exploiter. Mais les Germains n'éprouvaient aucun de ces sentiments. Ils n'apportaient rien qui fût comparable, même de loin, aux trésors de la civilisation gréco-latine. En possession de toute l'autorité, ils se glissèrent tant bien que mal dans l'armature de l'ère romaine : ils ne créèrent rien, ils ne guérirent aucun mal, ils précipitèrent la décomposition de ce qui était usé.

Car l'état romain était usé : usé par l'instabilité du pouvoir suprême, par

l'indiscipline et par la révolte des armées, par la disparition de l'esprit civique, par le développement monstrueux de l'étatisme et de la bureaucratie. C'est ce qui permet à M. Latouche de clore son récit de façon moins sombre en découvrant peu à peu les forces qui sont en travail pour préparer l'avenir : en particulier, l'action conservatrice et pacificatrice de l'Eglise, le lent et patient cheminement idéologique par lequel la notion de royauté encore si vide, si dénuée de contenu spirituel, va se charger de promesses, de devoirs et de grandeur morale.

***

Le premier roi qui fut sacré est le père de Charlemagne, Pépin le Bref. Boniface, l'évêque de Germanie, légat du Pape, lui versa l'huile sainte sur la tête. La masse des Francs comprit-elle la portée de ce rite renouvelé des temps bibliques ? Nous n'en savons rien. En tout cas, il ne pouvait que réjouir les clercs, nourris de la lecture des livres saints. Tel Saül, tel David, Pépin était l'oint du seigneur et, à son exemple, il devenait son mandataire.

Cette monarchie carolingienne à laquelle M. Louis Halphen a consacré un livre de synthèse en tous points remarquable [1], apparaît ainsi, dès sa naissance, comme tout imprégnée de religiosité. C'est le pape Zacharie qui a désigné Pépin comme le roi légitime ; c'est le pape Léon III qui, un demi-siècle plus tard, donnera à Charlemagne la couronne impériale. Sans doute, dans ses diplômes, Charles a-t-il toujours soin d'ajouter à la formule « empereur gouvernant l'empire romain », le titre plus réel de « roi des Francs et des Lombards ». Mais ce n'est que diplomatie et prudence. Si même l'empire n'était, dans sa pensée, qu'une sorte d'apothéose personnelle, limitée à sa vie, l'idée impériale enveloppe quelque chose de plus. Dans l'esprit des hommes, l'empire n'est point une royauté supérieure, attachée à l'occupation de territoires plus vastes et conférant à celui qui la détient des droits politiques plus étendus, mais une magistrature idéale et unique, qui, inspirée par Dieu, ayant en dépôt la sagesse et la puissance doit faire triompher partout la bonne doctrine, l'ordre et la vertu. Un clerc n'écrit-il pas à Charles que sa mission est d'exalter la Loi, dont il gardera une copie à portée de la main, ainsi que l'ordonne Moïse dans le *Deutéronome* : « Il l'aura par devers lui et la lira tous les jours de sa vie. » Charlemagne et ses contemporains crurent sincèrement que commençait le règne de la morale chrétienne. « Que tout le monde, ordonne un édit de 802, soit averti de vivre conformément à la justice et aux préceptes divins, selon son genre et sa profession », tous dans la paix, la concorde et la charité.

Ce qu'il devait advenir de ce beau rêve, M. Halphen nous le raconte dans les chapitres consacrés à la dissolution de l'empire. Il n'était point dans son programme de faire un portrait de Charles. Au surplus, l'homme est difficile à connaître et peut-être lui a-t-on prêté des intentions qu'il n'avait pas. Il est sûr, du moins, qu'il possédait une forte personnalité, de rares talents d'organisateur, le sens du commandement et surtout un instinct du possible presque infaillible.

1. Louis Halphen, membre de l'Institut : *Charlemagne et l'empire carolingien*. Collection de synthèse historique. Albin Michel, éditeur.

Lui mort, l'idée subsistait, mais dénuée de cet opportunisme habile qui lui donnait corps. Les conseillers de Louis le Pieux, esprits entiers, systématiques, imprégnés des théories unitaires, au surplus braves et audacieux, étaient incapables de comprendre que le meilleur moyen d'arriver au but est souvent de composer et d'attendre. Pour avoir voulu trop unifier et trop vite, on tomba dans les pires désordres et on se trouva acculé aux partages. L'idée impériale en fut ruinée sur le plan territorial et si elle demeure encore sur le plan spirituel et moral, plus que l'empereur, désormais, c'est le pape, dispensateur de la couronne, qui en est le gardien.

***

Ce fameux traité de Verdun, qui divise l'héritage de Louis en trois parts, un autre médiéviste l'a appelé le traité le plus important de l'histoire du monde. C'est lui, en effet, qui a créé l'Allemagne et qui a mis entre l'Allemagne et la France cette longue bande de territoires, sans cesse contestés, sans cesse disputés, source de vingt guerres, plus horribles les unes que les autres.

Les cent-vingt experts, cependant, qui avaient été chargés de délimiter les possessions des trois frères avaient fait de leur mieux pour concilier tous les intérêts, en assurant à chaque Etat une variété convenable de productions et de ressources. Toutes les fois qu'ils l'avaient jugé possible, ils avaient même suivi le cours d'une grande rivière, Aar, Rhin, Escaut, Meuse, Saône et Rhône, dans l'espérance de donner aux droits des partageants des frontières incontestables. Jusqu'en plein XIXe siècle, les bateliers du Rhône conserveront l'usage d'appeler *Riau* (abréviation de riaume, c'est-à-dire royaume) la berge occidentale du fleuve et *Empi* (abréviation d'empire) la berge opposée.

Par malheur, la vie ne s'accommode pas de ces artificielles précisions. M. Dion nous l'explique dans un petit livre d'une admirable intelligence[1]. Les fleuves sont des chemins, plus que des obstacles : leur rôle véritable est d'unir et de transporter.

Alors quelles sont les bonnes frontières ? En vérité, sauf l'océan, il n'en est pas d'excellentes. Les montagnes, elles-mêmes, sont loin d'être infranchissables. Rien n'est plus commun dans l'histoire que l'Etat montagnard, à cheval sur les deux versants, gardien des cimes et des cols. Au surplus, il a fallu bien des siècles et bien des conflits, pour que les chancelleries en viennent à l'idée de la frontière linéaire, limite conventionnelle, que les topographes jalonnent de bornes repérées avec exactitude. Pendant longtemps, la frontière était une marche, une zone plus ou moins large, inhabitée, inculte ou de communication difficile, un désert, un marécage, une forêt. L'Ardenne, l'Argonne, la Thiérache ont longtemps joué ce rôle. C'est tout juste si, par-ci par-là, elles étaient trouées de quelques passages où s'effectuaient les rencontres diplomatiques et les échanges commerciaux. Dans ces cantons, les droits des voisins s'entremêlaient pour le tourment des légistes et pour le profit des habitants.

A l'époque moderne, la Chine et la Corée, afin de prévenir le retour des

1. Roger Dion, professeur à la Sorbonne : *Les frontières de la France*. Hachette, éditeur.

guerres qui les avaient cruellement opposées, décidèrent par traité de rendre déserte sur leurs confins une bande de terrain large de 50 à 90 kilomètres qui avait été jusque-là cultivée et peuplée. Les villages y furent détruits, les champs abandonnés et la peine de mort prononcée contre quiconque irait s'établir dans la zone interdite. On nous dit toujours que pour s'aimer, les peuples doivent apprendre à se connaître. Peut-être vaudrait-il mieux qu'ils apprissent à s'ignorer. Ces Asiatiques étaient des sages : le Japon troubla la fête.

On nous dit toujours que pour s'aimer, les peuples doivent apprendre à se connaître. Peut-être vaudrait-il mieux qu'ils apprissent à s'ignorer.

Il est vrai que la plus capricieuse des frontières, la plus indifférente aux réalités physiques, du seul fait qu'elle dure, finit par créer des différences entre les populations qu'elle sépare. L'Europe contemporaine offre plus d'un exemple de ces limites parfaitement artificielles qui sont devenues à la longue, de vraies séparations, parfois même d'infranchissables barrières. Le phénomène s'est accentué à mesure que l'action des gouvernements se faisait sentir avec plus de force et d'intolérance sur toutes les formes de la vie intellectuelle, économique et sociale. La guerre de 1939-1945 a conféré aux limites politiques une efficacité qui égale et surpasse celle des obstacles naturels. Une frontière aussi arbitraire que la frontière franco-belge, par exemple, sépare aujourd'hui des régimes et des modes de vie si différents que nous interrogeons un voyageur venu de Bruxelles avec autant de curiosité qu'un voyageur venu d'Australie il y a dix ans. Qu'on trace n'importe comment à travers une plaine tout unie une ligne de démarcation entre un pays de liberté et un pays totalitaire, elle sera plus difficile à franchir que la chaîne de montagnes la plus massive et que le désert le plus inhospitalier. C'est un géographe qui nous le dit.

*
**

Ce serait une chose bien extraordinaire s'il se passait un mois sans que fussent publiés deux ou trois livres sur la vie sentimentale des rois et des reines de France.

Voici donc *les Trois Femmes de Philippe Auguste* [1], par M. le duc de Lévis Mirepoix. La première était Elisabeth de Hainaut, morte à vingt ans : il l'avait épousée pour hériter de l'Artois. La seconde fut Ingeburge de Danemark : au moment de ce second mariage, il rêvait d'une descente en Angleterre ; les rois de Danemark avaient une flotte, de bons marins, des droits plus ou moins fondés sur ce pays. Mais, on ne sait pourquoi, le jour du sacre, Philippe manifesta pour elle une répulsion inexplicable. Elle était jolie et vertueuse. Le diable avait dû s'en mêler. Philippe voulut tout de suite se débarrasser d'elle, en la remettant aux Danois qui l'avaient amenée. Ceux-ci refusèrent de la prendre. La reine déclara qu'elle ne partirait pas. Un conseil prononça le divorce ; la reine et son père firent appel à Rome ; le pape déclara nulle la sentence. Philippe, pour la rendre irrévocable, chercha aussitôt une remplaçante : trois fois, il subit l'affront d'un refus. Enfin, il put épouser la fille d'un seigneur bavarois, Agnès de Méran, tandis qu'Ingeburge se morfondait dans un couvent. La mort prématurée d'Agnès n'arrangea rien. Il fallut dix ans et l'autorité du pape pour qu'Ingeburge

1. L duc de Lévis Mirepoix : *Les trois femmes de Philippe-Auguste.* Les éditions de Paris.

reprît son rang de reine : elle survécut à son mari qui, dans son testament, l'appela *ma très chère femme*. Il lui devait bien ce dédommagement.

L'histoire est dramatique et assez mystérieuse. M. le duc de Lévis Mirepoix l'a parée de tous les agréments en usage, descriptions, conversations, vues politiques, digressions psychologiques. « Son cœur profond se formait silencieusement à l'amour par de longs dialogues muets avec ces ensorcelants paysages... Quand descendait la *lumière bleue* des sommets irradiés du Tyrol vers les ravins chevelus..., Agnès laissait son regard éperdu s'échapper de la fenêtre, comme un oiseau que fascine un rayon..., etc. » Par bonheur, ces gentillesses n'empêchent pas M. le duc de Levis-Mirepoix de connaître le temps dont il parle.

Vous ne voudriez pas que le Bien-Aimé fût oublié. Mme Lucie Paul-Margueritte s'attaque donc à Mme de Mailly, *la Première Maîtresse de Louis XV* [1]. Cela commence très bien :

« Dans le cabinet d'angle [*qui était alors une salle à manger*] d'où l'on a une jolie vue sur la cour royale et la cour de marbre, cabinet tout intime tendu de tapisseries de damas cramoisi où s'accrochent des tableaux de maîtres, Louis XV se réfugie lorsqu'il veut être seul. Il habite un palais de féerie... ; il a sous les yeux le plus beau parc du monde, avec ses parterres de fleurs, ses jets d'eau chantants qui fusent et retombent en gouttes irisées aux pieds des dieux et des déesses de marbre, mais, en dépit des splendeurs qui l'entourent, le roi s'ennuie. Pour se distraire, le nez à la vitre, Sa Majesté s'applique à tuer les mouches. Pan ! et la vitre vibre ! Le beau chat blanc qui somnole sur le bureau du monarque ouvre un œil, et se rendort. Louis XV lève son regard vers le plafond, pour y chercher un secours, observe, au-dessus des battants, les trophées musicaux d'Antoine Rousseau... »

Lesquels n'y furent d'ailleurs posés que vingt-cinq ans plus tard.

Le reste ne dément pas un si beau début :

Le silence plana, gênant.
Elle leva sur lui un regard surpris, puis anxieux. Bachelier rompit les chiens.
— Voyez, Sire, la jolie jambe.
Louise était bien faite. Elle pensa venu l'instant décisif et attendit, prête à tout. Le roi demeura figé au pied du sofa. Une détresse la prit : n'avait-elle pas su plaire. Préférait-il les blondes ?

Il y en a deux cents pages sur ce ton. Quelle étrange lubie a donc égaré la plume de Mme Lucie Paul-Margueritte ?

M. André Ribard, qui nous donne une *Histoire de France* [2] après une *Histoire de l'Humanité*, sait, du moins, ce qu'il fait : il écrit en militant, pour expliquer que la dictature prolétarienne est l'issue normale de l'évolution historique. Mais pour écrire une histoire de France, il ne suffit pas d'avoir une idée, il convient également de posséder certaines connaissances. Dans une lettre-préface adressée à l'auteur, Romain Rolland assurait que sur tous les points où il avait pratiqué d'attentifs sondages, il n'avait pu le prendre en défaut. Je regrette de n'avoir pas eu ce bonheur et je puis assurer à M. Ribard que dans les pages consacrées au dernier siècle de l'ancien régime et aux origines de la révolution, il s'est contenté à très peu de frais. Mais puisqu'il nous dit que la première édition de son livre a réconforté des prisonniers dans les camps, nous ne pouvons qu'absoudre ses erreurs, ses omissions et ses partis-pris. C'est avec la même reconnaissance que nous accueillerons les dernières lignes de son livre : l'élection de M. Vincent Auriol considérée comme l'aube d'une civilisation renouvelée.

PIERRE GAXOTTE

1. Lucie Paul-Margueritte : *La première maîtresse de Louis XV*. Chez l'auteur.
2. André Ribard : *Histoire de France*. Editions du Myrte.

Dans le livre que le général Weygand, de l'Académie française, vient de consacrer à *Foch* (Plon), il n'y a pas une seule allusion, même voilée, à la guerre de 1939-1945. Pourtant — triomphe de l'élégance et de l'atticisme ! — cette biographie du grand vainqueur de la guerre 1914-1918 enferme la critique la plus aiguë, et la plus pertinente, de l'organisation et du fonctionnement du haut commandement, qui furent, avec bien d'autres, l'une des causes de notre défaite en 1940. Si notre historien laisse les faits eux-mêmes louer l'homme auquel va son admiration, il les laisse également blâmer, par contraste, des institutions et des chefs qui, c'est le moins qu'on puisse dire, ne furent point à la hauteur de la situation dramatique où les armées françaises se trouvèrent en 1940.

Le général Weygand fut, on le sait, le chef d'état-major du maréchal Foch depuis le moment — août 1914 — où celui-ci reçut le commandement de la IXe armée jusqu'à celui où Foch devenu, en mars 1918, chef des armées alliées, eût gagné la bataille de France et contraint l'Allemagne à signer l'armistice de novembre. C'est dire qu'il a partagé les vicissitudes du maréchal, connu les heures enivrantes de la Marne et de l'Yser, la disgrâce injuste dans laquelle, en décembre 1916, Joffre et Foch furent enveloppés, puis la plus noble revanche que puisse remporter un soldat, ardemment patriote. Le général Weygand s'efface entièrement derrière Foch : avec une modestie qui n'est point feinte, il ne se nomme jamais lui-même, se contentant de se désigner par son titre : « le chef d'état-major » ; davantage : il refuse nettement l'honneur, que certains lui attribuent volontiers, d'avoir souvent inspiré le maréchal et d'avoir pris une part importante dans l'élaboration des plans qui desserrèrent, puis brisèrent l'armature des armées ennemies. Il ne s'accorde, tacitement, que le mérite d'être entré profondément dans la pensée de son chef, d'avoir cru à son génie militaire et d'avoir réalisé, aussi fidèlement que possible, ses conceptions.

L'ouvrage a un triple aspect : il nous fait connaître une personnalité fort attachante, très représentative de cette génération que 1870 humilia, mais qui ne douta jamais de la supériorité de la France sur l'Allemagne ; il nous livre des documents authentiques, et pratiquement ignorés, sur les coulisses de la guerre et de la paix, mal ficelée, qui la conclut ; enfin — et c'est le point, sinon le plus intéressant, du moins le plus actuel — il met en lumière les qualités qui doivent être celles d'un grand chef militaire.

Foch n'a jamais pensé qu'il lui suffisait de donner des « instructions générales » à ses subordonnés et de s'en remettre à eux de l'exécution. Il se sentait responsable de l'exécution de ses ordres, autant que de la valeur de ses conceptions ; au juste, il ne séparait point les unes des autres ; avec une opiniâtreté, une vigilance jamais en défaut, il s'attachait à surveiller la réalisation de ses plans jusqu'aux échelons les plus humbles. Aussi ne s'enfermait-il pas dans son P. C. comme dans un blockhaus ; il était constamment en mouvement, apportant lui-même aux exécutants des précisions et des encouragements. Une fois, en cinquante-cinq heures, il parcourut huit cent cinquante kilomètres sur des routes encombrées et difficiles. C'était sa manière, à lui — et la manière qui convient aujourd'hui — d'embrasser un champ de bataille illimité.

Sur la hiérarchie et les rapports que les diverses autorités, politiques et

militaires, ont entre elles, il avait également des idées arrêtées. Avec un sens très élevé de la discipline, il ne s'enferma pas, lorsque la disgrâce le frappa, dans une inertie boudeuse ; il se mit, de bon cœur, à la tâche secondaire qui lui était assignée. Mais il n'estimait pas qu'il lui suffisait de s'incliner devant l'ordre émanant d'un ministre de la Guerre ou du Président de la République pour que sa propre responsabilité fût dégagée. Pour cette raison, il se heurta, plusieurs fois, à Clemenceau qui l'avait cependant poussé, porté au commandement suprême. Le général Weygand reproduit ce dialogue, bref et caractéristique :

« — En somme, dit un jour le maréchal à Clemenceau, vous en êtes toujours à la discipline de la canne de jonc?

» — Parfaitement.

» — Croyez-moi, monsieur le Président, pour un maréchal de France, l'obéissance compte d'autres obligations que pour un caporal. »

C'est ainsi que d'une simple, et pure, biographie, il est possible de tirer quantité d'enseignements, militaires, politiques et psychologiques.

***

Cela commence comme un roman d'aventures... Fin mars 1944, dans la nuit, un homme, le chapeau baissé sur les yeux, dissimulant son visage dans le col relevé du pardessus, se glisse vers la gare de Washington pour prendre le train de New-York. Il fuit, comme un évadé tremblant d'être reconnu et repris. Cet homme est le camarade V. A. Kravchenko, membre de la Commission d'Achats soviétiques aux États-Unis, haut-fonctionnaire de l'U.R.S.S., qui s'échappe effectivement d'une prison où il est entré, vingt ans auparavant, plein d'enthousiasme, et d'où il sort plein de rancœur.

Le traducteur, M. Jean de Kerdéland, qui a translaté, de l'américain en français, en un peu moins de six semaines, ce livre de six cent quarante pages, très denses, réclame une indulgence — dont il n'a d'ailleurs nul besoin — et déclare qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage littéraire, mais d'un document, d'un témoignage auxquels les imperfections mêmes du style donnent un caractère d'authenticité.

Il est bien vrai que M. V. A. Kravchenko, en écrivant : *J'ai choisi la Liberté* n'a point eu le dessein de faire œuvre d'imagination, mais le lecteur a l'impression de se trouver en face d'un roman ou, pour le moins, d'un récit romancé. Certains titres : *La Fuite dans la Nuit*, *Le Secret d'Eliena*, *Torture après minuit*, *Panique à Moscou* sonnent comme les appels d'une collection policière. On ne voit pas pourquoi, au reste, la vérité serait, en principe, absente d'un roman ; on peut même estimer que les romans de Balzac constituent le document le plus exact que nous ayons sur la société française de la Restauration. Si M. V. A. Kravchenko dramatise, s'il use abondamment de dialogues qui ne sauraient être que « reconstitués », c'est son droit le plus strict. D'ailleurs, quand il s'agit de faits dans lesquels on est proprement emmêlé, l'attitude de l'historien impassible ne convient guère, et, tout compte fait, la vérité reprend à la vie ce qu'elle a perdu en rigueur scientifique.

De cet extraordinaire récit d'aventures, fertile en péripéties, en retournements et en coups de théâtre, il y aurait beaucoup à retenir. Il faut se borner à l'essentiel : d'après cet Ukrainien, fils d'un révolutionnaire de 1905, qui a parcouru toutes les étapes qui mènent à la qualité de Komsomol (jeune catéchumène) à celle de membre influent du Parti ; qui a participé aux grandes expériences industrielles et agricoles de l'U.R.S.S. ; qui fut, comme les camarades, soumis à de nombreuses épurations — on les appelle là-bas plus énergiquement les « purges » — qui a été tour à tour noirci, blanchi, promis au poteau, promu à de hautes fonctions — un homme de bonne foi et de cœur ne saurait résister à l'atmosphère étouffante de ce qu'il nomme « la plus grande dictature du monde ».

Le régime, dit-il, ne subsiste qu'en écrasant toute velléité de résistance, voire d'indépendance, sous les roues ferrées de la machine policière. Nous nous en doutions bien un peu, mais M. Kravchenko apporte ici des preuves troublantes. Personne, en U.R.S.S., si haut placé qu'il soit, n'est à l'abri de la calomnie, de la délation, des enquêtes, des comparutions devant les tribunaux politiques. Une imprudence, une maladresse peuvent vous amener, quelques mois ou quelques années plus tard, dans les redoutables confessionnaux du N.K.V.D. ; c'est à vous, alors, à établir votre innocence ; sinon vous êtes perdu, et non seulement vous, mais les vôtres. « Crois-moi, disait à son fils le père de M. Kravchenko, le vieux militant révolutionnaire, l'Okhrana tsariste était une institution philanthropique, comparée au N.K.V.D. ».

Certes, les rapports d'un évadé sur le régime de la prison qu'il a fuie sont sujets à caution, mais comme il n'en existe pas d'autres et que le silence officiel pèse lourdement sur les conditions de l'existence en U.R.S.S., il faut bien que nous ayons recours à de tels témoignages. Ce silence a d'ailleurs pour conséquence, paradoxale, d'attiser notre curiosité et de susciter quantité d'ouvrages qui l'alimentent. Car il est singulier que le pays sur lequel on ne sait rien, et sur lequel, théoriquement, on ne doit rien savoir, soit aussi celui qui, de loin, donne lieu aux publications les plus nombreuses. Point de semaine où il ne paraisse, sur l'U.R.S.S., un ou deux livres non négligeables. Le fameux rideau se transforme en écumoire.

***

Depuis qu'ils ont lu *Autant en emporte le Vent*, les Français se croient très « calés » sur la guerre de Sécession, qui mit aux prises Sudistes et Nordistes américains, de 1861 à 1865. Le roman de Margaret Mitchell, auquel un récent livre de Louis Bromfield : *Le Delta sauvage*, apporte un complément pittoresque, leur présente une image en effet saisisssante des ravages, matériels et moraux, qu'a causés la guerre, avant que les États fussent véritablement unis.

Ils se tromperaient néanmoins, s'ils croyaient tout savoir de ce douloureux conflit. Un historien considérable, M. Pierre Belperron, leur offre l'occasion de combler les vastes lacunes de leur science. Dans un livre, qui ne compte pas moins de sept cent cinquante pages et qui est un modèle d'érudition et de sagacité, *La Guerre de Sécession* (Plon), M. Pierre Belperron analyse

dans ses causes, dans ses effets et dans ses conséquences lointaines, la vaine tentative du Sud pour échapper à la colonisation, économique et morale du Nord.

En réalité, le conflit existait à l'état latent, dès le milieu du XVIIe siècle. Entre les premiers colons installés dans les régions du Sud, et les Puritains qui, fuyant la réaction consécutive à la chute de Cromwell, se réfugièrent dans les provinces du Nord, il existait un antagonisme qui mit deux siècles à se traduire de façon aiguë. Ici, une oligarchie terrienne, confortablement appuyée sur l'esclavage des noirs, une conception libérale de la vie, un paganisme indolent mal enveloppé d'un revêtement chrétien ; là un sentiment déjà démocratique, une philosophie austère et dogmatique, une foi puissante dans les vertus du travail et de l'effort personnel. Bien que de même sang, deux races en vérité s'affrontent.

La guerre fut cruelle — on évalue à six cent mille morts les pertes des deux armées, dont l'effectif s'éleva à environ deux millions et demi d'hommes ; — en certains points, comme à Atlanta, à la Nouvelle-Orléans, la poigne de l'armée fédérale fut rude ; néanmoins, la lutte ne prit jamais le caractère atroce des guerres civiles en Europe. Les deux finalistes du déplorable tournoi : le général Lee, pour le Sud, et le général Grant, pour le Nord, emportèrent leur estime réciproque et la considération générale. C'est ce qui permit aux plaies de se cicatriser assez vite ; elles eussent guéri plus rapidement encore sans la politique des radicaux, qui mit longtemps les Blancs du Sud sous l'emprise des Noirs. Et c'est aussi ce qui a fait surgir de la discorde une nation fortement cimentée, capable, par sa puissance matérielle et sa force idéaliste, d'aspirer à l'hégémonie du monde.

Il faut voir dans l'ouvrage de M. Pierre Belperron, autant une leçon de haute politique qu'un captivant récit d'histoire.

*
* *

Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont eu un avant-goût du tableau, charmant, qu'a peint M. Robert Burnand de *la Vie quotidienne en France de 1870 à 1900* (Hachette). Reliant les documents, déjà jaunissants, par la fraîcheur de ses souvenirs personnels, M. Robert Burnand évoque une de ces périodes heureuses où les Français — pas tous — ont connu la douceur de vivre. Depuis la défaite, ils vivaient dans l'espoir ; plus : dans la certitude du relèvement et de la revanche. Leurs mœurs, leurs « us et coutumes », comme dit notre historiographe, nous paraissent sans doute un peu frivoles, mais cette légèreté avait du mérite, puisqu'elle masquait une pensée vigilante, un amour solidement ancré d'une patrie pudiquement aimée.

Toute la société, parisienne et provinciale, revit sous le pinceau, fin et alerte, de M. Robert Burnand, avec ses fanfreluches, ses snobismes inconstants, ses scandales intermittents, ses engouements et ses dégoûts passagers. Nous sommes plus graves, sinon plus sérieux, mais nous sommes moins heureux. La logique le veut puisque, après deux victoires, chèrement payées, nous vivons non plus dans l'espoir mais dans la crainte.

PIERRE AUDIAT

* * LES REVUES * *

Le Dirigisme prépare le Communisme

— *Ecrits de Paris* (Mai). De Mabille de Poncheville, une étude sur les fausses raisons et les vrais motifs du maintien du contrôle des prix. « *Pas de liberté*, disent les dirigistes. *La liberté, c'est la hausse des prix.* » L'auteur répond : « *La hausse des prix est due à l'inflation.* » « *Nous assurons l'égalité dans la répartition* », disent les dirigistes. Pas du tout, répond l'auteur ; vous avez institué des inégalités scandaleuses. En 38, le régime alimentaire n'était pas très différent de la ville à la campagne et d'une classe sociale à l'autre. C'est le dirigisme qui a institué des inégalités — et combien nombreuses...

Mais l'auteur ajoute : en ayant la faculté de répartir à son gré les aliments, l'Etat dispose d'un redoutable moyen de pression. Aussi, tous les partis au pouvoir sont-ils d'accord pour perpétuer un système qui leur est profitable. D'autre part, les révolutionnaires voient dans le dirigisme un moyen de paralyser le capitalisme et de préparer la révolution. Le dirigisme, conclut l'auteur, est un régime bâtard et non viable. Entre le libéralisme et le communisme, il faut faire un choix. Si l'on veut éviter le second, il faut immédiatement revenir au premier.

Vaugelas

— *Mercure de France* (Juin). Etude d'Antoine Adam sur Vaugelas. Le célèbre grammairien mena longtemps une vie misérable. Pour payer ses dettes, il eut une idée de chef d'Etat aux abois : introduire l'usage de la loterie en France. Il obtint une autorisation royale, ne réussit pas à monter sa combinaison, faillit mourir de faim et devint précepteur dans la maison de Gaston de France : ses deux élèves étaient l'un bègue, l'autre muet. Il se consolait en fréquentant quelques salons — et en rédigeant ses *Remarques sur la langue française*. Ce livre obtint un immense succès. D'après M. Adam, ce succès s'explique en grande partie par des raisons politiques. On voulait unifier la langue, en ce milieu du XVIIe siècle, pour cimenter l'unité du royaume. On rêvait aussi d'assurer au français une prééminence européenne. C'est d'ailleurs un des motifs qui fut mis en avant pour créer l'Académie.

Les *Remarques* n'accordent pas la prééminence à la raison, mais à l'usage. En cela Vaugelas était un « moderne ». Mais le seul usage qui retint son attention fut celui de la Cour. D'après M. Adam, Vaugelas et ses amis fixèrent notre langue pour cent cinquante ans. Langue de salon si l'on veut, mais aussi langue d'homme d'Etat, de psychologue et de savant. Vaugelas a été utile, conclut M. Adam, mais il est dépassé. « *Nous reconnaissons aujourd'hui à l'écrivain le droit de se constituer lui-même sa langue.* » Sans doute, mais nous avons le plus souvent l'occasion de le regretter.

Fermages et Métayages

— *Etudes* (mai). *Fermages et Métayages*, par René Savatier. Critique de la réforme des baux ruraux (ordonnance du 17 octobre 45 et loi du 13 avril 46). « *Le contrat de métayage a été en butte à l'influence redoutable d'une idéologie.* » A une méthode souple, le législateur a substitué une méthode rigide. Les caisses de crédit agricole deviennent des agents parafiscaux chargés de contrôler les revenus. Le preneur à bail d'une terre jouit maintenant d'un droit réel d'une durée pratiquement illimitée. Résultat : beaucoup de propriétaires ont congédié leurs fermiers pour cultiver eux-mêmes. La loi ne profite, par ailleurs, qu'aux mauvais fermiers, car personne ne songeait à se débarrasser des bons. Pour le métayage, le partage deux tiers-un tiers actuellement imposé joue, en dépit de l'apparence, contre le métayer, Le Ministère de l'Agriculture a tenté de remédier à cette situation, en multipliant les « *circulaires tendancieuses* ». Il en est résulté des discussions infinies dans tous les départements. Au total, la réforme des baux ruraux n'enserre pas, conclut M. Savatier, le vrai problème. Car le cultivateur se soucie moins d'exercer des droits réels sur une terre que de ne pas les exercer sur une ruine. L'agriculture a besoin de fonds. Le bailleur, menacé par la mystique nouvelle dont cette réforme est la manifestation, limité même dans la rémunération de ses avances, n'est pas tenté de faire de nouveaux investissements. Les épargnants, eux, n'ont même plus la faculté d'acheter un domaine, s'ils ne cultivent eux-mêmes. On risque ainsi de voir la dégénérescence qui sévit aujourd'hui sur les ensembles urbains s'étendre à l'agriculture. On oppose bailleurs et preneurs, on ne rêve que de voir triompher une idéologie — et, tout à coup, la France manque de pain.

Le Rite du Peyotl

— *L'Arbalète* (numéro de printemps). *Le Rite du Peyotl chez les Tarahumaras*, par Antonin Artaud. Singulier homme, Antonin Artaud. Malheureux, violent, et plein de talent. Il a passé six ans dans un asile d'aliénés. Il vit dans la terreur de l'électrochoc (les lecteurs de la *Revue de Paris* du 1er juillet 1946 ne s'en étonneront pas). Il en veut sauvagement à Jésus-Christ et au christianisme : « *Rien de plus érotiquement pornographique que le Christ.* » Oui, telle est l'affirmation stupéfiante qui nous est proposée, imprimée en caractères splendides sur un papier d'une beauté impressionnante ! Heureusement, Artaud a autre chose à nous dire. Dans son asile, il a écrit la relation d'une curieuse expérience qu'il a faite chez des Indiens du Mexique. Le peyotl est une racine qui, réduite en poudre, agit comme stupéfiant. Il porte l'homme, paraît-il, dans des zones d'inconscient où il n'a jamais pénétré. Le malheur est qu'il n'est pas facile d'en parler. Le peyotl « reverse de l'autre côté des choses » — *au delà de la frontière du moi*, nous dit Artaud. Les prêtres indigènes en font grand usage au cours de cérémonies magiques, dont le narrateur nous livre une description, d'ailleurs un peu confuse. Pour nuageux qu'il soit, son récit n'en est pas moins impressionnant. Il fait songer à certaines cérémonies vaudou que Seabrook a minutieusement décrites dans l'*Ile Magique*.

* * LES JOURNAUX * *

Déportés polonais

— On lit, dans le *Journal Polonais* de Londres, du 4 juin 1947 :

« *Dans des camps de travail soviétiques en Russie, environ cinquante mille soldats, anciens membres de l'armée clandestine polonaise, se trouvent encore. Ils ont été tous déportés au cours des années* 1944 *et* 1945. *Ce sont des soldats qui avaient combattu aux côtés de l'Armée rouge au cours des opérations dans les provinces de la Pologne orientale et aussi des membres de l'ancienne Armée de l'Intérieur capturés par les Russes, lorsque ces derniers eurent occupé la Pologne centrale.* »

M. Roger Martin du Gard, dans *le Figaro*, tout en réprouvant les « règlements de compte » auxquels nous assistons depuis deux ans, affirme que si les accusés d'aujourd'hui devenaient juges à leur tour, ils feraient preuve d'une égale intolérance. C'est probable, en effet. Mais nous ne pouvons suivre Roger Martin du Gard lorsqu'il conclut : « *Qui se soucie encore de comprendre l'adversaire? A quoi bon prêcher la clémence ou simplement la justice dans cette jungle?* » Nous pensons, au contraire, qu'une grande partie des Français est lasse de l'intolérance et du fanatisme, que l'on ne doit jamais renoncer à « prêcher » la réconciliation.

* * LA RADIO * *

— Emission française du 7 juin, 20 h. 30. — Critique des films étrangers. — Un speaker, « analysant » (!) deux films américains, proclame « *la décadence des Etats-Unis* ». Un des films évoque la vie d'un groupe d'Anglais au Siam. Ces Anglais sont des modèles de vertu. « C'est tout de même fort, commente le speaker. Voilà les Etats-Unis qui font le panégyrique du colonialisme anglais. Il me semble pourtant que les Américains ont jadis flanqué à la porte les Anglais parce qu'ils en avaient assez d'être colonisés. » Magnifique raisonnement qui illustrait à merveille l'insanité de cette émission. Nous ne savions pas d'ailleurs que l'Angleterre avait colonisé le Siam. Ces profondes vues critiques étaient assaisonnées de spirituelles plaisanteries sur le nom du prince siamois Monku. Cinq minutes plus tôt, un autre speaker étudiait les moyens de préserver l'indépendance française menacée par les prêts que les U.S.A. consentent à la France. Bel exemple de gratitude! Quels profonds politiques abrite notre radio !

NOTES

LE SOUVENIR DE JOSEPH HACKIN

On a inauguré, le 19 juin, au musée Guimet, une stèle consacrée au souvenir du grand archéologue Joseph Hackin, qui fut un collaborateur de notre revue et un de ses amis les plus fidèles. René Grousset, qui, dans la première livraison de la *Revue de Paris* publiée après la libération, célébra le souvenir de notre ami et évoqua son œuvre, prononça au cours de cette cérémonie un discours émouvant, auquel répondit S. E. Islam Beg, chargé d'affaires d'Afghanistan. Hackin, au cours de ses cinq campagnes de fouilles en Afghanistan, s'était acquis la sympathie et l'estime des Afghans. Par ses recherches, il a contribué à enrichir le musée de Caboul comme il a enrichi les collections du musée Guimet. Dans les salles heureusement rénovées de ce musée, on ne compte pas les pièces découvertes par Hackin. A côté des étonnantes statues de Hadda, qui paraissent provenir de quelque église française romane, la vitrine la plus étonnante est peut-être celle où Hackin avait rassemblé les merveilleux objets qu'il avait trouvés à Begram, au cours de fouilles entreprises avec sa femme, Ria. De délicates verreries méditerranéennes (exactement syriennes) y voisinent avec de splendides ivoires indiens. Dans une même maison, en effet, Hackin avait trouvé des joyaux de l'art oriental et de l'art occidental. Significative rencontre, qui atteste symboliquement le rôle de creuset de civilisations qu'a joué l'Afghanistan. C'est dans ce pays lointain que par la fusion des arts chinois, persan et gréco-bouddhique s'est formé un art nouveau, qui inspira les Byzantins et exerça, par lenr intermédiaire, une influence décisive sur nos artistes du moyen âge.

M. T.

AMITIÉ FRANCO-AMÉRICAINE

Le 30 mai 1947, M. Théodore Rousseau, président du Paris-American Club de New-York, a prononcé au cimetière américain du bois Belleau, à l'occasion du Memorial Day, un discours dont voici quelques extraits :

« *Notre émotion est particulièrement forte aujourd'hui en évoquant le souvenir de ces jeunes gens, venus il y a trente années combattre dans cette forêt, et en songeant qu'ils n'ont été que l'avant-garde de l'Armée de la Libération qui fut envoyée par mon pays il y a cinq ans et que les hommes tombés en Normandie sont les fils de ceux qui reposent ici... La crise qui atteint les forces spirituelles de l'univers n'est pas résolue : elle n'est pas morte encore la philosophie malsaine qui a pendant vingt ans empoisonné l'Europe. Nous avons vaincu le militarisme totalitaire de Hitler et de Mussolini, mais l'esprit dictatorial et tyrannique est encore vivant. Certains hommes croient que la force peut constituer la base d'un gouvernement ; ils pensent qu'il n'y a, comme moyen de gouverner, que massacres, persécution, agression brutale et sacrifice des droits de l'individu à la puissance de l'Etat... Nous devons nous unir pour combattre les pessimistes et les cyniques qui prétendent que les Nations Unies ne seraient qu'un mythe sans consistance. Nous savons qu'une organisation mondiale peut seule nous préserver de la destruction... Ainsi donc, France ! Amérique ! et tous ceux qui voudront se joindre à nous, unissons-nous dans un esprit de fraternité et de compréhension. Si nous demeurions divisés, tout pourrait être détruit.* »

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

AUTEUIL AU COURS DES AGES

par Amédée Fayol *(Perrin)*

Excellent ouvrage sur l'histoire d'Auteuil. Au XVIIe siècle, ce « village » était renommé pour ses eaux minérales. Il y avait une source à l'entrée de l'actuelle villa Montmorency ; une autre, rue de la Cure. (Franklin, quittant Paris pour l'Amérique, devait emporter une bouteille de la précieuse « eau d'Auteuil ».) Molière eut une maison de campagne à Auteuil (emplacement du 2 de la rue d'Auteuil). Racine louait une maison voisine de celle-là. Boileau était installé à l'empla-

La maison de Boileau à Auteuil.

cement du 26 de la rue qui porte aujourd'hui son nom. Au XVIIIe siècle, on construisit de superbes demeures un peu partout dans le village. Le somptueux hôtel de mademoselle Antier (47, rue d'Auteuil) fut habité par les célèbres demoiselles de Verrières. La princesse de Lamballe eut un château en bordure de Seine. Madame de Boufflers, madame Helvétius attirèrent de nombreux visiteurs dans leurs propriétés. Le château de la Tuilerie, au bout de la rue La Fontaine, fut habité par Grimod de la Reynière, le célèbre gastronome. Au siècle suivant le docteur Véron, fondateur de la *Revue de Paris*, devait s'installer dans ce château où il donna, lui aussi, des dîners célèbres. A cette époque, on ne compte pas les écrivains qui habitèrent Auteuil — et dans la seconde moitié du siècle la petite maison des Goncourt, boulevard Montmorency, la maison du « Grenier » devait acquérir la célébrité que l'on sait. L'ouvrage de M. Fayol, très vivant, et rempli d'amusantes anecdotes retiendra l'attention de tous les amis du vieux Paris.

M. T.

LEIBNIZ ET SPINOZA

par Georges FRIEDMANN

(*Gallimard*, 1946). In-8°, 323 p.)

TÉMOIGNANT de la diversité de ses dons et de sa curiosité, G. Friedmann, d'ordinaire sociologue et psychotechnicien, a étudié, avec une érudition considérable, les réflexions et les réactions de Leibniz, au fur et à mesure que celui-ci, tout au long de sa vie, prenait connaissance des doctrines de Spinoza.

Sans doute la pensée de Leibniz s'est-elle élaborée en dehors de l'influence de Spinoza. Néanmoins Friedmann confirme, avec de curieuses précisions, que le philosophe allemand avait toujours craint de glisser vers le panthéisme, l'immanentisme et le déterminisme moral du hollandais. Et ses critiques contre lui étaient d'autant plus violentes et plus âpres qu'il en éprouvait plus nettement la menace. Dans ses polémiques contre le cartésianisme, il aurait ainsi transformé Spinoza, avec plus d'habileté que d'honnêteté, en épouvantail et en machine de guerre.

Brossant minutieusement le tableau de la Société philosophique du temps, Friedmann en détache le portrait d'un Leibniz assez inattendu, pratiquant, avec une angoisse de plus en plus consciente de ses échecs, l'apologie de la Religion et prêchant la morale de l'homme moyen de son siècle, avec le souci de cultiver en chaque individu un bon sujet de l'ordre social et religieux établi.

Cette interprétation exprime sans doute ce que Friedmann lui-même appelle une « lecture en fécondité », assez peu sympathique à Leibniz. Mais elle a le mérite de la sincérité et de la vie.

R. P.

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard et Claude Tolmer.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 4310-6-47